

L'Exécuteur [174]

– Assaut sur la Havane

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'EXÉCUTEUR



ASSAUT SUR LA HAVANE

par Don Pendleton

 VAL VENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Assaut sur la Havane

CHAPITRE PREMIER

C'était un bon accord et Maty « Love » Scarfato était très content de lui. Dans un premier temps, il avait cru que les Boliviens se dégonfleraient, car des bruits avaient circulé selon lesquels la DEA aurait été sur leur piste. En fait, il ne s'agissait que d'un simple petit coup de filet, orchestré dans l'ombre par le boss de Houston, Maty Scarfato lui-même. Une minable opération des flics de Brownsville, visant un dealer mexicain en visite dans le secteur. Un petit mariole de chicano, qui espérait traiter directement avec un nouveau grossiste local, freelance lui-même et travaillant en marge des réseaux chapeautés par Scarfato. Vexé, ce dernier s'était arrangé pour mettre la police de L.A. sur leurs traces, et ces deux ringards s'étaient fait sauter en flag au moment du deal. Belle opération médiatique pour les flics de la ville, qui avaient ainsi eu l'impression de réussir un gros coup. De son côté, Scarfato avait pu économiser ses balles, garder les pieds au sec et rassurer les Boliviens qui avaient enfin envoyé leur homme de Santa Cruz jusqu'ici, à Matamoros, ville jumelle de Brownsville, mais côté mexicain. Il s'agissait d'un certain Antonio Salas, jamais fiché à la DEA.

C'était bien connu, tant qu'ils étaient chez eux, les narcos sud-américains roulaient des mécaniques. Mais sitôt sortis de leurs fiefs, ils transpiraient de trouille. Il fallait admettre qu'ici ils avaient de bonnes raisons : les States et le FBI n'étaient pas loin. Juste de l'autre côté du Rio Grande. Aussi, Maty Scarfato s'était-il arrangé pour traiter ce nouveau marché en un temps record, et en entourant l'affaire de toute la discrétion requise. Pas de dîners au restaurant, pas de sorties en boîtes, le moins possible de communications téléphoniques, y compris par cellulaires. Le deal s'était opéré tout près de l'aéroport, dans ce modeste bungalow du sud de la ville, loué pour la circonstance au dernier moment.

Résultat, ce soir, tout était bouclé, et, dans un peu plus d'une heure, Salas sauterait dans son avion pour La Paz, via Mexico. Matamoros Airport n'étant qu'à une portée d'arquebuse, ça leur avait même laissé le temps de traîner un peu pour le dîner d'adieu dans la salle à manger au papier à fleurs de ce minable bungalow.

Antonio Salas regarda sa montre. Presque 22 heures. Il avala d'un trait son reste de café, quitta sa chaise aussitôt imité par ses deux *tenientes*, ses lieutenants. Un costaud et un maigre, avec le même regard mobile, comme perpétuellement inquiet. Se levant à son tour, Maty Scarfato fit signe à un de ses gardes du corps.

Décrochant un talkie-walkie de sa ceinture, celui-ci jeta quelques

mots, tandis qu'un de ses homologues chicano en faisait autant de son côté. Précédées de crachotements, on perçut des réponses de part et d'autre. Tandis que les *tenientes* allaient récupérer leurs bagages dans les chambres, les gorilles US gagnèrent la sortie du bungalow. L'instant d'après, visiblement soulagé à l'idée de rentrer chez lui et affichant un large sourire sous sa moustache de conquistador, Antonio Salas en fit autant, précédé par ses hommes portant les valises. Les *patrônes* de Santa Cruz l'avaient chargé de trouver de nouveaux débouchés sur l'Europe pour le marché de la coke bolivienne et il avait réussi. Boss de Houston depuis peu, Maty Scarfato tenait la filière idoine des transports maritimes, via Cuba et Porto Rico. Résultat, des tonnes de poudre bientôt acheminées en Espagne, puis en France et en Italie. Les dollars allaient rentrer en masse et tout le monde y trouverait son compte.

Rejoignant ses flingueurs dans la chiche lumière de la petite galerie-terrasse qui entourait le bungalow, Maty Scarfato songeait quant à lui que la poudre bolivienne étant actuellement moins chère que la colombienne, il allait voir ses bénéfices grimper en flèche. Certains jours, la vie était plus belle.

Sitôt dehors, les lieutenants de Scarfato avaient logé leurs mains sous leur veste. D'excellents robots. Pour un peu, ils auraient sorti les calibres, prêts à canarder. Du coup, et ne voulant pas être en reste, les *pistoleros* de Salas qui avaient déjà déposé les bagages dans le coffre de leur vieille Chevrolet de location adoptèrent la même attitude, mines brusquement renfrognées. Au volant des deux voitures, les chauffeurs n'avaient pas bronché, mais les regards s'effleuraient dans l'ombre. Les deux équipes s'étaient ostensiblement ignorées pendant les deux jours de « conférence ». Déjà, un des baby-sitters de Scarfato était allé ouvrir la portière arrière de la Mercedes du clan US, tandis que son collègue jetait un regard par dessus la haie de lauriers séparant la propriété de la rue. Une voie calme, à peine éclairée, bordée de modestes constructions, dont une petite chapelle de bois peint toute pimpante. Deux voitures de sécurité se tenaient, chacune à une extrémité de la rue, feux éteints, si discrètes qu'on les apercevait tout juste. Une Chrysler remplie de *soldati*, et une Ford pleine de *soldados*. Tous attendaient le départ des boss pour démarrer à leur tour. Une mécanique bien huilée. Rassuré, le flingueur hocha la tête, lança à Scarfato :

— *No problem*, boss.

Tournant sa face anguleuse vers Salas, Maty Scarfato lui envoya un sourire jovial.

— O.K., dit-il en lui tendant la main. C'est là qu'on se quitte, *compañero*.

Maintenant, il avait hâte de reprendre son jet, de rallier Houston et

sa luxueuse villa pour y retrouver Antonia. Demain, juste avant qu'elle ne reparte pour La Havane, il l'emmènerait à La Volga se gaver de caviar et de vodka. Les deux choses qu'elle aimait le plus après le sexe. Et, dans ce domaine, le beau « Love » Scarfato était une superstar. Toutes folles de lui, dès la première nuit. Un expert, quasiment inépuisable. Le genre de beau ténébreux, qui aurait fait fureur dans le cinéma X.

Mais Marty Scarfato se fichait du ciné porno. C'était un vrai méchant. Un requin aux dents très longues, au cerveau glacé et parfaitement huilé. En faisant assassiner six mois plus tôt le mafieux cubain Jaime Chavez au Venezuela et en séduisant Antonia Solana, sa maîtresse, à peine quinze jours plus tard, il avait réussi le coup du siècle. Prendre les contacts nécessaires sur place et, grâce à la Interlatina, société internationale de tourisme de la belle Antonia, monter la filière cubaine de transit dont il avait besoin pour acheminer sa dope en Europe. Facile. Créée en sous-main par feu Chavez, qui avait pressenti l'ouverture touristique sur Cuba, la Interlatina traitait une part importante de ce nouveau marché qui ne demandait qu'à grossir. Maintenant, le business fonctionnait à plein et, après son « lessivage » par le biais de sociétés écrans domiciliées dans plusieurs paradis fiscaux, le fric rentrait en masse.

Décidément, la vie valait d'être vécue !

— *Bueno, patron.*

Imitant son collègue US, un des *pistoleros* était allé vérifier le secteur. D'un regard entendu, il invitait son patron à s'installer dans leur Chevrolet.

— *Adios, amigo !* lança le Sud-Américain.

Etreignant Maty Scarfato avec vigueur, il le gratifia de l'*abbraccio* traditionnel en souhaitant :

— Que Dieu te protège !

— Que Dieu te protège aussi, *amigo !* renvoya l'Américain.

Il se fichait de Dieu comme de son premier cadavre, au temps où il n'était encore qu'un simple flingueur de troisième zone, mais autant rester correct avec les fournisseurs.

Mais alors que Scarfato serrait toujours le Bolivien contre lui à grand renfort de claques dans le dos, quelque chose dans l'attitude d'un de ses gorilles lui fit une impression bizarre. Statufié et son talkie-walkie à l'oreille, celui-ci regardait par dessus la haie de lauriers, tendant le cou, apparemment intrigué. A cet instant, Maty Scarfato aperçut le mobil-home qui remontait lentement la rue, cherchant visiblement une place. Sans y prêter vraiment attention, il lança à son flingueur :

— Qu'est-ce qui se passe, Eddie ?

L'autre ne répondit pas. Mais l'ancien *soldato* qu'était Scarfato avait

surpris le mouvement de sa main sous sa veste et, quand il aperçut l'automatique dans le poing de son flingueur, une brutale montée d'adrénaline fulgura dans ses veines. Au même instant, il entendit son homme lancer dans son talkie-walkie :

— Hé, c'est toi, Maxie ?

Dans le silence soudain, Marty Scarfato perçut une voix lointaine qui répondait dans l'appareil :

— Négatif, pourri. C'est pas Maxie. Il est mort !

A cette seconde, Maty Scarfato sentit quelque chose de glacé lui remplir les entrailles, tandis qu'une tempête de sentiments contradictoires se déchaînait sous son crâne. Puis il vit le mobil-home stopper devant le bungalow, aperçut d'insolites volets ouverts sur le haut de son flanc gauche, desquels venaient de jaillir de courts tubes noirs.

Alors, seulement, Maty Scarfato comprit ce qui se passait. D'un seul coup. Cela lui fit comme un crochet au foie. Il voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Et tandis que Salas le lâchait enfin, il se dit qu'il devait se jeter à terre, que ses flingueurs avaient vu les canons eux aussi et qu'ils allaient réagir. Puis il comprit qu'il ne parviendrait pas à plonger au sol et, cette fois, la panique le submergea. Exactement à la seconde où les premiers éclairs trouèrent la nuit depuis les volets ouverts dans le flanc du mobil-home. Instantanément, une nuée de frelons ardents lui fit exploser le crâne, lui évitant de voir la suite : Salas tressauter contre lui sous les terribles impacts. Pas plus qu'il n'assista au massacre de ses hommes, ni à celui des Boliviens. Catapulté contre le corps déjà mort de Salas, il donna un instant l'illusion d'un pantin sans tête qui dansait sur place. Puis, dans un déluge de lourdes rafales qui balaya tout sur son passage, Marty « Love » Scarfato s'écroula, cou littéralement haché, buste transpercé de toute part et transformé en fontaine de sang. Mais, déjà, le mobil-home s'était fondu dans la nuit.

*

* *

Dans la cabine de pilotage du TACOM, le char de guerre au tableau de bord discrètement éclairé d'orange, les lèvres de Mack Bolan esquissèrent une ombre de sourire glacé. Encore une fois, l'ami Herman « Gadgets » Schwarz avait fait preuve d'ingéniosité. Avec Koma, ce tout nouveau lance-grenades récemment installé à bord du van à titre expérimental, il avait fait dans l'efficace, et le discret. Un nouveau petit bijou dans le domaine des outils de mort, spécifiquement adapté aux « traitements de cibles » en milieu clos, comme, par exemple, des hommes en voiture. Un canon de 30 millimètres à réducteur de son, des ogives dont la pointe Métal Percing pouvait transpercer tous les blindages légers, et qui, à

l'impact, libéraient un puissant gaz additionné de particules de cyanure. Des particules extrêmement volatiles, dont les effets cessaient en quelques secondes. Juste le temps de traiter la cible sans mettre en danger le proche environnement.

Ce soir, l'Exécuteur avait testé Koma sur les deux voitures des porte-flingues situées chacune aux extrémités de la rue, prêt à rafaler tout le monde en cas d'échec. Mais il n'y avait pas eu de pépin. Par deux fois, il avait vu les types mourir, foudroyés à l'intérieur des véhicules. Quelques convulsions, quelques frémissements, puis plus rien que des cadavres aux yeux révulsés, au teint verdâtre et la bouche grande ouverte d'où s'échappe un peu de mousse grise. A utiliser pour les cas très délicats seulement, quand la discrétion et l'efficacité instantanée s'imposaient. Comme ce soir. Parce qu'il voulait, en même temps, la peau des Boliviens et celle des pourris de Houston.

Une action en deux temps, élaborée avec le concours très secret de son ami Hal Brognola, numéro Un du *Justice Department*, sans les infos duquel il n'aurait pu remonter cette filière aussi vite, quelques jours à peine après son blitz en Oregon[i].

Ce soir, l'Exécuteur avait frappé vite et fort. Dans quelques heures, il rallierait Mexico Airport et, dès demain, muni d'un de ces faux passeports dont il usait le plus souvent en pareil cas, il serait à pied d'œuvre sur le théâtre d'opérations du deuxième volet de ce blitz. A Cuba.

Outre Antonia Solana, potentielle mine d'infos, dont Bolan avait les coordonnées à Cuba, restait la « source » de Hal Brognola. Un certain Pedro Valdes, transporteur routier de Guanabacoa, à la périphérie sud de La Havane. Une balance de la police cubaine croquant à tous les râteliers, très friand des beaux billets verts de l'Oncle Sam. Un type qui traficotait avec tout le monde, y compris du côté de la base US de Guantanamo, ce qui l'avait mis en contact avec un certain John, correspondant local de la CIA. L'Exécuteur se méfiait des indics, mais, en la circonstance, il n'avait guère le choix. A Cuba, les informateurs n'étaient pas légions, et Brognola ne tenait celui-là que par le fric... et un peu de chantage : la dénonciation aux *barbudos*. Menace redoutable. Car malgré ses cigares, son ouverture au tourisme, le vieillissement de son *lider máximo* et sa base aéronavale US, Cuba restait une île fermée, et son régime politique toujours aussi implacable. Verrouillée à la fois par l'embargo américain, et par l'idéologie marxiste de ses dirigeants. Une situation qui arrangeait bien la mafia locale, même si parfois Fidel Castro faisait fusiller quelques narcos locaux trop proches du pouvoir, devenus gênants pour l'image du régime. Car, là-bas, la DEA n'existait pas.

L'Exécuteur avait décidé de combler cette lacune. Malgré les mouchards de tous poils qui grouillaient un peu partout, malgré les

barbudos gouvernementaux à la détente facile, malgré les risques d'une pénétration clandestine en milieu très hostile, et en espérant que Jack Grimaldi parviendrait à faire acheminer le char de guerre à Guantanamo, la base militaire que les USA avaient réussi à conserver à Cuba, malgré le fiasco de la Baie des Cochons. Pour l'Exécuteur, un seul impératif : frapper très fort, très vite, et surtout ne pas se faire épingleur comme américain. Faute de quoi, la terre des précieux tabacs de havane deviendrait son linceul.

CHAPITRE II

Quelques minutes s'étaient écoulées depuis la descente d'avion de Bolan. Son passage au contrôle s'était relativement vite opéré, et son faux passeport norvégien au nom de Olav Quisling était passé comme une lettre à la poste. La Norvège et la Russie étaient très proches à beaucoup d'égards, donc, un Norvégien ne pouvait être totalement l'« ennemi du peuple cubain ». De plus, le riksmål et le nynorsk, les deux langues officielles en Norvège, représentaient pour Bolan un bouclier très efficace contre un quelconque piège linguistique. Il ne les parlait certes pas, mais, à Cuba, il ne devait pas être le seul dans ce cas. Petit problème, la location de voiture. À La Havane, il fallait réserver longtemps à l'avance, et prendre ce qu'on voulait bien vous proposer. On lui avait promis le 4x4 espéré, mais il ne l'aurait que demain. Heureusement, le Cubain moyen étant plutôt serviable, on lui livrerait le véhicule au dépôt de location intra-muros. Ne restait plus qu'à croiser les doigts.

Comme pour annoncer la prochaine saison humide, un orage venait d'éclater au-dessus de José Martí International, projetant ses cataractes tièdes contre les vitres de l'aérogare. Bolan consulta sa montre, fit la grimace. L'avion avait presque une demi-heure de retard, et le dimanche soir, il le savait, Pedro Valdes quittait son domicile à 21 h 30 pour sauter au volant de son camion. À peine plus d'un quart d'heure pour tenter de le joindre. Impérativement chez lui, car, ici, le téléphone portable était plutôt rare. En cas d'échec, un nouveau contact ne serait possible que dans trois jours.

Traversant un groupe de touristes français agglutinés à la réception des bagages, Mack Bolan se fraya un passage pour récupérer son sac de voyage. Aux comptoirs de la douane, un *barbudo* – sans barbe, mais très soupçonneux – le lui fit ouvrir, sous les yeux de deux *soldados* renfrognés et eux aussi sans barbes, mais armés de Kalashnikov. Faisant à peine attention au vieux Nikon d'allure très touristique emporté pour la circonstance, le fonctionnaire tiqua sur le téléphone GSM qu'il mit à jour. Un appareil d'aspect presque basique, mais en réalité capable de joindre n'importe quelle région de la planète, grâce au système multibandes satellitaire très confidentiel, mis au point par Gadgets. Son antenne surdimensionnée était astucieusement encastrée dans la carcasse, n'en sortant qu'en cas de nécessité, en composant un code spécial. Soupçonneux, le Cubain grogna en désignant l'appareil :

— *Aquí, señor*, les portables ne marchent pas vraiment.

Doux euphémisme, à en juger par la couverture GSM civile quasi nulle de la zone. Heureusement, l'appareil de Bolan captait aussi bien

les relais des satellites de télécommunication de la NASA, que ceux de la Défense et du NSA. Muni d'un scrambler hyper complexe, toutes ses communications étaient brouillées, à l'émission comme à la réception. Mais se désintéressant déjà du GSM, le fonctionnaire se mit à loucher de convoitise sur une boîte de biscuits qu'il venait d'extraire du sac et apparemment très savoureux. A Cuba, sauf pour les touristes, on en était encore aux tickets de rationnement, y compris pour le riz et les pâtes. Alors, les biscuits... S'il avait su que, sous l'apparence de simples petits fours, la boîte contenait de quoi faire sauter une bonne partie de l'aérogare, il en aurait fait une drôle de tronche ! Savant mélange de semtex et de quelques autres ingrédients hautement explosifs, la « pâte à tarte » d'Herman Schwarz pouvait prendre un nombre infini d'aspects. De quoi mettre l'eau à la bouche du plus incorruptible des gabelous et, par prudence, le rang supérieur était constitué de vrais biscuits. Pour le cas où. Mais depuis « l'ouverture » de Cuba, des norias de love charters vomissaient tous les week-ends leurs cargaisons d'Européens mâles en fortune de beautés exotiques, aux bagages bourrés de petits cadeaux, genre parfums, lingerie fine et gâteries capitalistes de toute sorte, tels chocolats, biscuits et autres. Accomplissant l'exploit très révolutionnaire de passer outre les gâteaux et désignant la mini mallette de la Japy portable, le fonctionnaire tiqua encore :

— Qu'est-ce que c'est, ça ?

Son espagnol était devenu étrangement guttural, presque furieux.

Mack Bolan ouvrit la mallette, mettant à jour la petite machine à écrire électrique d'aspect très anodin. Faisant mine de chercher ses mots dans un espagnol laborieux et s'efforçant d'en gommer toute trace d'accent yankee, le faux Norvégien afficha un sourire innocent pour expliquer :

— *Esta por mi trabajo. Soy escritor.*

Suivant la ligne de bluff adoptée pour la circonstance, il expliqua être venu à Cuba sur les traces de son idole, Ernest Hemingway, autrefois très apprécié du *Lider Máximo*, pour écrire une grande *historia de amor*.

Cela ne dérida pas le *barbudo*. Il fallait déclarer l'entrée de la machine capitaliste au pays de la *Revolución*. Des fois qu'elle aurait pu servir à taper des tracts anti quelque chose... Rongeant son frein, Bolan remplit les formulaires, sous les regards conjugués des soldats renfrognés et ceux, intrigués, des touristes français chargés comme des baudets. Après avoir lu et relu la déclaration, le fonctionnaire parut hésiter, et, cette fois, le libéra enfin.

— Vale. Ça va.

Il lui fit signe de passer, son noir regard sourcilieux se désintéressant de lui pour errer alentour avec une insistance qui mit

Bolan sur ses gardes. Lors de son dernier blitz à Cuba, les flics en civil et mouchards de toute sorte grouillaient dans l'aérogare. La mode n'était sûrement pas complètement passée. De ce simple regard, le douanier avait aussi bien pu attirer l'attention sur lui d'un file-train de service et, dès lors, il risquait d'être « pisté » durant quelque temps. Histoire de voir... Malgré l'assouplissement affiché de la tendance actuelle, rien n'avait vraiment changé dans le dernier bastion communiste occidental de la planète, et, dans cette foule, inutile de songer à repérer qui que ce soit, hormis quelques *jiniteras*, ces très jeunes prostituées occasionnelles en minijupes et trop maquillées, qui déambulaient par deux ou trois, aguichant déjà les touristes mâles fraîchement débarqués. Jusqu'alors cantonnées au Malecon, le front de mer de la capitale, elles draguaient à présent à la source même du business, l'aéroport.

Se débarrassant d'elles avec un sourire, Bolan traversa le hall d'un pas pressé, ignorant carrément le comptoir du change. A Cuba, le dollar de nouveau toléré était maintenant monnaie reine, et il devait joindre Pedro Valdes.

Il y avait bien quelques téléphones dans l'aérogare, mais, préférant la discrétion absolue du réseau satellitaire de son GSM, le Guerrier chercha les toilettes les plus éloignées possible des arrivées. Comme il l'avait espéré, elles étaient désertes. S'enfermant dans une cabine, il sortit son cellulaire, composa le numéro du transporteur.

Après deux sonneries, il y eut un déclic, aussitôt suivi par la marée sonore d'un songo endiablé, mélange en vogue de rock et de rumba. Puis une voix de femme, presque inaudible :

— *Diga !*

Bolan se présenta en hurlant sous le pseudo convenu d'avance. Rocco. Après une hésitation, la femme se lança dans une explication débridée, de laquelle, malgré le vacarme, il ressortit qu'elle était la *novia*, la fiancée de Valdes, que ce dernier était... aux *servicios*, aux toilettes, et qu'elle allait voir... Après un instant et le songo toujours à plein tube, elle revint en ligne pour lui expliquer d'un ton précipité que son *novio* était « un peu dérangé », lui demandant de rappeler dans une dizaine de minutes. Bolan raccrocha, l'oreille pleine de bourdonnements. Mettant ce contretemps à profit, il sortit la Japy de son sac, en ôta le capot et entreprit de la démonter, mettant à jour sa mécanique intérieure, restructurée par Gadgets, après un ancien blitz à Philadelphie. Habilement dissimulées, les pièces de son arme d'urgence étaient parfaitement indécélables par les moyens classiques de détection aéroportuaires.

En quelques gestes simples et en un temps record, l'Exécuteur acheva le remontage du Snake. Un pistolet automatique un peu particulier. Avec ses cinq éléments jusqu'alors ventilés dans les

entrailles de la machine, et maintenant parfaitement ajustés, hyper compact et très léger, il était composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière composée de plastique et de carbone. Seuls, le ressort du mini-chargeur en plastique et le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X du contrôle, l'ensemble disparate s'était entièrement fondu dans le puzzle mécanique de la machine. Bien sûr, il ne s'agissait que d'une arme de secours. Efficace, certes, mais un peu légère en vue d'un vrai blitz. Pourtant, ce soir, il devrait, en cas de problème, se contenter des quinze mini-ogives du *Snake*. Des balles sans douilles pour le moins insolites, constituées d'un petit bloc de Propergol solide et spécialement traité, dans lequel étaient insérés projectile et amorce. Une munition de calibre 4,7 mm, déjà utilisée par le futuriste fusil automatique G11 de Heckler & Koch. De minuscules messages de mort que Bolan aligna dans la crosse-chargeur, avant de glisser l'arme sous son blouson de toile et de remettre la Japy dans le sac de voyage.

Pour le moment, le *Snake* et la « pâte à tarte » constituaient son unique assurance vie. Plus le Lok-Back. Un petit couteau de chasse à cran d'arrêt, à lame de 12 centimètres et à manche en loupe de noyer, emporté pour la circonstance. Moins suspect aux yeux des gabelous cubains que son habituel *Survival* de commando à lame phosphatée. Beaucoup plus petit, mais tout aussi tranchant.

Heureusement, pour le matériel sérieux, l'Exécuteur avait un joker. Du moins l'espérait-il. John, l'homme de Guantanamo Bay Naval Airstation. L'honorable correspondant de la CIA par qui les infos circulaient, dont Hal Brognola assurait qu'il pourrait certainement l'aider à se procurer son arsenal. « Certainement ! » Un mot passe-partout qui ne plaisait qu'à moitié au Guerrier, mais le Fédéral n'avait aucun pouvoir sur la CIA. Seulement quelques amis du côté de Langley, auxquels il s'était contenté de souffler discrètement le nom de Rocco, à répercuter si possible auprès de John, leur H.C. de Cuba. Élément néanmoins positif : John détenait un portable, et, comme celui de Bolan, l'appareil fonctionnait par le satellite militaire US couvrant la zone de Guantanamo. Il pourrait au moins le contacter. La suite dépendrait de son pouvoir de persuasion.

En attendant, le temps passait et le transporteur risquait de s'en aller. Actionnant la touche bis de son GSM, le Guerrier entendit la sonnerie résonner à l'autre bout de la ligne. Trois fois. Puis on décrocha et, s'attendant au pire, côté songo, il fut surpris de n'entendre cette fois que des accords musicaux lointains, suivis d'une voix d'homme :

— *Diga !*

Un timbre essoufflé, effectivement pas très à l'aise. Bolan

interrogea :

— *Señor Valdes ?*

— De la part de qui ?

Le Guerrier répéta son pseudo, et l'autre acquiesça avec empressement :

— *Si, si !* On m'a prévenu de votre arrivée !

Bolan expliqua :

— Je suis à Cuba pour peu de temps. Il faut qu'on se voie. Ce soir.

Après un silence entrecoupé de sons divers, puis d'une sorte de rot peu ragoûtant, Pedro Valdes articula :

— *Si, pero...* je ne suis pas très bien et... et je dois partir en tournée.

— Je sais, tenta Bolan. Retrouvons-nous dans un moment, quelque part sur votre parcours.

Nouvelle hésitation du transporteur, tandis que le songo revenait à la charge, accompagné de bruits divers. Enfin, d'une voix pressée, Valdes revint en ligne :

— Il faut que... putain ! J'ai mal au bide, je vais devoir raccrocher. Euh... je peux pas avant demain.

Bolan grimaça. Gros à parier que, par ce contretemps, le Cubain essayait de faire monter les enchères. N'ayant pas l'intention de moisir à Cuba, le Guerrier menaça :

— D'accord pour demain, mais, au-delà, je disparaissais avec mes beaux dollars.

— *No ! No, señor !* s'affola l'indic. Demain soir ! Disons... à Potrerillo ! C'est dans la Sierra de Trinidad ! Vous connaissez l'endroit ?

— Je trouverai.

— *Bueno...* attendez que je réfléchisse... A la sortie sud de la ville, il y a une station-service désaffectée. Vous pouvez pas vous tromper, c'est le rendez-vous des amoureux du coin. Je serai avec mon camion. Un vieux Mercedes bleu et vert. Faites-moi seulement un appel de phares pour que je démarre, et suivez le camion jusqu'à ce qu'il s'arrête. On aura besoin d'un coin tranquille...

— *Vale !* coupa l'Exécuteur. Si vous ne venez pas...

— J'y serai à 23 heures. Promis !

Malgré ses boyaux qui le tenaillaient, il y tenait, à ses dollars !

— *De acuerdo,* accepta le Guerrier.

A vue de nez et selon ses souvenirs, Potrerillo de la Sierra de Trinidad n'était pas la porte à côté. Au moins 250 kilomètres à l'est de La Havane, en plein milieu de l'île. Heureusement, bouchons et embouteillages n'encombraient pas les routes du pays. De toute façon, il n'avait pas le choix. Valdes avait déjà raccroché. Bolan composa le deuxième numéro que lui avait remis Hal Brognola. Celui de John,

l'homme de Guantanamo. Il y eut une sorte de « buzzer » lointain, puis :

— *Diga ?*

Une voix d'homme, posée, très douce. Bolan allait parler de nouveau, quand un grincement résonna quelque part dans le local. La porte d'entrée.

— *Diga !*

Dans le combiné, la voix de son correspondant s'était faite plus sèche, agacée. Au même instant, il y eut un bruit de pas derrière la porte de la cabine et une voix souffla :

— *Señor ?*

Une voix de femme ! Surpris, Bolan mit une seconde à réaliser qu'elle s'adressait à lui, mais pendant ce temps, une autre voix répétait dans son téléphone :

— *Diga !*

Nouveau frôlement derrière la porte de la cabine, puis une voix souffla :

— *Señor !* Vous êtes là ?

Une *jinitera*... Une des petites putes de l'aérogare qui l'avait suivi jusqu'ici !

D'un coup de pouce, le Guerrier coupa la communication, empocha le cellulaire et quitta la cabine, faisant reculer la fille de deux pas. Vêtue d'une jupe en jean et du T-shirt blanc, elle levait sur lui un regard incertain de biche effarouchée, presque inquiet sous la frange de ses longs cheveux frisés. Jolie, mais si jeune que Bolan eut un doute. Une gamine. Pas du tout l'air d'une prostituée. Mais, à Cuba, certaines filles, étudiantes ou simples ouvrières, se transformaient en occasionnelles pour améliorer l'ordinaire de leur famille. Certains touristes prétendaient même s'être offert des lycéennes de l'âge de celle-là... Incrédule, Bolan secoua la tête en grondant :

— *Gracias*. Pas besoin de fille.

— *Señor !* renvoya l'inconnue en reculant encore d'un pas. Je...

A cet instant, la porte s'ouvrit à la volée, livrant passage aux deux *soldados* du contrôle de la douane, Kalashnikov au poing. Tendant un menton accusateur vers la fille, l'un d'eux l'apostropha, mauvais :

— Hé, la pute ! C'est les chiottes des hommes.

CHAPITRE III

Blême, la *jinitera* avait glissé le long du mur, visiblement pétrie de peur. Comme si Bolan n'existait pas, le *soldado* la fixait d'un regard devenu soudain lubrique.

— Tu le sais, que t'es dans les chiottes des hommes. *Verdad* ? Pas vrai ?

— *Si... pero...*

— Et tu connais le tarif, *verdad* ?

Il ne fallait pas être devin pour comprendre le fameux « tarif ». Une petite gâterie au passage. Peut-être même autre chose que Bolan ne connaissait pas, car la fille semblait avoir vraiment peur. C'était l'incident bête. Le grain de sable idiot qui, pour un type comme Bolan, pouvait avoir des conséquences désastreuses. Défaite, la *jinitera* hocha nerveusement la tête :

— *Si... si !* Je sais, mais...

— On vous a prévenues, coupa encore le *soldado*. On l'a dit à toutes les putes, de jamais traîner dans les chiottes des hommes. Et on vous a dit ce qui arriverait si on vous trouvait là.

Silence. Visiblement, la fille ne savait que répondre. Fixant tour à tour le *barbudo* et la porte fermée, elle semblait au bord de la panique, et incapable du moindre mouvement. La scène s'était figée, et elle semblait l'être définitivement, quand Mack Bolan lança d'un air négligent :

— *Buenas noches, señores !*

Son sac à l'épaule et sans paraître remarquer la tension quasi palpable, il alla se planter entre les *soldados* et la fille pour interroger dans un espagnol volontairement laborieux :

— *Por favor, señores, ¿dónde está la parada de taxis ?* Où est la station de taxis ?

Saisissant alors sa chance, la *jinitera* fonça vers la sortie, disparut dans un nouveau grincement de porte.

— Hé ! cria le deuxième *soldado*.

Dans la foulée, il voulut s'élancer mais, gêné par Bolan, prit un temps de retard. Furieux, et avec un regard noir vers le Guerrier, il lança très vite une courte phrase à son collègue, avant de disparaître à la poursuite de la fille. Il parla si rapidement que Bolan ne décrypta pas tout. Mais il comprit que ça devenait chaud pour lui. Le lui confirmant immédiatement, le *barbudo* gronda :

— *Los taxis son a la salida, señor.* A la sortie. Mais avant, il va falloir me suivre. Vous allez devoir déposer plainte.

— Plainte ? s'étonna Bolan.

— Oui, *señor*. Contre cette prostituée qui vous a importuné jusqu'aux toilettes des hommes. C'est l'usage.

Bolan grimaça. C'était surtout l'usage de lui pourrir la vie. A sa connaissance, la police ne s'occupait guère des célèbres petites putes qui « importunaient » les *gringos* de passage au Malecon. A tous les coups, Bolan était bon pour un contrôle d'identité serré... et une fouille. Avec, en prime, la découverte du Snake. Là, dans sa ceinture, juste sous son blouson ! Durant une seconde, il hésita. Il n'avait qu'un geste à faire pour envoyer le *soldado* au pays des songes. Juste un coup au plexus ou au niveau de la carotide. Seul problème, son signalement serait immédiatement diffusé partout, et Cuba étant une île... Alors, avec un bon sourire, il opta pour la seule solution raisonnable dans cette partie du monde. Un beau billet vert de l'Oncle Sam. Un gros. Cinquante dollars.

— Pour les œuvres de l'armée révolutionnaire, offrit-il en glissant le billet entre la paume du *barbudo* et la crosse de sa Kalash. *Con mucho gusto*. Avec plaisir.

Interloqué, le militaire recula d'un pas, puis, l'air offusqué, il amorça le geste de rendre le billet. Mais en voyant le chiffre inscrit dessus, il hésita. Par rapport au mois de traitement d'un militaire local, cinquante dollars représentaient une superbe prime. Bolan vit nettement sa pomme d'Adam monter et redescendre et, sans lui laisser le temps de se reprendre, il répéta :

— *Con mucho gusto*.

Puis il marcha vers la porte sans se presser, priant le dieu des guerriers de ne pas tomber sur le *barbudo* lancé à la poursuite de la fille.

Dans l'aérogare, la foule des Français avait disparu, ainsi que la *jinitera* et son poursuivant. Pas d'agitation suspecte. Ou la fille s'était échappée, ou elle payait son « tarif » au militaire dans un coin tranquille. Le Guerrier traversa la grande salle, prit la première sortie, tomba sur une maigre file de véhicules à l'arrêt. Des américaines antédiluviennes pompeusement baptisées « taxi ». Tous honorables *coches viejos* maintenant classés au patrimoine national par le pouvoir, et qui achevaient d'être pris d'assaut par les derniers Français.

Devançant un trio d'italiens mâles extrêmement joyeux, et une grande femme à face de gargouille, Bolan sauta dans une antique Mercury vert pomme aux chromes étonnamment rutilants, donna l'adresse de son hôtel. La Casa Francisco, petit établissement modeste et calme de la calle Bemaza dans la vieille ville, tout près de la calle Obispo et du célébrisime Floridita, bar connu dans le monde entier pour avoir longtemps et très souvent abreuvé les non moins célèbres pépies d'Ernest Hemingway. Un voisinage parfaitement en accord avec le personnage d'emprunt d'*escritor* de l'Exécuteur. S'ébranlant dans un

bruit de ferraille, le taxi donna l'impression de décoller, mais après un lâché d'échappement qui le fit trembler de toutes ses tôles épaisses, la mécanique se mit à tourner presque régulièrement. Joyeux, le vieux chauffeur aux épais cheveux blancs plaqués au gel envoya un sourire largement denté d'or dans son rétro pour demander :

— *Música, señor ?*

Bolan fit signe qu'il s'en moquait, le regretta presque aussitôt. Transformée en infernale caisse de résonance dans un déchaînement de charanga, cette musique afro-cubaine revenue en force à Cuba dans les années 70, la Mercury quitta la zone aéroportuaire pour attaquer gaillardement l'asphalte de la carretera del Norte. D'un regard par la lunette arrière, l'Exécuteur voulut s'assurer qu'il n'était pas filé. A première vue, négatif. Seuls, le taxi des Italiens et un car de touristes venaient de quitter le parking. Sans doute les Français. Rien de suspect pour le moment, mais il allait surveiller ses arrières. Avec la circulation plutôt clairsemée caractérisant les routes cubaines, la moindre filoché lui sauterait forcément aux yeux.

Lucia Ortiz en tremblait encore. Même sortie de l'aérogare, même installée dans la vieille Lada et alors que tout danger semblait écarté, elle n'arrivait pas à contenir les tremblements qui agitaient tout son corps. A cause de ce car de touristes qui n'en finissait pas de démarrer, lui bouchant le passage vers la sortie du parking. A gauche, une file de voitures en stationnement. Quelques *coches viejos* et d'autres, plus nombreuses. Celles des personnels de l'aéroport, les seuls à en avoir les moyens. A droite, un muret de protection. Impossible de se glisser par là. Lucia Ortiz en aurait hurlé. Elle devait passer à tout prix ! Foncer sur la carretera et rattraper son retard. Sinon, tout était fichu !

Pendant ce temps, le film de ce qui venait de se passer dans l'aérogare défilait sans arrêt dans sa mémoire et elle en avait encore le souffle coupé. Ces deux *barbudos* lui avaient fait la peur de sa vie, et elle se demandait encore par quel miracle elle avait réussi à leur échapper. Elle avait évidemment compris ce qu'ils voulaient, et comment les choses se seraient forcément terminées sans l'intervention de *l'extranjero*. Maintenant, une peur rétrospective lui glaçait le sang. Elle avait entendu dire que certaines filles du Malecon venues vendre leurs charmes à José Martí International, s'étaient retrouvées en camp de rééducation. Uniquement des *jiniteras*. Les professionnelles étaient protégées par leurs souteneurs, qui, justement, graissaient la patte aux *barbudos* afin de lutter contre la prostitution sauvage. Lucia Ortiz l'avait échappé belle. Si elle s'était fait prendre, personne n'aurait pu plaider sa cause. Obligée dans un premier temps de subir les saletés infligées par ces deux militaires, qui l'auraient aussitôt après envoyée chez le procureur. Ensuite, le camp de

rééducation.

Et ce car qui n'avancait toujours pas ! Derrière la Lada de Lucia Ortiz, une autre voiture attendait. Une Fiat grise. Un genre de voiture plutôt rare dans la Cuba de l'embargo, dont le conducteur s'impatiait lui aussi. Un moustachu qui avait passé la tête par l'ouverture de sa portière, tapotant nerveusement l'extérieur de la carrosserie du plat de la main. Près de lui, la passagère en faisait autant de son côté, rythmant nerveusement le fond sonore d'une rumba yambú émanant d'un autoradio invisible. A leur attitude, Lucia Ortiz comprit qu'ils se disputaient. L'homme se mit à klaxonner pour faire activer le mouvement et, passant la tête à l'extérieur à son tour, elle allait l'imiter, quand son sang se figea brusquement dans ses veines.

Les deux *barbudos* qui l'avaient surprise dans les toilettes des hommes venaient de jaillir de l'aérogare ! L'un d'eux s'avancait déjà vers le parking, l'autre remontait le trottoir le long des bâtiments. Paniquée, Lucia Ortiz remonta précipitamment sa glace de portière, tandis que son regard affolé cherchait autour d'elle une échappatoire. Mais l'autocar bouchait toujours la sortie du parking, et la voiture du couple restée derrière la Lada interdisait toute retraite. Et pendant ce temps, le *barbudo* approchait inexorablement. Suspendue à son épaule, la Kalashnikov battait contre son flanc à chaque pas, et plus il approchait, plus il semblait chercher quelqu'un. Avec comme but final, les deux voitures et l'autocar. Le cœur dans la gorge, Lucia Ortiz sentait ses nerfs près de craquer. Seul salut possible maintenant, la fuite à pied. Déjà, sa main gauche pesait sur la poignée d'ouverture de sa portière, quand, soudain, tout près d'elle, des phares s'allumèrent dans la file de voitures en stationnement. A l'intérieur de l'une d'elles, deux silhouettes venaient de se redresser. Un homme et une femme. Des amoureux, ou une *jinitera* et son client. Lucia Ortiz entendit démarrer le moteur, vit le véhicule commencer à reculer. Avisant la voie bouchée et n'ayant que cette ressource, le conducteur avait décidé de partir en arrière, libérant à la fois sa place de parking et un passage pour la Lada. Mais de l'autre côté de la file, une autre voiture se présentait pour prendre la place. Un *coche viejo* bleu électrique rutilant.

— *No !* gémit Lucia. *No !*

Si l'autre voiture la devançait, cette fois, tout serait fichu. Et pendant ce temps, la voiture des amoureux reculait toujours. Dans une poignée de secondes, la place serait libre et l'autre véhicule la prendrait. Galvanisée, Lucia Ortiz tourna son volant comme une folle, passa en marche arrière, fit signe au moustachu de la voiture suiveuse de reculer. Dans le rétro, elle vit la femme s'énervier après son compagnon, et, réalisant enfin la situation, celui-ci consentit à

s'exécuter. Aussitôt, Lucia Ortiz recula à son tour, dut manœuvrer encore deux fois avant de pouvoir glisser la Lada dans l'étroit passage libéré. Juste à l'instant où le *coche viejo* manœuvrait pour se garer. Alors Lucia Ortiz fonça. Egratignant au passage sa carrosserie sur le pare-chocs d'une vénérable Buick rose, elle accéléra, pila net à quelques centimètres de la calandre du *coche viejo*, faisant signe à son conducteur de lui laisser le passage. Profitant de l'aubaine, la voiture du moustachu l'avait suivie, klaxonnant de plus belle. Devant, le conducteur récalcitrant comprit enfin, consentit à reculer, et Lucia Ortiz enfonça l'accélérateur. Trop vite, trop fort. Et la Lada s'immobilisa, moteur calé. Terrorisée, Lucia Ortiz vit soudain la silhouette du *barbudo* s'inscrire brusquement dans son rétroviseur. Tout près. Elle eut même le temps de le voir nettement tendre le cou pour essayer de distinguer qui conduisait. Mais à cet instant et comme devenu brusquement fou, le moustachu de derrière accéléra, venant plaquer son pare-chocs contre celui de la Lada. L'instant d'après, la voiture de Lucia Ortiz fut poussée en avant.

— Hé ! cria-t-elle. *Que pas...*

Elle n'acheva pas. Une main venait d'agripper sa poignée de portière, et, le temps d'un éclair, elle aperçut la face grimaçante du *barbudo* qui lui criait de s'arrêter. Réapparu comme par magie, son collègue arrivé à la rescousse tentait d'arrêter la Fiat du moustachu. Lucia avait envie de hurler. De se ruer hors du véhicule et de se mettre à courir. Pourtant, en deux mouvements purement instinctifs, sa main gauche avait verrouillé sa portière et son pied avait enfoncé la pédale d'embrayage. Dès lors, inexorablement poussée en avant et sans très bien comprendre tout ce qui se passait, elle tourna de nouveau son volant, tandis que, derrière, le moustachu accélérait comme un fou. D'un nouveau regard dans son rétro, elle vit que le conducteur brandissait quelque chose à l'extérieur. Le *barbudo* s'en empara, s'arrêta subitement sur place et rappela son collègue. Lâchant alors la poignée de la Lada, ce dernier stoppa à son tour, abandonnant sa poursuite. Complètement dépassée, Lucia Ortiz ne savait plus ce qu'elle faisait. Griffant au passage l'aile droite d'un *coche viejo* stationné, la Lada fut catapultée en avant, dévalant de plus en plus vite l'allée du parking, fonçant vers la sortie dans le grondement du moteur de la Fiat. Lucia Ortiz ôta son pied de la pédale d'embrayage, et, d'un coup, la petite voiture bondit en avant, moteur reparti. Profitant de l'élargissement de la fin de l'allée, la Fiat jaillit alors sur sa gauche, la dépassant dans un rugissement de tous ses chevaux, se ruant dans la bretelle d'accès à la carretera. Incrédule, Lucia la vit éviter de peu une camionnette débouchant sur sa gauche, heurter violemment le trottoir de sa roue arrière droite, avant de foncer de nouveau. Mais quelque chose devait clocher, car, à l'instant où la Lada

arrivait à son tour sur la carretera, Lucia vit les feux de stop de la Fiat s'allumer. En la dépassant, Lucia Ortiz eut encore le temps d'apercevoir le conducteur moustachu, visiblement hors de lui.

Elle l'était aussi. Car, devant elle, la carretera étirait son long ruban sombre. Quasiment vide.

— *Mierda !* murmura-t-elle entre ses dents serrées.

Bilan de la soirée : catastrophique. Alors, complètement dépassée, elle eut envie de pleurer. D'énervement, de désespoir, et de peur...

CHAPITRE IV

L'aéroport n'étant pas loin de la capitale et la Mercury filant finalement bon train, elle venait de quitter la carretera pour aborder les faubourgs sud de La Havane. Des cités grises et mal éclairées, des zones d'entrepôts désertes, une circulation quasi inexistante. Sans les déchaînements de la charanga et l'air moite des tropiques entrant par les glaces baissées, on aurait pu se croire en Pologne ou en Ukraine, au temps du communisme. Sinistre. Bolan regarda par la lunette arrière, ne nota rien de suspect. Le car de touristes avait disparu, et seules quelques voitures suivaient à bonne distance. Un peu plus loin, la longue avenida de la Independencia était mieux éclairée, mais guère plus animée. *Coches viejos*, motos antédiluviennes, bus brinquebalant, side-cars et vélos grinçants se partageaient l'asphalte sans risque de se gêner. En revanche, sitôt passés la gigantesque plaza de la Revolución et le monument à José Martí, l'avenida Rancho Boyeros était plus fréquentée. Sur la gauche, le parc de la feria de la Juventud brillait encore de ses lumières, et, derrière, le Castillo del Principe découpait sa masse éclairée sur le ciel noir. Après un nouveau regard derrière eux, le Guerrier demanda au taxi de lui faire faire le tour du château. Cette lubie de touriste enchantait le Cubain : le compteur tournait. Dans la Havane Centre, juste derrière le gigantesque Capitolio Nacional, il put ainsi localiser le siège commercial de la Interlatina, la société de tourisme appartenant à Antonia Solana, la maîtresse de feu Jaime Chavez, *capo* mafieux d'une partie de la capitale. Bâtiment des années 30 récemment restauré, larges vitrines modernes, linéaires éclairés et remplis de brochures touristiques. Véritable petit îlot de luxe dans le contexte plutôt décrépit de la ville. Cela sentait le fric, le capitalisme tant haï par le pouvoir en place, mais ça rapportait des dollars. Alors... Restait à contrôler si Antonia Solana était revenue à Cuba. Peu probable. Après la mort de son dernier amant et associé, Maty « Love » Scarfato, et outre son immense chagrin, elle avait sûrement des tas de choses à s'occuper, notamment du côté de leurs sociétés écrans et de leurs divers comptes bancaires sous paradis fiscaux.

Un moment plus tard, quand, revenu avenida Ranchos Boyeros, le taxi laissa la Quinta de los Molinos sur sa gauche, Bolan était à peu près sûr de n'avoir pas été suivi. Le taxi tourna dans l'avenida Allende pour filer vers le centre, et le Guerrier eut presque l'impression de pénétrer enfin dans une ville normale, avec des passants, et un semblant de vraie circulation, mais une ville des années 50. A cause des vieux modèles d'automobiles américaines, mais aussi des

immeubles gris, lézardés, rongés par le climat tropical. Pourtant, depuis son dernier blitz à Cuba, il semblait que quelque chose avait changé. Un peu plus de voitures contemporaines, un peu plus de monde dans les rues, comme une légère décontraction dans l'air moite. Et plus loin, en abordant le centre historique, il ressentit cette fois une réelle impression de changement. Des bars ouverts, des joueurs de dominos sur les trottoirs et, surtout, de la musique. Partout. Omniprésente, malgré l'heure. A Cuba comme dans toute cette région du monde, on vivait à l'heure espagnole. On dînait tard. Bien sûr, on n'en était pas encore à l'ambiance insouciant et débridée du reste des Caraïbes, mais on sentait partout sourdre le désir d'y parvenir. Il aurait fallu pour ça un changement de régime, entraînant la levée de l'embargo US. Seul frein : le socialisme à la Castro. Mais personne n'étant éternel, il suffisait aux Cubains d'attendre encore un peu. Profitant de l'ambiance touristique du quartier, Bolan demanda au chauffeur de se diriger vers le port. Commentant la visite à grand renfort de salsas tonitruantes, le chauffeur le promena un long moment, et, en remontant un peu plus tard par les rues animées de la vieille Havane, l'Exécuteur était à peu près sûr de lui. A moins d'utiliser toute une équipe de limiers et plusieurs véhicules en relais, personne ne l'avait suivi depuis l'aéroport.

— *Calle Bemaza, señor !*

Après cette balade qui avait ravi son chauffeur, le taxi venait de contourner le Parc Central José Martí pour prendre la calle Bemaza dans le bon sens. Non loin, le Palacio de los Capitanes Generales dressait son musée baroque, et le Castillo Real de la Fuerza, la plus ancienne forteresse coloniale du continent américain résistait fièrement au temps, malgré les dégradations dues au climat. Dans le secteur, la concentration de places, d'églises, de palais et de couvents constituait un ensemble historique considérable, d'ailleurs classé au patrimoine mondial par l'Unesco. Plus bas, vers le centre touristique, les noctambules déambulaient sur les trottoirs, et les bars semblaient particulièrement fréquentés. En traversant la calle Obispo, le chauffeur annonça joyeusement :

— *Hôtel Ambos Mundos ! El Foridita ! El hôtel y el famoso bar del señor Hemingway !*

Discours spécialement destiné au touriste idéal que Bolan était censé être. Depuis les séjours de l'écrivain, le Ambos Mundos avait été assez bien réaménagé, mais Bolan n'était pas là pour ça. La Casa Francisco était certes plus modeste, mais conviendrait mieux à ses activités. D'ailleurs, il était situé juste derrière le Floridita. La couleur locale était sauve.

En fait, la Casa Francisco était exactement ce que Bolan souhaitait. Un établissement de second ordre, discret et plutôt propre, avec un

arrière donnant sur une cour fermée, où un des toits de la maison voisine s'achevait près de sa fenêtre de chambre. En cas de coup dur, ça pourrait servir.

Sitôt installé, il réactiva le cellulaire satellitaire, recomposa le numéro du HC de Guantanamo. On décrocha presque aussitôt, et le même timbre masculin demanda :

— *Diga ?*

— John ?

— *Si ! De parte de quien ?*

— C'est moi qui ai appelé tout à l'heure, déclara le Guerrier en reprenant sa langue natale. J'ai été dérangé, j'ai dû raccrocher. Mon nom est Rocco.

Il allait savoir si les « amis » de Brognola étaient de vrais amis. Sinon...

— *Si ?*

Prudent, le HC. L'Exécuteur insista :

— Vous ne me connaissez pas, mais on vous a peut-être parlé de moi ?

Il avait appuyé sur le « on » et un lourd silence suivit sur la ligne. Puis la voix douce se fit entendre :

— Peut-être...

Bolan fit la grimace, insista encore, rassurant :

— Je vous appelle sur le même type d'appareil que le vôtre.

Sous-entendu, à système de brouillage. Nouveau silence sur la ligne, puis :

— On m'a effectivement parlé de vous. Où êtes-vous ?

Pas de questions inutiles, pas d'étonnement particulier. Un pro.

— La Havane, répondit le Guerrier. J'ai besoin... d'un peu de matériel.

— Lourd, le matériel ?

De toute évidence, le HC avait compris la nature du matériel en question, mais on avait dû ne lui révéler que le strict minimum sur Bolan, et il cherchait à comprendre. Si le gouvernement US avait voulu rejouer l'affaire de la Baie des Cochons, il l'aurait sûrement su.

— Léger, répondit Bolan. Dans un premier temps.

Si Jack Grimaldi n'arrivait pas à acheminer le TACOM, il pourrait toujours aviser. L'Exécuteur énuméra sa liste avant de préciser :

— Urgent.

Sans le moindre commentaire, son correspondant se contenta de faire observer :

— Pour la livraison, il nous faut un endroit discret.

A présent presque détendue, la voix douce s'exprimait dans un américain à l'accent traînant du Sud, genre Louisiane, un peu trop précieux. Probablement homo, mister John.

— Affirmatif, répondit Bolan. Où êtes-vous ?

Petit rire plein de douceur, puis :

— Tout près de chez nous !

Il avait appuyé sur le pronom personnel. Chez nous voulait dire dans le secteur de la base de Guantanamo, concession US située tout à l'autre bout de l'île, à 900 kilomètres. Pas vraiment l'idéal pour une transaction immédiate. Comme s'il lisait dans ses pensées, l'honorable correspondant de la CIA déclara :

— Je suis ici depuis longtemps et je circule librement. Si vous voulez, je peux...

— Je serai demain dans le secteur de la Sierra de Trinidad, coupa Bolan. Vers Potrerillo. C'est près de...

— Je connais, coupa John. Mais pas avant demain soir. Tard. Je dois trouver le matériel, et la route est longue.

— Minuit ? tenta Bolan.

Ayant rendez-vous avec l'indic à 23 heures, ça lui laisserait le temps de tout boucler dans la même soirée. Pas mal.

— Je pense que ça ira, acquiesça son correspondant. Vous connaissez la ville ?

— Non.

— Il y a une station-service désaffectée Cimex à la sortie sud. A l'embranchement de la route d'Arroyo Colorado.

Le lieu déjà indiqué par Pedro Valdes ! Bolan esquissa un rictus, espérant que tous les contacts secrets de Cuba ne s'opéraient pas au même endroit.

— C'est le rendez-vous des amoureux du coin, précisa John. On passera inaperçus. Ensuite, vous n'aurez qu'à suivre ma voiture. Un vieux pick-up beige avec une bande verte.

Bolan hésita, mais, ne connaissant pas le secteur, il finit par acquiescer.

— O.K. Je ne connais pas encore le type de voiture que j'aurai. On ne me la livre que demain matin.

— Dans ce cas, rappelez-moi quand vous le saurez, pour préciser la marque et la couleur. Pas de numéro. Pour les spécialistes des écoutes, c'est plus facile à décrypter. Parfois, ils y arrivent. Si je suis sur répondeur, mêmes consignes.

— O.K., répéta Bolan. *Hasta mañana !*

Il raccrocha, s'aperçut qu'il avait faim et soif, se souvint qu'il avait à peine touché à son plateau-repas dans l'avion. Le moment idéal pour tester les fameux daïquiris du Floridita, autrefois tant prisés par Hemingway. Une occasion d'accréditer sa couverture d'écrivain, et de se mettre quelque chose sous la dent.

Trois minutes plus tard, en simple chemisette, les mains dans les poches mais le Snake glissé dans un passant spécial d'une de ses Nike

à tige haute et le Lok-Back en poche, il ressortait de La Casa Francisco. Descendant la calle Bemaza d'un pas de promeneur, il tourna bientôt à droite, faisant le tour de l'église El Cristo, surveillant mine de rien ses arrières. Mais personne ne semblait s'intéresser à lui. Même pas le couple d'amoureux dans lequel il faillit buter au débouché d'une minuscule ruelle idéalement sombre. Un peu plus tard, quittant la calle Villegas et certain de n'avoir pas été suivi, il se retrouvait dans la calle Obispo, la remontant jusqu'à la Casa del Obispo. Sous les arcades, éclairées par une lampe à acétylène, des papys locaux en maillots de corps jouaient aux dominos sur une table de camping, observés par un groupe de gamins. Des transistors jouaient un peu partout des salsas, des sambas et de ces rumbas guaguancó lascives si prisées par les amoureux cubains. Cacophonie bon enfant, qui ne semblait gêner personne. Etrangement et malgré les lourdes restrictions imposées par l'embargo US, les Cubains affichaient une surprenante bonne humeur, y compris dans les gros bus grinçants et bondés, haut perchés sur leurs doubles trains de pneus. Mais à La Havane et par beau temps, le vrai bon moyen de locomotion était sans conteste le side-car. Moins nombreux que les vélos, tous authentiques pièces de musée, presque aussi précieux que les vénérables *coches viejos*. A l'angle de la rue, le Floridita dressait sa façade rose et gris, surmontée de son enseigne bleue frappée de l'écusson blanc. Un des dix bars les plus célèbres du monde. A l'intérieur, rien ne semblait avoir changé depuis l'époque d'Hemingway. Le comptoir aux sombres boiseries était pris d'assaut par une meute de touristes allemands aux mines rubicondes, dont les daïquiris avec lesquels ils trinquaient gaillardement n'étaient sûrement pas les premiers. Sous la fresque peinte et les photos encadrées de l'incontournable écrivain du Vieil Homme et la Mer, un barman en pantalon blanc et veste rouge remplissait systématiquement les verres vides, dans un concert de rires avinés. S'installant sur l'unique tabouret vacant, Bolan alluma une cigarette, parcourant des yeux les bouteilles alignées sous le miroir lui faisant face. A cet instant, il éprouva une étrange impression. Comme un malaise dans son dos. Tous les sens en alerte, il leva discrètement les yeux vers le miroir et, tout d'abord, il ne vit qu'une masse de consommateurs installés dans la salle derrière lui. Puis son regard accrocha un regard.

Celui de la femme de l'aéroport ! La grande femme à face de gargouille qu'il avait aperçue à la station de taxis ! Quinquagénaire, visage ingrat, look hommasse, attablée en compagnie d'un moustachu assez laid, maigre comme un clou et qui lui aussi observait le dos de Bolan avec insistance. Mais, interceptant les yeux de ce dernier dans le miroir, il détourna précipitamment les siens, l'air de s'intéresser à la fresque peinte au-dessus du bar. Avec un peu trop d'intérêt.

Instantanément, le signal d'alerte s'alluma dans le cerveau de l'Exécuteur.

CHAPITRE V

Ça n'était pas un hasard. Dans un premier temps, le Guerrier en eut la certitude absolue. Question d'instinct, renforcé par l'expérience de la guerre au Viêt-Nam, puis contre la mafia, cette pieuvre aux innombrables ramifications qui gangrenait de plus en plus le monde au fil du temps. Malgré ce qu'il avait cru, il avait donc été suivi depuis l'aéroport, la femme à face de gargouille en était la preuve irréfutable. Mais en y réfléchissant, un doute persistait. La Bodeguita del Medio et le Floridita étaient les deux établissements les plus célèbres de Cuba. Les « incontournables » de La Havane. Dans ces conditions, y rencontrer des gens aperçus plus tôt à l'aéroport n'avait rien d'exceptionnel. Il s'était fait des idées. A force de vivre dans la violence, le danger et la suspicion, il allait finir dans la paranoïa aiguë.

Essayant de s'en persuader, il commanda le fameux daiquiri de circonstance, s'obligeant à suivre les gestes experts du *camarero* à veste rouge, dans sa préparation. Rhum, marasquin, citron vert sur glace pilée. Un savant dosage qui n'avait pas dû varier d'une seule goutte, depuis le jour où Hemingway avait arrosé ici son prix Nobel de littérature, en 1954.

Mais malgré lui, l'Exécuteur avait l'esprit ailleurs. Dans le miroir du bar, il venait de noter un détail. Un simple regard échangé, entre le maigre moustachu et un autre consommateur. Un jeune type de race blanche, costaud aux cheveux longs et frisés style afro, habillé d'un ensemble en jean délavé, fumant le cigare et un journal déployé devant lui sur la table. Ça n'avait été qu'un très bref regard, mais il sembla au Guerrier y lire une espèce de connivence. L'instant d'après, la femme au faciès de gargouille se levait pour disparaître vers les toilettes. Quelques secondes plus tard, elle reparaisait, l'air renfrogné. Se penchant sur le moustachu, elle lui souffla quelques mots et ce dernier se leva à son tour, pour lui emboîter le pas vers la sortie. Du coin de l'œil, Bolan surprit un dernier bref regard du moustachu vers l'Afro, puis il vit disparaître le couple, tandis que le frisé demeurait à sa place, l'air plus absorbé que jamais par la lecture de son journal. Cette fois, plus de doute. Cela sentait la filoché à plein nez. La procédure classique de surveillance en relais. Restait à savoir pour le compte de qui... sur qui. Routine policière concernant un touriste au hasard, ou plus sérieux ?

Le Guerrier se souvenait du regard échangé à l'aéroport entre le douanier et le *barbudo* de la sécurité lors de son contrôle, et cela privilégiait a priori la première hypothèse. Mais il se souvenait aussi

de son dernier blitz à Cuba, et des ravages qu'il y avait occasionnés. De quoi alimenter de solides rancunes chez les *amigos* locaux. Il savait José Marti International truffé de mouchards de tous bords, et il suffisait d'un seul à l'avoir identifié à son débarquement pour qu'aussitôt le grand cirque soit lancé. Le super piège. Cuba était à la fois une île et le bastion d'un régime totalitaire. Autant dire, pour un type comme Bolan et en cas de problème, une véritable prison. Or question problème, il semblait bien avoir tiré le jackpot. Car dans tous les cas et quels que soient ses employeurs, la gargouille savait déjà Bolan descendu à La Casa Francisco, et ils avaient sûrement déjà planqué quelqu'un sur place. Voire, une équipe armée jusqu'aux dents, chargée de l'abattre à vue dès son retour. Le Snake ne serait pas de taille.

— *Con mucho gusto, señor.*

Parfaitement stylé, le barman venait de déposer son daïquiri devant lui. Mais, à cet instant, pour l'Exécuteur, le parfum capiteux qui émanait du verre à cocktail à la paroi embuée s'était évaporé.

La règle dans ce genre de situation était toujours la même : d'abord savoir, agir ensuite.

Si c'était la police, tâcher de faire discret, puis disparaître dans la nature. Si c'était la mafia locale, profiter de l'opportunité. C'est-à-dire localiser l'ennemi et frapper. Très vite. Très fort. Élément de réponse tout trouvé, l'Afro. Ne se sachant de toute évidence pas repéré, de chasseur celui-ci devenait dès cet instant gibier. A condition de faire vite.

Appétit coupé mais prenant tout de même le temps de goûter son daïquiri, l'Exécuteur laissa passer quelques minutes, observant la salle à la dérobée, essayant de repérer un éventuel contact de l'Afro. En vain. Ou ce dernier était seul, ou les autres étaient de vrais pros. Pendant ce temps et tout aussi discrètement, le Guerrier avait réussi à faire remonter le Snake de sa Nike à sa ceinture, rabattant les pans de sa chemisette par-dessus, avant de gagner les toilettes d'un air dégagé. Histoire de voir. Il trouva un téléphone décoré d'un écriteau : « *averia* », en panne. Songeant à la mine renfrognée de la femme à son retour des toilettes, Bolan se demanda si elle n'avait pas justement essayé de téléphoner. Par exemple pour appeler des renforts. A part ça, rien de particulier dans le local et pas d'issue secondaire. L'Afro devait le savoir, car, hormis un gros Allemand pressé, personne d'autre ne se montra. Retournant au bar, Bolan acheva son daïquiri. Dans son dos, l'Afro n'avait pas bronché, semblant toujours très absorbé par sa lecture. Laissant enfin une poignée de dollars sur le comptoir, le Guerrier quitta son tabouret, gagna la sortie. Prêt à tout. Sur le trottoir, un groupe de joyeux fêtards teutons se racontait des choses visiblement hilarantes, et, autour, apparemment rien de

suspect. Des promeneurs, des amoureux, des mobylettes pétaradantes, des gamins chahuteurs et, sous les arcades, les papys et leurs dominos. Il faisait encore chaud malgré l'heure, des airs de sambas s'échappaient toujours des fenêtres ouvertes, et des odeurs de friture flottaient dans l'air moite. L'Exécuteur traversa la calle Obispo, rejoignit les joueurs de dominos, fit mine un instant de s'intéresser à la partie, profitant de l'écran du groupe pour risquer un bref regard entre les têtes, sentit le picotement de l'excitation lui parcourir la nuque.

L'Afro était là. Sur le pas de l'entrée du Floridita. Chaussé de baskets, une casquette club pliée dans la poche revolver de son jean et rallumant son cigare, l'air de rien. Mais une infime raideur du mouvement trahissait sa tension, et, à la flamme de l'allumette, l'Exécuteur nota la direction de son regard. Exactement sur lui. Sans les cheveux du spectateur placé devant lui, leurs yeux se seraient croisés. Le poisson était ferré, au Guerrier de le sortir de l'eau.

Quittant les joueurs de dominos, il retraversa la calle Obispo, repassa devant le Floridita et, sans un regard pour l'Afro qui n'en finissait pas de rallumer son cigare, il se mit à remonter la calle Bernaza d'un pas tranquille, en direction de La Casa Francisco, la main droite tout près de la crosse du Snake. S'obligeant à ne pas regarder une seule fois derrière, il tourna bientôt à gauche dans la calle Lamparilla, puis dans la calle Villegas, refaisant en sens inverse une partie du chemin parcouru à l'aller, pour contourner de nouveau l'église El Cristo. L'instant d'après, il retrouvait la ruelle de laquelle les amoureux étaient sortis un moment plus tôt. Voie étroite et minuscule, où une fenêtre s'était allumée depuis tout à l'heure, répandant sur le pavé la lumière d'aquarium d'un éclairage au fluo. Il s'y engagea, hâta brusquement le pas, trouva presque aussitôt ce qu'il espérait. Une entrée de cour ouverte. Sombre à souhait, idéale. Bolan y pénétra. De gros fûts de chantier transformés en poubelles dégageaient de lourds remugles, et, là aussi, des fenêtres ouvertes distillaient leurs inévitables rumbas. Mais pas une lumière ne brillait et, parfaitement découpée par la lueur de la ruelle, l'entrée dessinait son arche, formant une espèce d'écran diffus. Dérangeant quelques chats qui s'enfuirent en feulant, le Guerrier recula dans un renforcement de mur, sortit le Lok-Back de sa poche de jean, en déplia silencieusement la lame, assura le manche de noyer dans son poing et attendit. Pas longtemps. A peine vingt secondes plus tard, un léger crissement de semelles sur le pavé lui annonça l'arrivée de son suiveur. Sans doute déconcerté de ne pas l'apercevoir plus loin dans la ruelle, il progressait avec précautions, et l'Exécuteur pouvait mentalement suivre ses pensées. Avait-il été repéré ? Avait-il perdu sa piste ? Deux questions qui ne pouvaient trouver de réponse qu'en avançant. Ce que l'Afro fit bientôt, encore plus doucement. Et une poignée de secondes

plus tard, sa silhouette se découpa soudain dans le cadre d'entrée de la cour. Bolan le vit hésiter, porter la main sous son blouson. Puis, faisant un pas vers le portique et tendant le cou, il ressortit la main de sa poche. Le temps d'un éclair, l'Exécuteur avait reconnu la coiffure caractéristique de l'Afro, et aperçu un objet sombre dans son poing. Alors, dans une attaque combinée, sa jambe droite et son bras gauche se détendirent en même temps. Un double mouvement fulgurant et d'une puissance phénoménale, qui envoya son pied en yoko géri percuter violemment l'avant bras du type. Il y eut un craquement sinistre d'os brisés, suivi d'un bref cri sourd. Le cigare du type décrivit une parabole d'étincelles dans la nuit, tandis que l'objet sombre échappait de son poing et roula quelque part dans la cour, dans un son métallique significatif. Couteau ou cutter, ou quelque chose comme ça. Pas l'arme d'un flic. Simultanément, la main gauche du Guerrier avait agrippé la masse de cheveux frisés, tirant sèchement la tête de l'Afro en arrière, plaquant son dos à son buste et lui coupant le souffle. Dans le dixième de seconde suivant, la lame pointue du Lok-Back s'enfonçait de quelques millimètres dans le cou offert, étouffant net un deuxième cri de l'inconnu.

— Chut ! souffla l'Exécuteur.

Même très assourdie et en espagnol, la voix sépulcrale ne perdait rien de sa sinistre résonance. Pourtant, et malgré la lame qui piquait son cou, l'Afro tenta une ruade pour se dégager. Mais il souffrait trop de son bras. Sans doute cassé au niveau du coude. Ne parvenant qu'à se blesser davantage, il couina brièvement, tandis que la voix lugubre enchaînait à son oreille.

— *No gritar !* Pas crier ! Juste répondre à mes questions. *Despacio*. Doucement.

Décidément mauvais, l'autre essaya encore de ruer, crachant d'une voix rauque :

— Va te faire...

— Attention ! prévint l'Exécuteur en pesant un peu plus sur sa lame, tu vas m'énerver.

Puis sans transition mais la pointe d'acier du Lok-Back toujours pointée dans la chair du Cubain, il interrogea :

— Qui sont la femme et le moustachu du Floridita ?

— Hein ! fit mine de s'étonner l'Afro d'une voix étranglée. Qui ça ?

Cette fois, il n'essayait plus de se dégager, et la trouille commençait à creuser son sale petit cancer en lui. Cela se sentait à la raideur de son corps, au timbre légèrement chevrotant de sa voix. Passés les mauvais réflexes, il commençait à réfléchir. Pour mieux l'y aider, l'Exécuteur insista, menaçant :

— Je vais te trancher la gorge, *hombre*.

— Si... si je te dis ça, chevrota l'Afro, il me tuera.

— Continue à faire le mariole, et c'est moi qui te tue. C'est moche, une gorge tranchée, tu sais ?

L'Afro resta muet un instant, l'air d'ignorer la menace. Par les fenêtres ouvertes autour d'eux, les sambas continuaient à monter dans la nuit, tandis que de la ruelle montait le grondement assourdi d'une moto. Le Guerrier pressa :

— Qui sont la femme et le moustachu ?

Dans la ruelle, le grondement s'amplifiait, couvrant presque la voix de l'Exécuteur. Au-delà du portique de la cour, un phare balaya le pavé, puis un pilier du portique, et la moto apparut. Un side-car. Roulant déjà au ralenti, l'engin stoppa devant l'entrée de la cour, et son conducteur se pencha comme s'il cherchait quelque chose. A cet instant et tentant le tout pour le tout, l'Afro cria :

— Hé !...

Réagissant au centième de seconde, la main de l'Exécuteur qui serrait les nattes avait lâché ces dernières pour venir s'écraser sur la bouche du Cubain, étouffant la fin de son appel. Simultanément, la lame du Lok-Back s'était enfoncée dans la chair du cou offert. Trop tard. Dans le cadre du portique, le motard s'était statufié. Il avait entendu.

CHAPITRE VI

Contre l'Exécuteur, le dos de l'Afro s'était violemment tendu. Certain de vivre ses dernières secondes, sentant déjà presque la lame sectionner d'un coup sa trachée et sa carotide, le Cubain s'était tétanisé. Il semblait désormais attendre cette mort *a priori* inévitable. Mais, au lieu d'enfoncer sa lame, le Guerrier s'était contenté d'écraser la bouche de sa paume, serrant comme un fou. Tendu comme un arc, il observait le motard dans l'attente des événements. Le voyant manœuvrer sa machine pour éclairer la cour de son phare, un doute l'assaillit. Son attitude n'était pas normale. Ce type était-il avec l'Afro ? Le cherchait-il ? Attirant le natté tout au fond du renfoncement, il lui souffla à l'oreille :

— Bouge un cil et tu es mort.

A tout instant, la situation menaçait de lui échapper. S'il tuait l'Afro tout de suite, il se privait d'une source d'infos, et il risquait d'avoir le motard sur le dos. Sans savoir si c'était un ennemi ou non. Gestion difficile. Pendant ce temps, le phare de la moto avait changé de position, englobant la cour en enfilade dans son rayon blême. Et, sur la selle, le conducteur penché en avant prenait tout son temps pour examiner le décor. Sous le casque et grâce à l'éclairage, le Guerrier pouvait distinguer un vague morceau de profil. Un nez fort, un menton pointé en avant. Pas d'arme apparente, mais cela ne voulait rien dire. Paralysé par l'incertitude, l'Exécuteur ne pouvait rien faire. Même trop curieux, un innocent restait un innocent. Puis, soudain, alors que contre lui le dos de l'Afro semblait s'être minéralisé, une lampe s'alluma sur le mur du fond de la cour. Juste au-dessus de l'ouverture d'un porche d'escalier, où apparut alors une petite silhouette. Une fillette.

Un seau à la main, la gamine émergea dans la cour, parut surprise par le phare de la moto braqué sur elle. Au même instant, une autre silhouette se découpa dans l'encadrement d'une fenêtre d'étage, et une voix de femme lança à la cantonade :

— *Que pasa ?*

Sur la machine, le motard parut hésiter, finit par manœuvrer de nouveau, tandis qu'à sa fenêtre, la femme s'impatientait dans un espagnol rugueux :

— Maria ! Dépêche-toi !

Sa manœuvre achevée, le motard parut encore hésiter une seconde, avant de démarrer enfin dans un long grondement mécanique. Comme si elle n'avait attendu que cela, la gamine se remit en mouvement, alla vider son seau dans un des fûts poubelles. A une certaine raideur dans

le dos de l'Afro, l'Exécuteur sentit qu'il risquait de tenter quelque chose. Tout bas contre son oreille, il fit seulement :

— Tss, tss !

Mais à cet instant, des chats se lancèrent dans une bataille éperdue. Des feulements furieux se mirent à résonner et, dans la bagarre, un groupe de félins vint atterrir aux pieds des deux hommes. Se penchant sur la poubelle, la fillette y préleva quelque chose qu'elle lança dans le groupe. Un résidu de nourriture, sur lequel les greffiers se précipitèrent dans un nouveau concert de feulements. Et ce que Bolan redoutait eut lieu. Malgré l'ombre du renforcement, la gamine aperçut les deux hommes étroitement serrés. D'abord, elle sembla ne pas très bien réaliser puis, subitement, elle traversa la cour en courant, disparut sous le porche de l'escalier, tandis que la femme, disparaissait du cadre de la fenêtre d'étage. Refrénant son dépit, Mack Bolan gronda à l'oreille de l'Afro :

— Le temps joue contre toi, mec. Qui sont le moustachu et la femme ? *Pronto* !

En fait, le temps jouait surtout contre lui. Si la fillette parlait d'eux, le secteur risquait de devenir très vite malsain. La lame du Lok-Back ne s'était pas allégée d'un milligramme contre le cou du Cubain. Haletant sous la poigne du Guerrier, ce dernier devait essayer d'analyser la situation, de supputer ses chances. Sous sa lame, l'Exécuteur sentait descendre et remonter sa pomme d'Adam. La trouille. Mauvaise pour les neurones. Toute tentative d'analyse soudain balayée, il craqua d'un coup :

— La *mujer*, gaillonna-t-il d'une voix rauque sous la paume de Bolan. La femme... je... je sais pas qui c'est. Je connais juste son prénom. Rita. Et le moustachu, c'est Ramon.

Le processus était lancé. Le Guerrier plongea dans la brèche.

— Ramon comment ?

— Ramon... Palos. Un homme de main du clan Braga.

Le clan ! *A priori*, rien à voir avec la police. L'intérêt de Bolan monta subitement de plusieurs crans mais, déjà, l'Afro enchaînait :

— C'est lui... c'est Ramon qui m'a appelé de l'aéroport pour m'ordonner de l'attendre au Floridita. Un job à me refiler. Mais il m'a pas dit quoi et...

— Qui est Braga ? coupa l'Exécuteur qui allait à l'essentiel.

Hésitation du Cubain. Au même moment, une autre silhouette apparut à la fenêtre d'étage. Massive. Un homme en chemisette qui se pencha, essayant probablement de voir ce qui se passait dans la cour. Le temps pressait vraiment. Si le type appelait les flics, l'Exécuteur était dans de sales draps. Forçant sur la lame, il gronda de sa voix d'outre-tombe :

— *Pronto*, mec ! Qui est Braga ?

Dans un souffle de plus en plus rauque, l'Afro gémit :

— Antonio Braga ! *Esta...* c'est notre jefe à tous. Le boss du marché des *jiniteras*. Les filles du Malecon... enfin, de toute la ville.

Le chef des proxos de La Havane ! L'Exécuteur se sentit pousser des ailes. « Notre *jefe* à tous » ! L'Afro n'était qu'un minable petit mac, et, grâce à lui, il venait du premier coup d'attraper le fameux fil conducteur espéré. Une chance extraordinaire, compte tenu du contexte. Boosté par une énergie nouvelle et surveillant du coin de l'œil le type en chemisette toujours à la fenêtre, il insista encore :

— Et quand il t'a rejoint au Floridita, c'était quoi, le job en question ?

— Il m'a parlé d'un étranger qu'il aurait voulu que je surveille, mais lui et la femme avaient perdu sa trace dès le parking de l'aéroport, à cause d'un embouteillage. Ensuite, ils avaient foncé sur la carretera, mais *l'extranjero* avait filé.

— Et alors ? pressa le Guerrier.

— Après ça, Ramon et la femme allaient quitter le Floridita, quand tu as subitement débarqué. Ramon était surpris. Il a dit que c'était un sacré coup de bol, et j'ai compris que c'était toi, *l'extranjero* en question.

— Me surveiller ? Pourquoi ? interrogea Bolan.

— Je... je sais pas trop. Pendant que tu t'installais au bar, Ramon a juste eu le temps de me dire de plus te lâcher, de te suivre jusqu'où tu créchais, et de l'avertir aussitôt.

Malgré le costaud en chemisette toujours à sa fenêtre, le Guerrier frémissait intérieurement de joie, reconstituant mentalement le puzzle. L'ayant repéré à l'aéroport pour une raison et dans un but encore inconnus, la face de gargouille et le moustachu avaient eu le temps d'appeler l'Afro avant de le prendre en filature, puis de perdre sa trace aussitôt. Rejoignant ensuite l'Afro au Floridita pour annuler le job, ils avaient eu l'incroyable chance de voir débarquer leur gibier en personne. Simple concours de circonstances, lourd de conséquences. La suite, Bolan venait de l'entendre de la bouche même de l'Afro, et, cette fois, la chance semblait tourner de son côté. Car si ce Ramon semblait n'être que du menu fretin, la mystérieuse femme à la face de gargouille l'intriguait davantage. Était-elle le lien entre le moustachu et les grosses baleines du secteur ? Essayant de brûler les étapes, il se pencha à l'oreille de l'Afro pour interroger :

— Et Antonio Braga, je le trouve où ?

— Je... je sais pas. Lui, on sait jamais où il est. Il est très puissant, et il habite des tas d'endroits. Il...

— D'accord, coupa Bolan. Tu as bien dit que c'est à Ramon que tu devais faire ton rapport après m'avoir logé ?

— Si.

Impatient, Bolan questionna encore :

— Ce rapport, tu devais le faire par téléphone ?

— Non ! Ici, le téléphone marche assez mal et...

— Tu devais rejoindre Ramon quelque part ?

— Si.

— Où ça ?

Une nouvelle fois, le petit mac essaya de se dégager, mais sans conviction. Déglutissant avec peine, il bêla :

— Si je te le dis...

— Je sais, gronda le Guerrier en poussant encore un peu plus sur la lame du couteau de chasse. Où ça ?

Cette fois, la lame avait nettement entaillé la chair du cou de l'Afro. Tout près de la carotide. Affolé, l'autre cracha d'une traite :

— *En el Festival !*

L'Exécuteur pressa :

— Qu'est-ce que c'est, le Festival ?

L'Afro gémit :

— Un... un bar à *tapas* ! Calle Aguila ! C'est vers le Malecon et...

— Tu mens !

Juste un test. Pour vérifier. Tout en surveillant toujours le type à sa fenêtre et en poussant encore un peu plus sur le couteau. L'homme de la fenêtre disparut et, comme s'il n'avait attendu que cet instant, le mac coassa :

— *No ! No, señor !* C'est près du Malecon et...

— *Vale*, coupa l'Exécuteur.

Il avait le plan de la ville.

— Je te crois, ajouta-t-il, plus près encore de l'oreille de l'Afro. Je te crois. *Verdad*.

Soulagé par la disparition du type en chemisette, il ôta la lame du Lok-Back du cou du mac, et, d'un mouvement fulgurant, il fit violemment basculer la tête du malfrat en arrière. Si vite et si fort que l'intéressé n'eut ni le temps de souffrir, ni celui de comprendre ce qui lui arrivait. Cela craqua encore une fois, et, littéralement foudroyé, l'exploiteur de *jiniteras* n'eut qu'un bref sursaut de tout le corps. Puis il émit un hoquet ridicule et ouvrit une bouche démesurée, avant de devenir tout mou contre l'Exécuteur. Nuque brisée.

Après un temps d'hésitation et surveillant les fenêtres de la cour, il se risqua à aller déposer le cadavre au pied des fûts poubelles, il le fouilla, empocha tout ce qu'il trouva sur lui. Un vieux porte-cartes, deux trousseaux de clés dont un avec une minilampe en guise de porte-clés, quelques dollars et quelques pesos cubains gras de transpiration. Pour les flics, un banal crime crapuleux. Inutile de les faire se poser des questions. Et surtout, inutile de le faire trop tôt. Avisant un fût poubelle presque vide, il y fit basculer le cadavre, le

recouvrit de cartons et autres emballages, alla ramasser l'arme du mac. Un rasoir coupe-chou, parfaitement aiguisé. Sans états d'âme, le Guerrier l'empocha, quitta la cour et sa musique de sambas. Plus tard on trouverait le cadavre, mieux cela vaudrait.

Dans la ruelle, aucune trace du side-car, et personne en vue. Pas de témoin pour la police, à part la fillette qui, dans l'obscurité, n'avait pas pu voir son visage. Maintenant, il avait rendez-vous au Festival, bar à *tapas* de la calle Aguila, avec un certain Ramon Palos. Sauf que Ramon Palos l'ignorait encore.

CHAPITRE VII

Rita Merced ne savait pas si elle était plus furieuse qu'excitée. Si, au lieu d'attendre comme un imbécile derrière cette Lada pourrie à l'aéroport José Martí, Ramon Palos avait reculé en forçant le passage comme elle le lui avait ordonné, ils auraient pu rattraper le taxi de *l'extranjero*. Ce gringo au look de baroudeur qu'elle avait d'abord pris pour *una basura*, une ordure de flic impérialiste, un agent de la DEA, venu fourrer son nez dans leurs affaires. En tout cas un ennemi mortel, que cet abruti de Palos avait réussi l'exploit de perdre, dès son arrivée à Cuba !

Malgré son excitation extrême, Rita Merced ne décolérait pas. Elle n'avait jamais aimé Palos et son arrogance de macho, et, cette fois encore, l'expérience lui prouvait qu'elle avait raison. En attendant, c'est elle qui paierait les pots cassés, si elle ne rattrapait pas le coup. Ce qu'elle avait bien l'intention de faire, en brûlant la politesse à Palos. Ensuite, elle n'aurait même pas besoin de faire son rapport à don Braga. Les faits parleraient pour elle. Belle façon de grimper d'un coup au sommet et de damer le pion à ce petit boss vaniteux, qui, depuis la montée en puissance des *jovenes lobos*, les jeunes loups de la nouvelle génération, avait quelque peu tendance à la mettre sur la touche.

Elle ! La compagne de guerre du Che ! La Guerrillera. Personnage quasi mythique qui avait suivi *el solo verdadero Jefe de la Revolución*, le seul vrai Chef de la Révolution jusqu'en Bolivie comme agent de sa Propagande, et qui l'avait même vu s'y faire capturer, en ce sinistre 8 octobre 1967. Un jour maudit, qui l'avait à jamais marquée et dont elle ne se remettrait jamais. Elle n'avait rien pu faire. C'est le Che lui-même, qui, pendant sa capture, d'un dernier regard et de loin, lui avait ordonné de ne pas se montrer. Elle qui, photographe de formation et qui avait fait des milliers de clichés du Che, n'avait même pas d'appareil sur elle ce jour-là !

Après la mort de son idole, désemparée et le cœur en charpie, Rita Merced était revenue à Cuba. Elle avait un temps continué d'œuvrer pour la révolution dans l'entourage de Castro, puis, peu à peu lassée par ses discours fleuves et son idéologie usée, elle s'était éloignée de lui et de la politique pour se mettre en ménage avec Bernardo. Un ex-révolutionnaire déçu lui aussi, devenu voyou, sado maso et amateur de dominations sexuelles, très friand des séances de « tortures » savamment dispensées par Rita. Un trafiquant génial, qui commerçait avec les hommes d'affaires soviétiques alors nombreux dans l'île. Des durs à cuire, tous liés au Kremlin et au KGB, et qui, grâce au

commerce, notamment celui des armes, se bourraient les poches en profitant de l'embargo. Faisant peu à peu son trou dans ce univers ouvertement mafieux, Rita Merced avait fini par imposer ses qualités. Pas son pareil pour conclure les marchés au meilleur prix. Question de feeling, et de persuasion, notamment grâce à ce regard quasi hypnotique, qui lui avait valu le prestigieux poste de la Propagande auprès du Che.

Puis il y avait eu ce règlement de comptes où Bernardo avait été tué. Remarquée alors par don Antonio Braga, alter ego de Jaime Chavez, l'autre boss de La Havane, récemment assassiné au Venezuela. Rita Merced avait été intégrée dans la Famille. Braga en avait fait sa coordinatrice des affaires sensibles. En prime, il lui demandait parfois de tirer discrètement quelques clichés. Notamment quand des clients importants, ou des gens douteux débarquaient dans l'île. Chantage et corruption étaient les armes favorites de Braga. Un vicieux notoire, à la violence légendaire. Si elle avait été belle, Rita aurait pu soupçonner Braga d'avoir commandité l'exécution de Bernardo pour la lui prendre. Mais son physique ingrat n'avait jamais séduit Braga et elle s'en fichait. Car, dans sa vie, elle n'avait jamais eu qu'un seul amour véritable et une seule passion. Che Guevara. Le seul homme avec lequel elle eût vraiment aimé faire l'amour. Ce qui ne s'était jamais produit.

Emergeant de ses pensées avec un soupir irrité, elle se redressa dans le siège du side-car, l'œil luisant de colère rentrée. Si au lieu de prendre la voiture de Ramon pour se rendre à José Martí en début de soirée, elle n'avait pas laissé son cher side-car en ville à cause des menaces de pluie, elle n'aurait jamais perdu la trace de *l'extranjero* et ils auraient ainsi pu le « loger ». Et si ensuite au Floridita, impressionnée malgré elle par l'importance de sa découverte, elle n'avait pas craint qu'ils soient repérés, elle l'aurait elle-même pris en filature. Mais c'était trop risqué. Le regard de *l'extranjero* l'avait effleurée à la sortie de l'aérogare, et il pouvait l'avoir reconnue dans le bar. Mieux valait refouler l'excitation et rester prudente.

Résultat, après leur départ du Floridita, Rita Merced avait laissé cet abruti de Ramon aller tout seul au Festival pour y attendre son sous-mac. Puis elle avait donné son coup fil, avant de sauter sur son side-car pour patrouiller dans le secteur, essayant de retrouver la trace de José. Mais elle avait perdu trop de temps au téléphone et le petit mac avait disparu. Comme volatilisé. Elle avait fouillé chaque rue, chaque ruelle du secteur où elle l'avait vu se diriger. En vain. Alors depuis, redescendue vers le port, elle planquait dans la nuit pour tenter de réparer les pots cassés. Parce que si Braga apprenait...

Par bonheur, Antonio Braga était absent quand elle avait téléphoné. Parti rejoindre sa maîtresse Juanita. Rita Merced espérait

que tout serait bouclé quand il sortirait des bras de sa pute. Encore heureux que ce soir, elle l'ait eu sur elle, son appareil photos ! Et heureusement qu'il s'agissait d'un de ces appareils numériques qui permettent la vision instantanée. Car, sans cela, elle n'aurait pas pu savoir dès ce soir la chance qu'elle avait. Elle, La Guerrillera... qui venait de toucher le jackpot !

Après ça, Antonio Braga ne la regarderait plus jamais comme avant. Et tous les *jefes* et tous les *capi* du monde entier se souviendraient à jamais de son nom.

L'Afro s'appelait José Antasio-Calobre, il était domicilié au numéro 4 de la calle San Isidro, entre le port et la gare, et il était mort ce soir, à l'âge de 34 ans. Découvrant dans le porte-cartes du mort les papiers d'une Peugeot 203 modèle 60 immatriculée HM 53896, l'idée était venue à l'esprit de Mack Bolan. Puisqu'il avait une voiture, autant qu'elle serve. Certes, la distance le séparant du Malecon et du Festival n'était pas si importante, mais même « emprunté », un véhicule pouvait lui être utile en cas de pépin, en attendant la livraison de son 4x4. Aussi, s'était-il mis à la recherche de la 203, sitôt revenu dans le secteur du Floridita où, selon toute vraisemblance, l'Afro l'avait laissée avant son rendez-vous. En veillant sur ses arrières, car il n'avait pas envie de se faire piéger par les amis du défunt, avec le Snake et un couteau de chasse pour tout armement.

Dix minutes plus tard, surveillant attentivement le secteur et le parc automobile étant ce qu'il était à Cuba, Bolan avait localisé la Peugeot. Dans le haut de la calle Obispo. Une 203 noire repeinte de frais, avec des pare-chocs aux chromes ultra brillants. L'instant d'après, le Guerrier se glissait au volant et lançait le moteur. Un véritable mouvement d'horlogerie. Pas un bruit suspect dans la mécanique. Comme neuve. A se demander comment les mécanos cubains privés de toutes pièces de rechange s'y prenaient pour réaliser de tels miracles !

Se jugeant suffisamment loin du Floridita, le Guerrier arrêta la voiture, inventoria le contenu de la boîte à gants, où il ne découvrit qu'un fatras d'objets aussi divers qu'inutiles, des préservatifs et... une grenade. En fait, un simple briquet au mécanisme complètement déglingué, imitant d'assez loin la bonne vieille « offensive » classique. Un comique, José Antasio-Calobre ! Dans le coffre, Bolan n'eut pas plus de chance, et, se réinstallant au volant, il redémarra.

Empruntant bientôt le cours descendant du large paseo du Prado, la Peugeot roulait lentement, fendait la foule des promeneurs qui déambulaient tranquillement sur la chaussée. Habités à une circulation minimum, les piétons avaient depuis longtemps colonisé leurs rues. Sous les arbres séculaires du paseo légèrement surélevé et

dans la chiche lumière des rares réverbères, des groupes de filles en short ou en minis déambulaient, aguichant les garçons de leurs regards incendiaires. Une atmosphère bon enfant régnait dans la nuit tiède.

A cet instant, Mack Bolan pouvait encore se demander si son blitz allait même avoir une suite. Il était à Cuba, et en la *Isla de la Revolución*, rien n'était comme ailleurs. Il allait pourtant devoir appliquer dès ce soir l'unique plan qui s'offrait à lui. La réplique de ce qu'il venait de faire avec l'Afro : coincer Ramon Palos pour le débrief. Détail ennuyeux, Bolan risquait de tomber en même temps sur la face de gargouille qui, il en était sûr, serait beaucoup plus lourde à gérer.

Tout à ses grises pensées, le Guerrier avait descendu le paseo sur presque toute sa longueur, quand, apercevant l'enseigne du Caribbean Hotel à l'angle de la calle Colon, il dut continuer jusqu'à la calle Genios pour revenir sur ses pas. Peu après, il coupait enfin la calle Aguila dans sa partie basse, la plus près du Malecon et de la baie de San Lázaro, repérant aussitôt le Festival et son étroite devanture bordeaux.

D'abord, reconnaître les lieux. Le Festival devait avoir une autre sortie. Des communs sur l'arrière. Faisant le tour du pâté d'immeubles décatés, l'Exécuteur stoppa la 203 dans une impasse, débouchant elle-même sur une large cour à l'entrée en forme de porche. Dans l'impasse, plusieurs véhicules stationnaient à cheval sur le trottoir, dont une Fiat, véhicule assez rare dans la Cuba sous embargo. L'Exécuteur fit entrer la Peugeot dans la cour, la gara dans le sens de la sortie, veillant à ce qu'il puisse la dégager rapidement en cas d'urgence. Coupant enfin le moteur, il examina le secteur. Banal. Une cour fermée sur trois côtés, au pavé défoncé et bordée d'ateliers d'artisans aux rideaux de fer baissés, de locaux en chantier, aux fenêtres sans croisées. Une cour où débouchaient effectivement les communs du Festival. Une porte entrebâillée, un vasistas ouvert.

Là aussi, de simples fûts de chantier tenaient lieu de poubelles. Sauf devant la porte du Festival, qui avait carrément droit à une mini benne et à deux cantines métalliques, frappées au sigle de l'armée cubaine. Tous remplis jusqu'au ras, ils dégageaient des remugles peu ragoûtants. Pestilence apparemment peu inconmodante pour les bataillons de chats qui s'en donnaient à cœur joie. Par le vasistas du bar s'échappaient des odeurs de friture, des bruits de vaisselle et des accords de musique. Cacophonie typiquement caribéenne. Sans parler des chiens qui aboyaient un peu partout. Pour dormir tôt à La Havane, mieux valait être sourd.

Insensibles à tout cela, des gamins disputaient une partie de tirs au but contre un mur, et, tout au fond de la cour, un vieux à cheveux

blancs frisés et en maillot de corps bricolait une antique mobylette posée en équilibre sur son guidon et sa selle, à la lumière d'une lampe à acétylène. Absorbé par sa tâche et tétant un énorme cigare aux trois quarts consumé, il n'avait même pas levé les yeux à l'arrivée de Bolan. Pas plus que les footballeurs en herbe. Songeur, le Guerrier réfléchissait. Ce deuxième accès au Festival ne l'arrangeait guère. Seul, il ne pourrait assurer le contrôle des deux issues du bar et, s'il optait pour la mauvaise, Ramon Palos lui échapperait. Il allait devoir changer son plan. Improviser.

Sans hésiter, l'Exécuteur poussa la porte entrebâillée, pénétra dans un couloir éclairé par une ampoule crasseuse, passa devant la cuisine où le personnel s'affairait. Personne ne fit attention à lui et, l'instant d'après, il débouchait dans la salle. Toute en longueur, sombre comme un four et chaude comme un sauna. Une lourde fumée de cigares flottait, prenant à la gorge et abaissant le seuil de visibilité près de zéro. Un petit orchestre typique jouait de la musique sur une estrade, mais ses accords se perdaient presque dans le vacarme des exclamations de la clientèle chauffée par le rhum. Sur la droite, un long comptoir de bois s'étendait, pris d'assaut par une foule assoiffée, composée d'autochtones et de quelques touristes. Parmi eux et très branché sur une brochette de Lolitas locales, un groupe d'italiens en pleine java. Probablement clients des fameux « Love Charters ». Sur la gauche, quelques tables alignées le long d'un mur surchargé de photos d'artistes en noir et blanc, parmi lesquels l'inévitable Hemingway en compagnie de l'acteur Errol Flynn. A en croire ces clichés, l'écrivain amateur de boissons fortes n'aurait pas fréquenté que le Floridita et la Bodeguita del Medio.

Bolan, se noyant volontairement dans un groupe de consommateurs, essayait de localiser Ramon. En vain. Ou le moustachu n'était pas encore arrivé, ou il était déjà reparti. Peu probable, à moins que l'Afro n'ait menti à Bolan. Après un dernier examen attentif de la salle, le Guerrier se fraya un passage jusqu'à la porte donnant sur la rue, risqua un coup d'œil dehors, toujours en vain. L'heure tournait et les badauds se faisaient plus rares. Réintégrant la salle, il commanda un *mojito* qu'il paya aussitôt, en avala une gorgée, avant de se frayer de nouveau un passage en sens inverse.

Ouvrant une porte, l'Exécuteur pénétra dans les toilettes, sombres et repoussantes. D'un côté, une porte marquée *mujeres*, de l'autre, près de deux urinoirs et dans un renforcement, une deuxième marquée *hombres*. Bolan allait pousser cette dernière, quand elle s'ouvrit subitement sur une haute silhouette. Gêné par le Guerrier qui obstruait le passage, l'homme s'excusa :

— *Permiso*.

Ramon Palos !

Les regards des deux hommes se croisèrent, une surprise mal contenue se peignit dans celui du Cubain, aussitôt remplacée par l'incrédulité, puis par une lueur étrange que l'Exécuteur connaissait bien. Le signe du danger.

Puis, subitement, tout s'accéléra.

CHAPITRE VIII

Dans les yeux noirs de Palos, la lueur n'avait fait que passer. Mais les réflexes du Guerrier avaient déjà joué et le canon du Snake s'était enfoncé sous le menton du moustachu. Un dixième de seconde avant que ce dernier n'ait fini de sortir son arme de sous sa veste.

— Doucement ! souffla le Guerrier.

Il avait déjà arraché son arme à Palos, lui déboîtant quasiment l'index engagé sous le pontet. Sig-Sauer 228 ! Un des meilleurs automatiques 9 mm du monde ! A Cuba ! Dans un élan de tout le corps, le *pistolero* voulut se dégager mais, déjà, l'Exécuteur l'avait propulsé contre le mur, près de l'issue donnant sur le couloir de la cour. Lui enfonçant cette fois le Snake dans les côtes, il posa une question inattendue :

— Où est Rita ?

Entendre prononcer ce prénom par quelqu'un censé tout ignorer d'eux fit tiquer le *pistolero*. Visiblement déstabilisé, mais fixant Bolan d'un regard de défi, il renvoya :

— Quelle Rita ?

José aurait-il menti ? Pour le savoir, une seule méthode. D'un geste fulgurant, l'Exécuteur frappa de la main gauche. Sèchement, sous la clavicule droite du moustachu, doigts repliés en forme de coin. Un atémi qui, bien placé, provoquait des effets « électriques » intenses, plus ou moins douloureux selon la puissance du coup. Sous le choc, Palos poussa un grognement rauque, puis, bouche ouverte sur un cri muet et les yeux exorbités, il se mit à chercher son souffle comme un poisson hors de l'eau. Calmement, le Guerrier répéta en détachant bien ses mots :

— *Donde esta Rita ?*

Retrouvant péniblement sa respiration et le menton relevé à l'extrême par le canon du Snake remonté là comme par miracle, le *pistolero* finit par haleter :

— Je... je sais pas. Repartie.

Le mac n'avait donc pas bluffé. Satisfait, l'Exécuteur insista :

— Repartie où ?

La sueur au front, Palos avoua :

— Je sais pas. On... merde ! On me dit pas tout !

Question à creuser plus tard. D'abord se mettre en sécurité. Lugubre, le Guerrier prévint :

— On va faire un tour, Ramon. Tu as une voiture ?

L'Exécuteur n'avait pas envie d'utiliser trop longtemps la 203 de José. Trop repérable. Palos hésita, finit par acquiescer mollement.

— Si. Dans l'impasse. Les clés sont dans ma poche.

Bolan le fouilla, confisqua le trousseau, tandis que le Cubain précisa :

— Une Fiat.

La Fiat de l'impasse... Question discrétion, la vieille Peugeot valait quand même mieux. Dépité, Bolan désigna le côté cour en enchaînant :

— On va sortir. Tu cries, tu fais un geste de trop, tu es mort. Comme ton copain José. *De acuerdo* ?

— José ? haleta l'assassino. Tu veux dire que...

— Tué, commenta tranquillement l'Exécuteur.

Puis presque léger, il ironisa, cynique :

— Il n'en savait pas assez.

Histoire de faire réfléchir pour la suite du programme. Un peu pâle, le souffle encore court, un soupçon vexé de s'être laissé avoir et visiblement cueilli à froid par la mort de son acolyte, le *pistolero* hocha lentement la tête avant de lâcher d'un ton résigné :

— Vale.

Il avait lui aussi été appelé par son prénom, ce type lui disait qu'il avait tué José, et il n'y comprenait rien. Sauf que ça sentait mauvais. Très mauvais. Bien que déstabilisé, il avait déjà réalisé que la présence de Bolan n'était pas due au hasard, que José Antasio s'était fait piéger, et qu'il avait parlé du Festival... avant de mourir. *A priori*, l'*extranjero* n'était pas de la DEA. Sauf cas extrême, les flics des stup's US ne faisaient pas de cadavres. C'était donc autre chose. Beaucoup plus grave. Sous les épais sourcils, ses petits yeux noirs encore embués par la douleur s'étaient de nouveau accrochés à ceux de Bolan. Le choc passé, le professionnel du meurtre jugeait déjà son adversaire et cherchait la solution. Ayant enfin retrouvé suffisamment de souffle et en bon pro, il posa la première question. Essentielle :

— Qui tu es, toi ?

Histoire de gagner un peu de temps. De détourner la vigilance de Bolan. Signe également pour Bolan qu'il ne savait apparemment rien de lui. Mais rompu à ces manœuvres depuis longtemps, l'Exécuteur éluda :

— On sort.

Puis enfonçant le canon du Snake dans le flanc du *pistolero*, il ouvrit la porte de communication, poussa le moustachu dans le couloir en prévenant de nouveau :

— Attention.

Inutile de préciser à quoi. Après une hésitation, Palos se décida à franchir la porte, et Bolan le suivit, littéralement plaqué à lui, le Snake prêt à faire feu à la première embrouille. Surveillant à la fois ses arrières et Palos qu'il sentait tendu comme un arc, ils longèrent le

couloir, passèrent devant la cuisine. A cet instant, un cuistot en tricot de peau en sortit, s'essuyant les mains au torchon pendu à sa ceinture. Après un regard vaguement surpris, il disparut vers les toilettes, et, poussant Palos en avant, l'Exécuteur pressa encore :

— *Rápido !*

L'instant d'après, ils franchissaient le seuil des communs du Festival. Foulant de nouveau le pavé de la cour, le Guerrier se sentit soulagé d'un poids. Mais alors qu'il allait accélérer le mouvement, le signal d'alarme s'alluma brusquement dans son cerveau.

Lucia Ortiz avait envie de hurler. Cette idée géniale qu'elle avait eue peu après l'épisode mouvementé de son départ de l'aéroport n'avait finalement rien donné. Certaine que le taxi de *l'extranjero* reviendrait au moins une fois pour une autre course, elle avait subitement rebroussé chemin pour retourner à l'aéroport. Un taxi dont elle avait relevé le numéro, mais qui malheureusement ne s'était plus montré. Pourtant elle le savait, les soirs de grandes arrivées à José Marti, tous les taxis faisaient la navette au moins deux ou trois fois. Depuis l'assouplissement des mesures, les touristes payaient en dollars, et les *taxistas* n'avaient jamais la monnaie. Seulement voilà, le taxi emprunté par *l'extranjero* n'était pas là, le dernier avion annoncé venait d'atterrir, et l'ultime espoir pour Lucia Ortiz de renouer le contact s'évanouissait. Elle s'était trompée, et, de plus, malgré le stationnement très à l'écart de sa Lada, cette dernière risquait à chaque instant d'être repérée par les *barbudos* qui l'avaient inquiétée plus tôt. Mais c'était sûr, cette fois et malgré son inexpérience, le moteur ne calerait pas. Il tournait au ralenti, et si ces salauds tentaient de l'arrêter, elle leur foncerait dessus. Quitte à tuer s'il le fallait.

— *Sangre de...*

La Mercury vert pomme ! Plongée dans ses amères pensées, Lucia Ortiz n'avait même pas vu arriver le taxi, et, maintenant, le voilà qui passait quasiment devant elle, avec deux clients à bord et quittant la zone aéroportuaire !

Lucia Ortiz se crut le jouet d'une hallucination. C'était trop beau ! Puis, réalisant enfin sa chance et le cœur battant la chamade, elle passa la première, laissa un autre taxi s'intercaler entre elle et la Mercury, et démarra doucement. Peu après, les trois voitures s'élançaient sur la carretera, direction La Havane. Une filature au début facile, mais qui se compliqua à l'approche des faubourgs de la capitale, et encore plus en ville. Non à cause de la circulation plutôt fluide, mais des feux de signalisation, et du taxi vert qui semblait parfois chercher son chemin. Mâchoires nouées et des tas de pensées tourbillonnant dans sa tête, Lucia Ortiz s'accrochait au volant comme à une bouée de sauvetage. Si elle perdait la Mercury encore une fois et

ratait cette dernière chance, elle n'y pourrait plus rien et ce serait un massacre.

Ce n'était pas grand-chose. De simples petits riens que n'enregistre généralement pas le commun des mortels. Une ambiance. Les petits footballeurs n'étaient plus là et le vieux bricoleur aux cheveux blancs avait disparu. En revanche, sa mobylette n'avait pas bougé, toujours posée à l'envers sur sa selle et son guidon. Le cliquètement régulier d'une roue de la mobylette qui tournait dans le vide, de plus en plus lentement... Un signe révélateur pour le Guerrier. Le vieux réparateur n'était pas parti depuis longtemps.

Comme indépendante, la main gauche de l'Exécuteur avait déjà extrait de sa ceinture le Sig confisqué à Palos. Index sur la détente, il fouillait l'ombre de la cour d'un regard acéré. Enfonçant davantage le canon du Snake dans le flanc du *pistolero*, il gronda :

— Tu as des copains dans le coin ?

— *No, no !* s'exclama Palos. *Verdad !*

Au son de sa voix, il avait l'air sincère. Et inquiet. Visiblement, l'ambiance de la cour l'intriguait lui aussi.

— *Vamos !* ordonna le Guerrier en le poussant en avant.

Ils firent un pas, puis deux, et l'enfer se déchaîna.

CHAPITRE IX

Dans un concert assourdissant de coups de feu, la maigre carcasse de Palos avait violemment sursauté contre le buste de Bolan. Mais, une fraction de seconde avant l'enfer, l'Exécuteur s'était déjà jeté au sol. Une chute qui avait entraîné le *pistolero* avec lui à l'abri précaire des cantines de l'armée. Faute de quoi, ils auraient été hachés sur place par le déluge mortel qui s'était abattu. Dans leurs dos, la porte et le mur du Festival furent criblés, dans un jaillissement d'éclats volant tous azimuts. Malgré le vacarme, le Guerrier entendit nettement le cri poussé par Palos. Touché, ce dernier essayait de se dégager de sa poigne et Bolan lui cria :

— Dis à tes copains de cesser le tir, ou je te bute !

— C'est... c'est pas mes copains ! Je suis au courant de rien !

Il avait l'air de salement souffrir, et il semblait sincère. Comprenant qu'il voulait se réfugier derrière le container aux ordures et qu'il y serait coincé jusqu'à ce qu'on vienne l'y achever, Bolan lui cria encore :

— Pas par là ! Viens !

Il désignait la sortie de la cour. Leur seule possibilité de fuite. Mais, profitant d'une reprise en force du feu concentré sur Bolan, le *pistolero* parvint à lui échapper. Il rampa vers le container aux ordures, laissant une large traînée sombre sur le pavé. D'un acrobatique plongeon de côté et profitant de la diversion, l'Exécuteur s'était catapulté en sens contraire. Exactement là où on ne l'attendait pas. En direction de la ruelle. Issue éminemment risquée, mais la seule qui puisse lui offrir une possibilité d'échapper au guet-apens. Car, forcément, un deuxième comité d'accueil l'attendait devant l'entrée du Festival. Se demandant comment l'ennemi avait pu arriver si vite à le coincer et furieux contre lui-même de n'avoir pas su prévoir l'imprévisible, il roulait toujours à terre, quand les chapelets d'ogives le rattrapèrent. Heureusement trop au-dessus. Là encore, des éclats de mur volèrent en tous sens, mais le Guerrier avait réussi à localiser le départ des tirs. Les fenêtres sans croisées des locaux en chantier. Il était piégé. Ni le Snake, ni même le Sig de Palos ne suffiraient contre les armes automatiques de l'adversaire. Et tenter de prendre la 203 serait un suicide. Il serait haché avec elle avant qu'elle ne démarre. Sa seule chance, un sprint, la ruelle et la Fiat de Palos. Un repli sans gloire, mais il n'y avait rien d'autre à faire. A condition d'arriver vivant à la Fiat. Première étape, la Peugeot. Ensuite...

La Peugeot ! L'idée avait jailli d'un coup dans l'esprit de l'Exécuteur. Une idée complètement folle, mais à situation

désespérée... Déclenchant un bref feu de couverture à l'aide du Sig, il roula de nouveau à terre, fut presque surpris de se retrouver intact derrière la 203. Après une courte interruption, le feu ennemi avait repris, et les balles s'enfonçaient dans la carrosserie noire, sonnant comme autant de tocsins sous son crâne bourdonnant. Il était mal. Très mal ! Et maintenant, son idée lui semblait encore plus dingue. Il avait déjà ouvert la portière de la Peugeot, et, essayant d'oublier les ogives mortelles, il se redressa à demi, ouvrit la boîte à gants, la fouilla à tâtons, trouva ce qu'il cherchait. Le briquet cassé. La fausse grenade.

Calculant sa trajectoire d'un bref regard, il balança le bras, lançant le leurre dans un mouvement de balancier des milliers de fois répété depuis sa campagne du Viêt-Nam. A vingt mètres de là, des éclairs furieux accompagnés de sèches rafales saluèrent sa manœuvre. Mais il n'avait d'yeux que pour l'objet sombre qui volait dans l'espace en une gracieuse parabole. S'il ratait sa cible ou si le bluff échouait, ni Palos ni lui ne sortiraient vivants de cette cour...

Mais la grenade ne rata pas son but. Quand Bolan la vit disparaître dans le cadre de la fenêtre visée, il faillit éprouver la même petite ivresse du succès que s'il s'était agi d'une vraie. En revanche, quand il entendit les premiers cris de panique monter dans l'air tiède et quand les tirs ennemis cessèrent soudain, ce fut pour lui une vraie délivrance.

En quelques bonds, il traversa la cour en oblique, fonçant vers l'entrée de l'immeuble en travaux. Une entrée béante, un couloir sombre, et une silhouette qui apparut brusquement devant lui, brandissant une arme dont le canon se relevait déjà.

— Hé ! cria une voix. *Cuida...*

Le reste fut coupé par la discrète détonation du Snake. Touché en plein front, le type battit des bras, s'écroula en arrière sans avoir eu le temps de presser la détente de son arme. Un pistolet que l'Exécuteur ne prit même pas la peine de ramasser. Sautant par-dessus le flingueur, il avait remonté le couloir, trouvé une porte ouverte et atterri dans une grande pièce plongée dans l'ombre. Sur sa gauche, une deuxième porte. Ouverte sur une autre pièce. Vaguement éclairée par la lumière ambiante de la cour. A cet instant et par-dessus les cris de panique, une exclamation s'éleva dans les profondeurs de la construction :

— Ce n'est rien ! Juste un briquet pour touriste !

Il y eut un instant de flottement, et un type qui s'était enfui en sautant dans la cour essaya de rentrer dans l'immeuble par la fenêtre. Juste face à Bolan. Celui-ci le cueillit avec le Sig. Une 9 mm, en pleine tête. Sans un cri, le type bascula en arrière. Il n'avait pas encore disparu que l'Exécuteur fonçait de nouveau. Mais, dans la pénombre, il percuta un obstacle, et il lui sembla que son épaule se déboîta sous

la violence du choc. Il perçut un grognement, encaissa un coup dans les côtes. Si brutal que cela craqua. Souffle coupé mais emporté par son élan, il roula au sol, ses deux jambes frappant latéralement. Ses pieds rencontrèrent une masse avec violence et il perçut un autre grognement. Il roula par terre, se rétablit sur ses jambes, canon du Sig relevé. Dans sa ligne de mire, une vague silhouette, découpée dans le cadre plus clair d'une porte ouverte, et une autre qui venait de passer devant une fenêtre. Il tira trois fois. Très vite. Du Snake et du Sig. L'ombre de la porte tressauta, disparut hors du cadre. Celle de la fenêtre s'était effacée juste avant. Bolan lâcha une autre ogive de 9 mm, et, sous la fenêtre, un cri étouffé se fit entendre. Simultanément, une autre silhouette venait de s'inscrire face à Bolan. Celui qu'il avait frappé l'instant d'avant. Grand, massif. Dans l'éclairage frisant de la pièce voisine, l'Exécuteur distingua des épaules de débardeur, un crâne apparemment chauve aux énormes oreilles, et un pistolet-mitrailleur dans le prolongement d'un de ses bras. Au bout de l'autre bras, la forme d'un gros automatique. Mû par un réflexe, le Guerrier roula au sol à la seconde exacte où le P.M. crachait. Les balles zonzonnèrent autour de lui. Etonné d'être toujours vivant, il lâcha une nouvelle 9 mm. Le Sig tressauta dans son poing, et, devant lui, la masse sombre recula. Dans le même temps, des éclairs avaient crevé l'ombre, et Bolan fut assourdi par un long chapelet de détonations, ponctué de quatre explosions assourdissantes. Très gros calibre. Genre .44 Magnum.

Pour la troisième fois, le Guerrier avait été obligé de plonger et, simultanément, son index gauche avait enfoncé la détente du Snake. Les ogives de 4,7 mm giclèrent du canon, et, au fond de la pièce, la silhouette massive recula de nouveau, lâchant une de ses armes qui sonna lourdement sur les dalles du sol. Pendant ce temps, une autre silhouette, survenue dans l'angle de tir, se cassait sous les petits impacts meurtriers. Bien que minuscules, les balles d'origine H.K. du Snake pouvaient faire beaucoup de dégâts. Cette fois, le costaud s'écroula, râlant comme un damné.

— *Cuidado !* Attention ! hurla soudain une voix nerveuse.

D'autres exclamations suivirent et, simultanément, deux autres types s'étaient précipités en deux points opposés de la pièce. Frénétiques, des rafales crépitèrent, cisaillant l'air. Le Guerrier roula derrière un empilement de sacs de ciment ou de plâtre, entendit des choses se briser, lâcha trois 9 mm. Non loin de là, un des derniers arrivants poussa un cri, et les éclairs de son arme s'éteignirent. Il y eut un bruit de chute et, dans la foulée, l'Exécuteur avait déjà sollicité le Snake. Trois fois. Un petit essaim de guêpes rageuses alla frapper le deuxième flingueur. Quelqu'un cria, d'autres coups de feu éclatèrent tout près de Bolan. Un des sacs explosa littéralement, libérant un flot

de poudre qui opacifia aussitôt l'atmosphère. Mais, déjà, l'Exécuteur n'était plus là. Et dans son poing un P.M. s'était matérialisé. Celui du costaud, ramassé en catastrophe. M.P5K. Le genre d'arme que ne devait même pas connaître la pauvre armée cubaine, restée aux Kalashnikov autrefois livrées par l'URSS. Relevant le canon brûlant vers le fond de la pièce où étaient apparues deux autres silhouettes, il lâcha une rafale, puis une deuxième. Il y eut des cris, des bruits de chutes, et, subitement, ce fut le silence. Assourdissant.

Mais, Bolan le savait, ce n'était que provisoire. Il y avait encore des vivants sur le chantier. Et, comme pour lui donner raison, des appels retentirent dans les profondeurs du rez-de-chaussée. Gérant l'accalmie, Bolan s'était propulsé sous la fenêtre. Butant sur le *pistolero* abattu l'instant d'avant, il ramassa son P.M. léger Sterling anglais, trouva deux chargeurs dans sa ceinture. Risquant un regard à l'extérieur, il vit la cour vide, aperçut deux pieds dépassant de la benne aux ordures du Festival. Ceux de Palos. Sans chercher à savoir s'il vivait encore, le Guerrier sauta dehors. Juste le temps de balancer une rafale dans le cadre de la fenêtre voisine, avant de replonger dans la pièce qu'il venait de quitter. De l'autre côté, il y eut des cris, des rafales tirées n'importe où, des cavalcades. Se croyant de nouveau pris entre deux feux, les *soldados* cherchaient l'échappatoire. Ils la trouvèrent exactement où l'Exécuteur les avait espérés. Accroupi dans un angle de la pièce, il en vit déboucher deux dans le cadre de la porte de communication, puis encore une silhouette loin derrière, tous brandissant des armes automatiques. D'autres *soldados* s'interpellaient ailleurs dans les profondeurs du chantier et un autre apparut au troisième plan. Perdus, tous semblaient ne plus savoir sur qui tirer. L'Exécuteur, lui, savait. Ses deux index avaient effleuré les détentes des deux P.M. Des minirafales qui ravagèrent les montants de la porte, faisant exploser les crânes des flingueurs. Brutalement propulsés en arrière, ces derniers s'abattirent avec fracas dans un amoncellement de seaux et de caisses, tandis que, derrière, d'autres silhouettes paraissaient se casser, basculant à leur tour. Puis le feu cessa brusquement. Des appels retentirent, des cavalcades résonnèrent, et, profitant de la confusion, Bolan se précipita dans la pièce voisine, s'aplatissant entre les deux cadavres, à l'abri d'une palette de briques. Simple étape avant le but visé. La pièce en enfilade, droit devant lui, séparée de la sienne par une simple ouverture en plein cintre. Fouillant les cadavres, il trouva sur eux quatre autres chargeurs de M.P5K pleins et attachés par deux par de gros élastiques. Il les enfourna sous son blouson qu'il referma, juste à temps pour voir se profiler deux autres silhouettes dans l'ouverture face à lui.

— Miguel ! Francisco !

Sans doute les deux dernières victimes du Guerrier. Parfaitement

dissimulé par la palette de briques et pointant le canon du Sterling, celui-ci envoya deux chapelets d'ogives blindées. Un des pourris parut recevoir un violent coup à la poitrine. Il recula de deux pas, buta contre un obstacle invisible, bascula en lâchant son arme qui résonna dans un bruit de cloche fêlée en cognant contre un seau. Pendant ce temps, l'autre *pistolero* avait vidé son chargeur. Au jugé, largement trop haut. Déjà mort, il partit en arrière en battant des bras, rejoindre son copain dans la pièce en enfilade, achevant post mortem de vider son chargeur.

Déjà, l'Exécuteur avait bondi dans la pièce voisine, prêt à faire feu de ses deux P.M. Mais c'était inutile, il n'y avait plus que des cadavres. Plus un souffle, plus un frémissement. La mort partout. Inutile de s'attarder.

L'Exécuteur avait fait le ménage au grand complet, pourtant, il ne se faisait guère d'illusions. Cet étonnant déploiement de forces de l'adversaire ne pouvait signifier qu'une seule chose. A peine débarqué à Cuba, il était déjà identifié. Comment ? Mystère. Mais dès lors, les *jefes* locaux avaient décidé de mettre le paquet, montant en urgence une opération de grande ampleur. Avec forcément, d'autres *assassinios* placés en couverture qui l'attendaient quelque part. Probablement au débouché de la ruelle. Ignorant pour le moment le déroulement des opérations de la cour, ils attendaient confirmation de son élimination, se tenant toutefois prêts à prendre le relais le cas échéant. De toute façon, l'Exécuteur n'avait pas le choix. Qu'il tente une sortie par le Festival ou par la ruelle, il était toujours coincé. Sauf que, par la ruelle, il avait une voiture à sa disposition. La Fiat de Palos.

En attendant, le temps jouait contre lui. Dans une poignée de minutes, les flics allaient forcément débarquer eux aussi. Ce qui serait encore pire.

Repassant dans la première pièce, il alla ramasser le gros automatique du chauve dont la force des détonations l'avait intrigué plus tôt. Il ne fut pas déçu. Desert Eagle. Presque deux kilos à vide. Un pistolet israélien, décliné en plusieurs gros calibres. Avec celui-là, le Guerrier avait du super. Calibre .50 Magnum ! Conçu pour le tir à moyenne distance. 200 mètres au lieu des 60 mètres généralement donnés pour les pistolets classiques. Le plus puissant de tous. De quoi exploser une tête d'éléphant. Fouillant le cadavre, Bolan trouva deux chargeurs pleins et les empocha. Quatorze véritables miniroquettes.

Ensuite, ses armes de poing tant bien que mal coincées dans la ceinture, des chargeurs plein le blouson et brandissant les deux M.P5K, l'Exécuteur traversa la pièce en quelques bonds. Après un regard circulaire à l'extérieur, il sauta dans la cour, prêt à arroser. Mais personne ne l'inquiéta et, arrivé au pied de la benne, il vit que Palos vivait encore. Baignant dans une mare de sang et gémissant de

douleur en se tenant le ventre, l'assassino se tordait misérablement. Encore en état de parler, mais visiblement pas pour longtemps. Dans la cour, pas une silhouette aux fenêtres. Sambas et autres rumbas s'étaient tues, et un silence angoissant régnait. Si le moindre sniper guettait quelque part, le Guerrier était mort. D'une puissante traction, ce dernier hissa le blessé sur son épaule, s'élança, se retrouva à hauteur de la 203, se statufia dans l'ombre, plaqué au mur. Là-bas, au-delà du porche et tout au bout de la ruelle, il lui avait semblé percevoir des mouvements suspects. Une vague lueur aussi. Comme un reflet métallique. Comité d'accueil ? Simple groupe de curieux attirés par les coups de feu ? La Fiat était trop loin, trop exposée, surtout avec un blessé sur l'épaule. Pressentant une suite dans les galères, l'Exécuteur ouvrit la portière arrière de la 203, y laissa tomber Palos qui poussa une longue plainte en s'écroulant sur la banquette. Se comprimant le ventre de plus belle et du sang plein les mains, il leva sur Bolan un regard chaviré en grognant :

— Je vais crever !

C'était à peu près sûr. Se glissant au volant, le Guerrier posa ses armes sur le siège voisin, ne conservant à portée de main gauche qu'un des M.P5K chargé à bloc. Puis, sans allumer les feux de la voiture, il lança le moteur, espérant très fort que la fusillade de tout à l'heure n'ait pas massacré le moteur. Heureusement, celui-ci ronronna à la première sollicitation. Soulagé, Bolan passa la première et, d'un grand coup d'accélérateur, il propulsa la Peugeot à l'assaut de la ruelle. Un bref instant, et alors qu'il avait parcouru la moitié de la distance, l'Exécuteur crut qu'il s'était trompé. Au bout de la ruelle, c'étaient peut-être bien les flics qui l'attendaient. Puis la Peugeot franchit les derniers mètres, et ses illusions s'envolèrent.

CHAPITRE X

C'était comme un de ces cauchemars au cours duquel la route s'étire et s'allonge à l'infini devant la voiture qui s'enfuit. La ruelle semblait maintenant interminable et, à mesure que la Peugeot accélérât, l'Exécuteur avait presque l'impression de reculer. Pendant ce temps, les rafales transformaient la Peugeot en véritable passoire et s'il ne s'était couché sur le siège voisin à l'ultime seconde des premiers tirs, Bolan aurait eu le crâne éclaté. Déjà étoilé en plusieurs endroits, le pare-brise encaissa soudain un véritable tir de barrage, éclatant en une petite explosion dérisoire. Le comité d'accueil redouté était bien là, et ça n'étaient pas les flics. Même sous le régime castriste, la police cubaine n'aurait jamais ouvert un tel feu sur un véhicule non identifié. C'étaient donc bien les copains des pourris du chantier.

Des éclats de verre partout sur lui, l'Exécuteur réussit à relever la tête une seconde, le temps de rectifier la trajectoire de la Peugeot, et de passer le M.P5K dans l'ouverture de sa glace de portière. Habitué au tir dans toutes les positions, il n'eut aucun mal à pointer le canon de l'arme dans la ligne de tir voulue, et, quand son index enfonça la détente, le staccato mortel se mit à fracasser la nuit comme autant de sinistres petits coups de gongs.

— *Putana !* gémit Palos dans son dos. On va y... rester !

Une demi-seconde, le Guerrier fut tenté de lui dire que pour lui ça ne ferait guère de différence.

— Putain ! répéta le *pistolero* dans son dos. Tu vas nous faire...

Une nouvelle rafale dans la carrosserie lui coupa la parole et l'Exécuteur l'entendit gémir de plus belle. Des balles fusèrent un peu partout, dont certaines ravagèrent le dossier du siège passager, là où, la seconde d'avant, la tête de Bolan se trouvait encore pour ajuster son tir. Comme un fou, il enfonça l'accélérateur jusqu'au plancher, redressa encore une fois la tête. Juste au niveau du tableau de bord. Il entrevit une voiture en travers de la sortie de l'impasse, avec un groupe compact réfugié derrière, armes pointées droit devant. D'autres éclairs en jaillirent, auxquels le Guerrier répondit par une rafale nourrie, avant de donner un furieux coup de volant, faisant partir la Peugeot en dérapage. Son aile avant gauche heurta le véhicule, il entrevit des silhouettes qui s'égayaient dans tous les sens, et la 203 prouva que la tôle de carrosserie des années 60 était de bonne qualité. Aplatissant littéralement tout le côté de la voiture adverse, elle rua de tous ses chevaux dans un patinage de pneus aigu, avant de se ruer dans la direction imprimée par l'Exécuteur avec une énergie toute neuve. Cueillant au passage un rafaleur trop intrépide qui venait de

jaillir d'un 4x4 beige, elle le catapulta contre l'angle du mur de la ruelle, en renversa un second, avant de continuer sa course folle dans un emballement de moteur assourdissant. Déjà, l'Exécuteur avait échangé le P.M. vide contre le plein, et, dans la foulée, il arrosa largement le secteur, convaincu que pas un seul badaud innocent n'avait dû s'éterniser dans les parages. Mais, soudain, alors que la Peugeot s'élançait enfin dans la voie libérée, un phare unique la prit dans son pinceau éblouissant, fonçant droit sur elle. Une moto ! Incrédule, le Guerrier aperçut une forme bizarre, comprit qu'il s'agissait en fait d'un side-car, devina la silhouette du conducteur penchée en avant, et celle du passager dans le baquet. Puis il y eut des éclairs, et la Peugeot encaissa un véritable déluge. Tremblant de toute part, elle fonçait pourtant toujours, droit sur le side-car. Deux secondes avant la collision et tandis que son propre P.M. crachait à son tour son venin de feu, Bolan vit nettement le passager sursauter violemment et tomber de côté, puis le conducteur de l'engin se pencher en avant, brandissant un gros objet noir. De lourds impacts fracassèrent le tableau de bord, un gros projectile vint vrombir tout près de la tempe de Bolan, mais, à l'instant où il s'attendait au choc avec le side-car, son regard accrocha le renforcement dans le mur sur la droite. Tournant le volant dans un mouvement réflexe de la dernière chance, il envoya la Peugeot vers le trottoir, la sentit sauter et tourner, entendit la carrosserie gémir contre la façade de la maison, ressentit nettement la collision sur sa gauche, aperçut le conducteur du side-car penché vers lui. Avec des cheveux longs dépassant derrière le casque. Une femme !

La femme au faciès de gargouille ! Il avait à peine entrevu le regard sous le rebord du casque, mais il fut certain d'avoir vu juste. La compagne de Palos ! D'instinct, son index avait enfoncé la détente du P.M. Rafale très courte, presque sans le vouloir. Vieux réflexe de retenue devant un adversaire femme, qui l'avait fait tirer beaucoup trop bas. Simultanément, il avait encaissé un choc dans le flanc. Douloureux, cuisant. Il eut le temps de se dire qu'il était touché, voulut relever le canon du M.P5K vers le tireur, mais ce dernier avait déjà disparu avec son engin, dans un véritable rugissement de moteur d'avion.

Quand la 203 redescendit du trottoir, ce fut pour se ruer en avant. L'instant d'après et à l'issue d'un court périple à grande vitesse, elle débouchait dans la calle Colon. Ralentissant enfin et surveillant ses arrières, l'Exécuteur descendit presque jusqu'au Malecon, consulta le rétro encore une fois, ne vit rien de suspect. Dans son gymkhana, il avait dû endommager pas mal de roues des voitures adverses. En revanche, celles de la police roulaient parfaitement. On pouvait entendre le chant de leurs sirènes approcher dangereusement.

A cet instant, intrigué par l'immobilité de Palos, il ralentit encore, se pencha pour mieux voir, tout en le secouant.

— Hé ! Ramon !

Pas de réponse. Puis la voiture passa à la verticale d'un réverbère, et l'Exécuteur nota le teint cireux du pourri, intercepta le regard fixe, et, surtout, la petite tache sombre sous sa pommette gauche.

— Shit ! gronda le Guerrier.

Une balle perdue avait touché le *pistolero* en oblique, et avait atteint le cerveau en traversant les sinus. Ramon Palos ne parlerait plus jamais.

Tout ce cirque pour rien ! Le Guerrier ignorait encore pourquoi, mais la guerre était ouvertement déclarée, l'ennemi était sur son terrain et, à partir de maintenant, la police allait être à ses trousses. Et en plus il était blessé. Un bout de l'habillage métallique de sa portière emporté par une balle, et qui lui avait déchiré le flanc. Pas grave, mais cela saignait, et, en la circonstance, c'était un peu trop voyant. Décidément, ce blitz qui aurait dû se dérouler le plus discrètement possible compte tenu du contexte commençait très mal. D'entrée de jeu, l'Exécuteur avait perdu l'initiative, et il détestait ça.

Une minute plus tard, la 203 arrivait sur la large avenida Padre Varela, qu'elle remonta jusqu'au parc du Castillo de Atarés, avant de bifurquer résolument vers la gare de chemin de fer et le port.

Revenir aussi près du théâtre des opérations avec tous les flics qui rappliquaient relevait apparemment de la roulette russe, mais Bolan n'avait plus le choix. Palos mort, il ne lui restait plus qu'un embryon de piste possible. Minuscule. Le numéro 4 de la calle San Isidro, domicile de feu José. En fouillant chez lui, il trouverait peut-être un indice. A condition que personne n'habite l'appartement avec lui. En tout cas, c'était maintenant ou jamais. Les pourris locaux allaient très vite faire le rapprochement et envoyer un comité d'accueil sur place. Auparavant, il allait devoir se débarrasser de la voiture et du cadavre, et examiner sa blessure.

Lucia Ortiz était exaspérée. Elle avait réussi à suivre le taxi vert depuis José Martí Airport sans le perdre, elle était sûre d'être parvenue à passer inaperçue durant toute la traversée de La Havane jusqu'au Malecon et la baie de San Lázaro, malgré toutes ces voitures de police, sirènes en alerte, croisées un peu partout à mesure qu'ils approchaient du centre. Peu après, elle avait vu la Mercury déposer ses clients devant le Nacional et, le cœur battant, elle s'apprêtait à aborder le chauffeur, quand un couple sortant de l'hôtel avait aussitôt pris le taxi d'assaut. Elle ne pouvait quand même pas aller l'interroger devant ses clients ! Il n'aurait pas répondu, et d'ailleurs, il avait redémarré dans la foulée, sur les chapeaux de roues.

Lucia en était au même point. Tout était à refaire. Elle ignorait ce qu'était devenue Maria, et elle n'osait pas téléphoner. Maria le lui avait défendu. Pas avant demain matin. Maintenant, Lucia avait envie de pleurer, et la peur lui tordait de plus en plus le ventre. Elle n'y arriverait jamais !

*

* *

Le numéro 4 de la calle San Isidro était un petit immeuble, situé près de la maison natale du héros national, José Martí. Une construction délabrée avec une terrasse au sommet, une boutique au rideau de fer baissé au rez-de-chaussée, et une façade au ciment plein de cloques. Il était maintenant plus de minuit, et toutes les fenêtres du bâtiment étaient éteintes. Un peu plus tôt, l'Exécuteur avait laissé la 203 en piteux état et avec son macabre chargement dans une petite rue derrière les voies de chemin de fer de la gare centrale. Puis, à pied et masquant tant bien que mal les traces de sang sur son blouson heureusement foncé, il était redescendu vers le port de Atarés. Ici, pas la moindre agitation policière, et personne dans la rue. Pas de voiture suspecte non plus, mais cela ne voulait rien dire. Sous le blouson de Bolan, le Snake et le Sig confisqué plus tôt. En principe, largement suffisant pour une simple perquisition.

A gauche de la boutique, un couloir sans porte s'ouvrait, noir comme un four. Si l'ennemi l'avait devancé et avec la lumière de la rue, cela suffisait pour l'abattre à vue. Empoignant le Sig d'une main, il actionna la minilampe du porte-clés de José, prêt à tout. Un mince pinceau de lumière frémissante éclaira le couloir. Personne. Le Guerrier avança. Au bout du couloir en angle, il découvrit l'amorce d'un escalier au bois plein de traces douteuses. La Havane n'était certes pas une référence en matière d'immobilier de luxe, mais, à voir son environnement, feu José Antasio-Calobre n'avait sûrement pas exploité un énorme stock de *jiniteras*. Sur un mur, quelques boîtes aux lettres déglinguées dont celle de José. Malheureusement, pas d'indication d'étage dessus. Si c'était pareil sur les portes...

Un silence presque total régnait dans les lieux, hormis une radio ou une télé en sourdine, quelque part dans les étages. Ignorant la minuterie et silencieux sur les semelles de ses Nike, Bolan se mit à grimper l'escalier. Au premier étage, il se retrouva face à deux portes. Une marquée au nom de Cornil, l'autre sans indications. Au deuxième, les deux panneaux portaient des noms inconnus et la musique en sourdine émanait de derrière l'un d'eux. Au troisième et dernier étage, absence d'indications sur les deux portes. Résultat, rien nulle part concernant Antasio-Calobre. L'Exécuteur fit la grimace, mais il s'en était douté. Les mauvais garçons affichent rarement leur identité. L'Exécuteur testa la première serrure avec d'infinies précautions. Cela

cliqueta un peu trop fort, et il dut s'arrêter un instant pour tendre l'oreille à travers le panneau. Rien. Tournant de nouveau la clé, il sentit une résistance, tourna encore doucement et... bingo ! La chance était avec lui. Redoublant néanmoins de précautions, il finit d'ouvrir, poussa doucement le battant qui grinça affreusement. Sans hésiter, le Guerrier pénétra dans une petite entrée ouverte à l'autre extrémité, encombrée de tout un fatras. Si le mac avait une copine, il aviserait. Mais personne ne se manifesta et, après avoir refermé la porte dans son dos, Bolan entra sans bruit dans la pièce au bout de l'entrée. Là non plus, personne. Une salle de séjour style capharnaüm, avec un aquarium qui n'avait pas été nettoyé depuis Batista, où deux pauvres poissons rosâtres et assez hideux nageaient tristement. Au fond de la pièce, une porte entrouverte sur une chambre au lit défait, inoccupé. Comme la salle d'eau crasseuse et le boyau insalubre qui servait de cuisine. Aucun vêtement ni aucun indice de féminité. C'était déjà ça.

Remisant le Sig à sa ceinture, Mack Bolan ferma les rideaux des fenêtres, fit de la lumière et se mit au travail. D'abord le visible. Recherche d'agendas, de carnet d'adresses, etc. En vain. Bien qu'en désordre, l'appartement du mac ne semblait rien receler qui puisse lever un pan de la vie intime de son locataire. Et, bien sûr, comme sans doute un peu partout à Cuba, le combiné téléphonique trop ancien ne comportait pas de système de mémoire. Pas de touche bis pouvant indiquer à Bolan le dernier numéro appelé. Décidé à ne rien laisser au hasard, le Guerrier persista pourtant, fouillant systématiquement meubles et tiroirs, y compris dans la cuisine et la salle d'eau. Mais, après plus d'une demi-heure d'investigations il dut se rendre à l'évidence. S'il y avait quelque chose ici qui puisse l'intéresser, c'était très bien caché. Décidément, tout allait de travers. Malgré une belle bataille rangée et quelques cadavres, il n'avait pas avancé d'un pouce. Il ne connaissait toujours rien ou presque de la mafia cubaine et, au lieu de prendre l'initiative des opérations, il s'était fait manœuvrer dès son arrivée en ville. Point positif tout de même : à en croire les aveux de feu José, l'adversaire ignorait où il avait élu domicile. Ça ne durerait sûrement pas. Restait à savoir si on l'avait identifié, mais la réponse serait pour plus tard. Dépité, Bolan consulta sa montre. Presque 1 heure du matin. Il était temps d'aller dormir, demain serait un autre jour.

Il éteignit la lumière, ralluma la minitorche du porte-clés de José et il allait gagner la sortie quand, soudain, un bruit léger le statufia. Un petit son grinçant, déjà entendu plus tôt. Exactement quand il avait tourné la clé dans la serrure de l'entrée, pour pénétrer dans l'appartement.

CHAPITRE XI

Le taxi, après s'être un instant arrêté devant l'hôtel Riviera, sans doute pour montrer à ses clients où se réunissaient les gangsters américains sous le régime de Batista, redémarrait. Lâchant un juron entre ses dents serrées, Lucia déboîta devant une voiture de police à laquelle elle coupa carrément la route. Pleins phares, le véhicule administratif la doubla aussitôt, serrant sa Lada contre le trottoir. Le cœur dans la gorge, Lucia vit des faces renfrognées la dévisager, tandis que la voiture de police la serrait de plus en plus. C'était fichu ! Ils allaient la contrôler, et, bien sûr, l'arrêter !

Sans qu'elle sache très bien comment elle y était parvenue, elle réussit à inscrire un sourire désolé sur ses lèvres, et à esquisser un petit geste d'excuse. Les flics la dévisagèrent un instant, puis l'un d'eux secoua la tête avec un air de commisération qui en disait long quant à son opinion sur les femmes au volant. Surtout les jeunes. S'il avait su... Puis, d'un coup, la voiture de police dépassa la Lada et se rua en avant, sirène hurlante.

Toute tremblante et les jambes en coton, Lucia Ortiz faillit éclater en sanglots. Devant, le taxi avait pris du champ mais, heureusement, la circulation presque nulle permit à la Lada de ne pas le perdre. L'un derrière l'autre, les deux véhicules roulèrent ainsi un moment, avant que le taxi ne stoppe cette fois au pied du monumental Castillo de Santa Dorotea. Une forteresse du xvii^e siècle, maintenant transformée en restaurant de nuit. Malgré l'heure, l'établissement semblait encore ouvert, et en voyant le couple quitter enfin le taxi, en voyant aussi qu'aucun client ne se présentait pour prendre le relais, Lucia faillit crier de soulagement. Enclenchant la première, elle alla stopper la Lada devant la Mercury verte, juste comme cette dernière s'apprêtait à redémarrer. Bondissant à l'extérieur, Lucia Ortiz plongea littéralement sur la portière du conducteur, s'agrippant à la poignée comme à une bouée de sauvetage.

— *Buenas noches !* jeta-t-elle dans un souffle, serrant dans son poing le billet maintenant moite de transpiration.

Un billet de dix dollars, prévu pour la circonstance depuis sa deuxième séance de planque à l'aéroport.

— *Buenas*, répondit le vieux *taxista* dans le cadre de sa vitre baissée.

Il considérait Lucia d'un air étonné. Puis jetant tour à tour des regards intrigués à la Lada et à Lucia, il questionna :

— Un problème ?

— Euh... non. Enfin... si, répondit précipitamment Lucia Ortiz.

Puis reprenant d'un coup son sang-froid et tendant le billet humide, elle déclara, faussement détachée :

— Il est à vous si vous me rendez un petit service.

Interloqué, le vieux chauffeur considéra le billet, puis de nouveau Lucia pour demander, méfiant :

— Quel genre de service ?

Lucia Ortiz parut hésiter une seconde, puis se lança d'un coup, comme on se jette à l'eau. Quand elle eut fini, le chauffeur leva sur elle un regard de reproche, avant de renvoyer sèchement :

— Tu t'es trompée de bonhomme, ma belle. Un *taxista* digne de ce nom ne révèle jamais ce genre de chose.

Masque fermé, il clouait littéralement Lucia de son regard sévère. Déjà, elle voyait sa main droite manœuvrer le levier de vitesse de la Mercury. Affolée, elle supplia :

— Attendez !

Des larmes étaient apparues au bord de ses paupières, illuminant ses grands yeux de biche de lueurs désespérées.

— *Espere !* répéta-t-elle d'une voix soudain cassée. Je vous en prie !

Puis se penchant dans le cadre de la portière et approchant sa bouche tout près de l'oreille du conducteur, elle souffla la toute petite phrase qu'elle avait également préparée d'avance. Son joker.

Et au silence qui suivit, elle comprit qu'elle avait gagné. Enfin !

*

* *

La serrure ! Quelqu'un était en train d'essayer d'ouvrir la porte d'entrée de l'appartement !

Tous les sens en alerte, l'Exécuteur avait extrait le rasoir de José de sa poche. Plus efficace que le Lok-Back. Plus impressionnant aussi pour un éventuel débriefing, et surtout d'un usage plus discret qu'une arme à feu. Se plaquant au mur près de l'entrée, il éteignit la minitorche et attendit. Pas longtemps. Une poignée de secondes plus tard, un déclic l'avertit que la porte s'ouvrait. Il perçut un glissement, risqua un œil au ras du mur, mais, à peine avait-il penché la tête, que le faisceau d'une lampe balaya l'entrée en enfilade et que deux ombres faisaient irruption dans la chambre. Un costaud et un grand maigre. Le Guerrier eut le temps d'apercevoir des bras levés, prolongés de courts P.M. à réducteurs de son. Détails qui changeaient la donne, et qui apportaient une précision. Les flics ne travaillant pas au silencieux, ces visiteurs-là venaient pour tuer. A coup sûr et sans préliminaires. Mais qui ? José ? Sûrement pas. Alors, ça ne pouvait être que lui. Lui dont ils avaient deviné qu'il viendrait fouiner chez le mac et qu'ils étaient venus attendre pour l'abattre dès son arrivée. L'Exécuteur était coincé. Pas de manœuvre fine en perspective. Le rasoir de José ne suffirait pas, et il n'avait que deux pistolets à opposer aux P.M. Sans silencieux.

Nouvel impératif, faire vite et déguerpir encore plus vite. Reculant le long du mur, Bolan avait déjà rempoché le coupe-chou et sorti le Snake et le Sig. Seule stratégie possible : l'effet de surprise. Avec, en prime, une petite ruse qui fonctionnait presque toujours. Vif et silencieux, il s'allongea sur le carrelage, genoux repliés, semelles en appui au sol et tête au ras de l'angle de l'entrée. Puis, levant les deux pistolets à la verticale, il prit une inspiration, et, d'un seul coup, poussa sur ses deux pieds. Son dos glissa sur le carrelage, sa tête émergea brusquement de l'angle du mur, tandis que ses bras basculaient du côté de l'entrée. Simultanément, ses index avaient enfoncé les deux détentes et, dans une vision en contre-plongée spectaculaire, il vit nettement le premier type sursauter violemment sous les impacts. Mais, dans un réflexe, son doigt avait également sollicité la détente de son P.M. Celui-ci cracha un long chapelet de détonations assourdies très rapprochées. Dans la lueur des éclairs, l'Exécuteur vit des éclats de mur voler au-dessus de lui, entendit des choses se briser dans le salon. Il tira encore deux fois, mais, catapulté en arrière par les 9 mm du Sig, le premier pourri était allé percuter celui qui le suivait. La deuxième volée d'ogives de Bolan ne rencontra qu'un cadavre. Poussant alors un cri sourd, son copain bondit en arrière. Mais, bloqué par la porte qu'il avait refermée et comprenant qu'il était coincé, il eut alors le bon mouvement. Retenant d'un bras son pote sous une aisselle et réalisant l'astuce du Guerrier, il abaissa le canon de son P.M., lâchant lui aussi une rafale. Plus courte, plus sélective.

Heureusement, l'Exécuteur avait changé de position. Reculant de nouveau à l'abri de l'angle de mur, il passa son poing armé du Sig dans l'entrée, tirant trois coups au jugé. Il entendit nettement une exclamation, suivie d'une plainte mal contenue, puis d'un bruit caractéristique. Le P.M. du tireur venait de tomber. Plongeant dans le cadre de l'entrée, Bolan tira deux fois. Face à lui, le mort s'écroula et celui qui l'avait retenu le suivit, emporté par le poids. Les lampes torches les avaient accompagnés dans leur chute, envoyant leurs rayons blêmes danser sur les murs. Au passage, le Guerrier eut le temps de voir une face pleine de sang, et une autre, grimaçante de douleur. Celle du deuxième tireur. Apparemment seulement blessé. Au même instant, il y eut un cri de l'autre côté de la porte. Quasi bestial. S'ouvrant à la volée, celle-ci buta contre le blessé, laissant néanmoins un espace suffisant pour qu'une troisième silhouette fasse irruption dans l'entrée. Egalement armé d'un P.M. à réducteur de son, l'arrivant fut lui aussi cueilli par une 9 mm. En pleine tête. Mais il avait eu le temps d'enfoncer la détente de son arme et, dans la mort quasi instantanée, son index resta bloqué dessus, hachant sur place celui que le Guerrier n'avait que blessé. D'un bond en arrière, Bolan s'était remis

à l'abri, et la rafale se perdit dans le salon, jusqu'à ce que le percuteur claque à vide. Au même moment, il entendit un autre cri sur le palier, risqua un œil, vit son dernier agresseur qui n'en finissait pas de tomber, aperçut derrière lui et par la porte ouverte une autre silhouette, à peine révélée par l'éclairage de sa lampe. Un quatrième type, gigantesque, grognant comme un animal dans son effort pour pousser le battant. Une sorte d'orang-outan, qui levait déjà le canon d'un gros automatique dans sa direction. L'Exécuteur tira le premier. En face, le monstre marqua un violent recul, cria de nouveau, échappant son arme qui vola en arrière, cascasant sur les marches de l'escalier. Bolan tira de nouveau, toucha l'orang-outan une deuxième fois, crut qu'il l'avait tué. Mais, au lieu de tomber et contre toute attente, le colosse avait essayé de rattraper son automatique. En vain. L'arme avait basculé dans la cage d'escalier et l'Exécuteur l'entendit cascader jusqu'en bas. Alors, tel un taureau furieux, l'autre chargea, faisant voler la porte en éclats pour tenter de plonger sur Bolan. Avec deux balles dans le corps ! Le Guerrier fit face, le cueillit d'une troisième 9 mm qui, cette fois, fit reculer le monstre sur le palier. Semblant alors réaliser la situation, celui-ci lâcha sa lampe qui s'éteignit, et l'Exécuteur l'entendit dévaler l'escalier en grognant comme un damné. Inaccessible dans le noir.

L'Exécuteur ramassa le P.M. du premier tireur. Un MAC 10. Sans hésiter, il sauta par-dessus les cadavres, plongea dans l'escalier. A cet instant, la lumière s'alluma et une voix inquiète commença :

— Hé ! *Que pas...*

Il y eut un bruit sourd, un cri de femme quelque part, et, en arrivant sur le palier du premier, Bolan découvrit un gros barbu en pyjama, écroulé devant une porte ouverte et se tenant les côtes, l'air de chercher son souffle. Au passage du Guerrier, la femme qui accourait se mit à glapir, se précipitant sur le barbu pour l'aider. Mais, déjà presque parvenu au rez-de-chaussée et sentant Bolan sur ses talons, le fuyard tourna une seconde la tête. Mauvais réflexe. En sang et boitant bas, il loupa la dernière marche, manqua s'écrouler, et, lui arrivant dessus comme la foudre, l'Exécuteur voulut lui attraper le col, pointant déjà le réducteur de son du MAC 10 vers son crâne. Simple menace. Il voulait au moins un nom. Au moins un indice qui lui permette de remonter enfin une vraie piste.

Même blessé, son agresseur avait conservé sa monstrueuse force. De bons réflexes aussi. Et il connaissait les techniques de combat. Il esquiva l'attaque d'une rotation de buste, balaya le canon du P.M. d'un imparable et furieux revers de bras, envoya sa jambe vers le haut dans un mouvement latéral de karaté maé géri si vif que le Guerrier ne put l'éviter complètement. Percuté à hauteur de son flanc blessé, il encaissa le choc avec un « han ! » de douleur. Souffle instantanément

coupé, il avait néanmoins réussi à agripper le col de son adversaire. Il voulut le retenir, mais, rapide malgré sa corpulence, l'autre frappa son bras droit, celui qui tenait le MAC 10. Bolan ressentit comme une énorme décharge électrique, faillit lâcher son arme, tant la douleur fut intense. Réussissant à redresser son arme, il se demanda pourquoi son index n'arrivait pas à enfoncer la détente du P.M. Des étincelles devant les yeux, il ouvrait la bouche à la recherche de l'air qui lui manquait, quand, blême de rage, le regard fou et une bave rougie coulant de sa bouche, l'orang-outan cracha :

— *Maricon ! Pédé !*

Dans son énorme poing, un poignard venait d'apparaître. Avec une large lame toute brillante, qui fondit vers la gorge de Bolan.

Toujours à la recherche d'oxygène et incapable de réagir, l'Exécuteur se dit qu'il allait mourir. Dans une seconde.

CHAPITRE XII

Dans le cerveau embrumé de l'Exécuteur, la seconde avant la mort semblait durer depuis une éternité. Comme si le temps s'était subitement arrêté. Pourtant, à la manière d'un film passé au ralenti, il voyait parfaitement la grande lame du poignard fondre vers sa gorge. Il voyait aussi la face convulsée de rage du pourri et le filet de bave rouge qui sourdait de sa bouche crispée. La situation paraissait figée. Puis, comme si brusquement son esprit recouvrait un peu de ses facultés, Mack Bolan s'aperçut que sa main gauche serrait le poignet droit du monstre, bloquant le poignard à quelques centimètres seulement de son propre cou. Il vit aussi l'autre poing du balèze arriver vers sa tête, et, dans un réflexe, il frappa. Plus vite, plus fort qu'il n'avait sans doute jamais frappé personne. Arrivant le premier sur sa cible, son poing explosa le nez adverse. Dans un craquement sinistre, dans un éclaboussement écœurant de sang. Le monstre poussa un véritable barrissement, se redressa, essayant d'arracher son poignet à la prise de Bolan pour attaquer de nouveau.

Mais le Guerrier tenait bon. Il y allait de sa vie... et de sa rage de vaincre. Là encore, il attendait l'instant. Comme plus tôt en se positionnant au ras du carrelage pour désarçonner l'adversaire. Sûr de sa force malgré ses blessures, le tueur tira de plus en plus fort sur son poignet, essayant en vain de le dégager. Si fort qu'il en soulevait Bolan du sol. Le moment idéal. Bolan lâcha le poignet, et, emporté par sa propre énergie, le monstre partit en arrière, son poignard inutile décrivant des moulinets à bout de bras. Mais l'Exécuteur ne s'était pas encore relevé que, se rétablissant dans un mouvement acrobatique, le Cubain revenait déjà à la charge, poignard pointé en avant, écumant de haine et dégoulinant de son propre sang. Vision de cauchemar, sur fond sonore d'appels angoissés venant de partout dans les étages.

L'Exécuteur se sentait au bord de la syncope. Cette fois, c'en était trop. Epuisé et n'arrivant toujours pas à inspirer l'air que ses poumons réclamaient, il avait envoyé son pied droit en avant. Si vite que l'autre ne comprit pas ce qui lui arrivait. Comme fauchées par un bolide en pleine course, ses deux jambes se dérobèrent. Il se sentit partir, encaissa un choc terrible, entendit nettement quelque chose craquer dans sa nuque, eut encore le temps de se dire qu'il avait raté son coup, et, vertèbres éclatées, il plongea dans un gouffre sans fond. Noir comme la mort.

Des années de pratique de toutes les disciplines de combat avaient hissé Mack Bolan au sommet de la connaissance en ce domaine. En d'autres circonstances, il aurait suffisamment dosé son balayage de la

jambe en appui de l'adversaire, se contentant de déséquilibrer ce dernier pour le réduire à merci. Mais, dans le feu de l'action, son état et la douleur de son flanc aidant, il avait envoyé sa propre jambe trop fort. Littéralement catapulté tête en arrière contre la section du poteau d'arrêt de la rampe, le pourri s'était brisé la nuque. Un coup sec, qui avait sinistrement résonné dans la cage d'escalier, malgré les appels et les cris de la femme du premier.

Tué sur le coup, le colosse n'avait pas encore fini de se répandre par terre, que l'Exécuteur était déjà au bout du couloir. Dans l'immeuble, les appels et les cris redoublaient. Le tocsin n'allait pas tarder à sonner, et les flics à débarquer.

Après un regard à l'extérieur et n'y voyant rien de suspect, Bolan prit une longue et douloureuse inspiration et traversa la rue. Ignorant les gens qui commençaient à s'interpeller de fenêtre à fenêtre, il se retrouva à l'angle de San Isidro, face au couvent de la Merced. Mais alors qu'il tournait à l'angle, face au port, et tentait de recouvrer enfin toute son énergie, il se statufia.

Compte tenu du modeste parc automobile de La Havane, il ne pouvait que le voir.

Le 4x4 beige ! Celui qu'il avait aperçu plus tôt près du Festival, lors de sa sortie en force de la ruelle ! Décidément, quand les pourris locaux tenaient un os, ils ne le lâchaient plus.

Un 4x4 stationné à l'écart, sans doute par souci de discrétion. Juste à l'angle de Desamparado, capot tourné vers l'avedina del Puerto, le long des voies de chemin de fer. Prêt pour repartir. Un frisson d'excitation dans la nuque, l'Exécuteur acheva de tourner l'angle, et, longeant la façade de l'immeuble, il identifia enfin la marque du 4x4. Un vieux modèle roumain Aro 240, version habitacle vitré. Apparemment avec un seul passager, le chauffeur. Derrière son volant, celui-ci n'avait visiblement rien entendu de la bagarre. Sans doute à cause de la distance et du moteur qui tournait. Un moteur mal réglé, à en juger par la petite fumée qui sortait de l'échappement. Maintenant, dans le dos de Bolan, des appels commençaient à monter de la rue. Dans une minute, le secteur allait grouiller de témoins et serait plein de flics. Un piège d'où Bolan ne sortirait plus. A cause de l'angle mort de rétroviseur, le chauffeur du 4x4 ne l'avait pas encore vu arriver. Il tira le Sig de sa ceinture et il n'était plus qu'à cinq mètres du véhicule, quand, trouant soudain la nuit, une lumière s'alluma dans son dos, suivie d'un grondement caractéristique.

Une moto...

Le Guerrier tourna la tête, juste à la seconde où l'engin arrivait à sa hauteur. Le side-car, évidemment. Puis il vit le P.M. qu'un passager du baquet brandissait dans sa direction. Alors, le Sig tonna dans son poing. Trois fois. Simultanément, il avait plongé, échappant de peu à

la première rafale, roulant à terre entre le mur d'immeuble et l'Aro stationné.

Le Guerrier eut l'impression que ses côtes explosaient, et des lucioles passèrent devant ses rétines. Mais là encore, il réalisa que sa vie s'était jouée à quelques millièmes de seconde. Cinglante et comme pour le lui confirmer, une deuxième rafale creva la nuit, des impacts sonnèrent un peu partout, dont certains dans la carrosserie du 4x4, et dans une vitre latérale qui explosa. Déjà, secouant les éclats de verre, l'Exécuteur s'était à demi redressé. Dans son autre poing, le MAC 10 confisqué était réapparu, et de nouveaux éclairs fulgurèrent, accompagnant une autre rafale. Presque silencieuse, tirée à l'instinct. Juste à l'instant où la moto pointait son museau de l'autre côté du 4x4. Cette fois, l'Exécuteur vit nettement le passager se casser en avant, et son P.M. lui échapper. L'arme rebondit au sol, vint glisser sous le mufle de l'Aro, tandis que le pilote de la moto brandissait à son tour un objet sombre. Le Guerrier pressa de nouveau la détente du MAC 10, mais ce dernier percuta dans le vide. Chargeur vide.

— Shit ! jura-t-il.

Dans un réflexe, il avait déjà levé le canon du Sig, mais l'arme du pilote avait craché. Plusieurs fois, très vite. Une balle vrombit à l'oreille de Bolan qui marqua un recul instinctif, déviant malgré lui le tir du Sig. Il lui sembla pourtant voir le pilote sursauter, mais, dans un grondement furieux, le side-car accéléra si brutalement en direction de l'avenida del Puerto que le tir suivant du Sig fut parfaitement inutile. Arrachant alors littéralement la portière du passager du 4x4 et plongeant à l'intérieur, il brandit l'automatique vers le conducteur en grondant :

— *Vamos !*

La tête renversée contre son dossier et les bras le long du corps, le chauffeur n'avait même pas frémi. Normal. Son cou n'était plus qu'une bouillie, et son sang constellait tout l'habitacle. Tué par ses propres copains. Rafale perdue.

Glacé de rage contenue, l'Exécuteur le repoussa contre la portière de gauche, la déverrouilla et fit basculer le cadavre avant de s'installer au volant. Claquant la portière, il enclenchait la première, quand, levant les yeux, il vit au loin le side-car effectuer un soudain tête-à-queue au milieu de l'avenue, devant le nez d'un camion qui arrivait pleins gaz. Evitant la collision de peu et sous un concert d'avertisseurs tonitruants, l'engin avait déjà accéléré en sens contraire, piquant droit sur le 4x4. A vingt mètres, Bolan vit nettement le bras gauche du pilote quitter le guidon, brandissant son arme. Instinctivement, il avait déjà sorti le Snake par la glace de portière, et pressé trois fois la détente. Exactement en même temps que s'étoilait le pare-brise de l'Aro à quelques centimètres au-dessus de sa tête. Lâchant encore deux

minioigives, il avait enfoncé l'accélérateur, faisant bondir le véhicule en avant, fonçant délibérément sur le side-car. Il n'en était plus qu'à cinq mètres, quand, changeant brusquement de direction, l'engin coupa l'avenue devant lui, comme pour se jeter sous ses roues. De nouveau, le bras armé du pilote se tendit, mais il n'était pas du bon côté et les balles destinées à Bolan allèrent se perdre quelque part dans la carrosserie. La rage au ventre et collant l'accélérateur au plancher, l'Exécuteur braqua tout à droite, essayant de percuter le side-car. Mais décidément douée pour la cascade, la conductrice avait déjà propulsé sa machine sur le trottoir, fonçant en sens inverse avec son passager inerte dans le baquet. Tel un fauve lancé à la poursuite d'une proie lui échappant, le Guerrier voulut à son tour effectuer un tête-à-queue, mais le camion évité par le side-car arrivait maintenant comme un boulet sur le 4x4. Klaxon bloqué, tous freins hurlants. Bolan n'eut que le temps de redresser, évitant la collision de peu. Le mastodonte passa dans un flot d'injures de son chauffeur, suivi par une camionnette, dont le conducteur lança un regard éberlué au corps étendu sur l'asphalte. Bolan put enfin tourner sur l'avenue et s'élancer à la poursuite du side-car qui, là-bas, abordait le rond-point du couvent de la Merced. Mais la camionnette et le camion arrivaient précisément à hauteur du couvent, et le poids lourd ralentissait, bouchant quasiment l'entrée du rond-point. Impossible de les doubler à cet endroit, et impossible de passer à contresens, car des voitures arrivaient de ce côté. D'ailleurs, le side-car avait disparu.

— Et merde ! jura le Guerrier en ralentissant.

Cela ne le soulagea même pas. Il avait certes supprimé une belle brochette de pourris en moins de trois heures, mais il n'avait pas avancé d'un pouce dans sa recherche de piste mafieuse cubaine. Et même s'il appelait Hal Brognola maintenant, le numéro du 4x4 ne lui servirait à rien. Ni les ordinateurs du TACOM, ni ceux du *Justice Department*, ni même ceux du FBI ne contenaient de listings sur les véhicules circulant à Cuba. Le Guerrier se sentait physiquement anéanti, et, en prime, il ne pouvait plus se servir, ni de la 203 en ruine ni du 4x4. Trop abîmé lui aussi, et sûrement bientôt signalé aux flics comme véhicule volé.

Ne restait plus à Bolan qu'à aller récupérer un peu de matériel dans la 203 garée non loin. Ensuite, regagner l'hôtel. A pied. En espérant ne pas faire de mauvaise rencontre en route, genre contrôle de police. En espérant aussi que demain soir, les infos de Pedro Valdes lui permettraient de renouer le fil conducteur rompu ce soir.

Ce blitz cubain ressemblait à un cauchemar...

CHAPITRE XIII

Mack Bolan n'avait plus qu'une envie. Dormir une demi-douzaine d'heures, si les élancements de son flanc le lui permettaient.

Après être passé récupérer quelques-unes des armes laissées dans la 203 de feu José, l'Exécuteur avait regagné La Casa Francisco à pied. Tirant à peine le gardien de nuit de sa léthargie devant la télé, il avait regagné sa chambre en prenant les précautions d'usage. Heureusement, pas de mauvaise surprise. A l'issue d'une douche crucifiante pour sa blessure et une séance de soins grâce à la petite trousse d'urgence qui le suivait partout, il avait ensuite hésité à se faire un point de suture, y avait finalement renoncé. Assez profonde mais étroite, la plaie infligée par l'éclat pendant la fusillade se cicatriserait d'elle-même. Peut-être même plus vite que ne se résorberait l'hématome provoqué par le maé géri de l'orang-outan. Sans le ferme matelas de ses muscles dorsaux, l'Exécuteur en aurait été quitte pour une ou deux côtes cassées. Il avait certes fait chou blanc dans sa recherche d'infos, mais cette fois encore et en regard des circonstances, il s'en sortait plutôt bien.

Maintenant, allongé sur le lit et une cigarette achevant de se consumer seule dans le cendrier du chevet, il laissait son regard fatigué se faire hypnotiser par la rotation lente des pales d'un ventilateur poussif au plafond. Songeur.

Parfois comme ce soir, quand sa guerre contre le mal l'expatriait en zone hostile, il se prenait à penser à ce qu'aurait pu être sa vie, sans ce drame atroce qui, un jour maudit, avait détruit sa famille. Un drame qui avait tué sa mère Elsa, sa petite sœur Cindy et son père Sam, et qui ne lui avait laissé pour toute attache directe que Johnny, ce jeune frère à jamais marqué. Johnny avec lequel, pour raison de sécurité, il n'avait quasiment pas de contact. Toutes ces vies brisées, toute cette violence, parce que ce jour maudit, à Pittsfield, la mafia avait poussé Sam Bolan dans les enfers de la folie[ii].

Pour certains, la vie n'était qu'une succession d'épreuves, et, dans ce domaine, la famille Bolan avait versé un lourd tribut. Mais le Guerrier aurait volontiers payé plus cher encore pour que Johnny trouve enfin le repos de l'âme qu'il méritait après ce qu'il avait vécu adolescent. Pourtant, l'ex-sergent Miséricorde avait eu largement son lot de galères. Volontairement, et en pleine connaissance de cause. Une guerre sanglante et sacrée qui ne lui laissait plus jamais de repos. Une croisade qui ne s'achèverait qu'avec sa propre mort. Dans dix ans, ou demain, voire cette nuit peut-être, si les pourris parvenaient à le localiser.

Mais les souvenirs le rendaient amer. Il devait conserver la tête froide et dormir. Pour cela, il avait besoin d'air et ce ventilateur ne brassait qu'une atmosphère confinée. Sautant du lit, il gagna la fenêtre pour l'ouvrir. Cependant, à l'instant où il allait tourner la poignée, son regard plongea machinalement à l'extérieur, et il arrêta sa main. Dans son cerveau, un signal d'alarme venait de s'allumer. La police. Une voiture de la Policia Municipal, qui venait de stopper devant la sortie de la cour où donnait l'arrière de l'hôtel. Avec ses feux de position, mais sans gyrophare. D'où il était et grâce à l'éclairage d'un réverbère situé à proximité, le Guerrier pouvait apercevoir dans le cadre de la portière du passager une face moustachue, précisément tournée vers la cour. A peine le temps d'un examen rapide des lieux. Puis la voiture avança, s'arrêta un peu plus loin et ses feux s'éteignirent. Maintenant, Bolan ne devinait plus qu'une partie de son aile droite arrière. Bondissant vers le placard de la chambre, il ramassa son sac de voyage, d'où il n'avait encore presque rien sorti, vint le poser sous la fenêtre. Puis revenant dans l'entrée de la chambre et tout en se rhabillant, il plaqua son oreille au battant. Rien. Il ouvrit la porte, vérifia que le couloir était désert, alla se pencher par-dessus la rampe d'escalier, perçut de vagues bruits provenant du rez-de-chaussée. Rien d'alarmant. Au bout du palier, une sorte d'œil de bœuf plongeait sur l'angle de la calle Bemaza. Bolan s'y pencha, bénit instantanément les flics cubains pour leur décontraction. Là aussi, une voiture de la Policia Municipal attendait, pas le moins du monde cachée, sans gyrophare elle non plus, mais feux allumés. Avec un homme au volant et un autre dehors, nonchalamment assis sur le capot de la malle arrière, regard nettement tourné vers l'entrée de La Casa Francisco.

L'Exécuteur essayait de deviner ce qui se passait à la réception de l'hôtel. Un contrôle de routine, à la suite des événements successifs du Festival et de la calle San Isidro ? Simple enquête de proximité dans les hôtels de la ville ? A cet instant, le Guerrier se rendit compte qu'il avait fait une erreur. Il aurait dû descendre au Nacional ou au Deauville. Beaucoup plus grands, plus difficiles à contrôler. Ici, le gardien de nuit savait à quelle heure il était rentré. Peut-être l'avait-il trouvé bizarre, peut-être aussi avait-il vu les traces de sang...

Soudain, il y eut des bruits en bas, suivis de propos à voix contenue que l'Exécuteur ne comprit pas. Mais retournant se pencher par-dessus la rampe, il entrevit des ombres au rez-de-chaussée, qui amorçaient la montée d'escalier. Une casquette et deux épaules vertes et galonnées. La milice. Cette fois, plus de doute. La police et la milice en même temps, c'était sérieux. Et toute confrontation avec les autorités lui était interdite. Décidément, tout allait de travers. Dans le ciel de Cuba, les nuages s'amoncelaient à la vitesse grand V !

Retournant dans sa chambre, le Guerrier verrouilla la porte,

retourna à la fenêtre. Devant la sortie de la cour, la voiture de la P.M. n'avait pas bougé, mais un des policiers l'avait quittée pour se poster à l'angle du pilier du porche. Son arme était encore à la ceinture, mais ça allait sûrement changer. Ouvrant la fenêtre sans bruit, Bolan attrapa son sac, l'accrocha à ses épaules, et, enjambant la barre d'appui, se retrouva sur la portion de corniche qui rejoignait l'angle de la façade et le toit voisin. Mais, à l'instant où il atteignait celui-ci, il y eut des appels dans la chambre qu'il venait de quitter. Du coin de l'œil, il vit une silhouette qui se penchait à la fenêtre. Un milicien en uniforme vert, dont le regard s'accrocha à celui de Bolan.

— Stop ! cria le militaire.

En sautant sur le toit voisin, l'Exécuteur eut encore le temps de voir l'homme brandir son arme, et d'entendre un autre appel, venant d'en bas. A l'entrée de la cour, le flic en faction réagissait à son tour. Puis il y eut les premiers coups de feu, et Mack Bolan réalisa qu'il avait trop attendu.

Quand la Lada aborda l'angle de la calle Bernaza, Lucia Ortiz se dit que, cette fois, elle était pratiquement tirée d'affaire. Soigneusement préparé, son plan lui paraissait à présent sans faille. Si *l'extranjero* n'était pas rentré à l'hôtel, elle attendrait simplement son retour. S'il dormait déjà, elle agirait en conséquence. Après toutes les galères de la soirée, la suite du programme lui semblait maintenant presque facile. Finalement, tout n'était peut-être pas perdu.

Pourtant, l'instant d'après, franchissant l'angle de la calle Bemaza, elle sentit brusquement son cœur exploser. Sans qu'elle l'ait même décidé, son pied avait écrasé la pédale des freins et, emportée par l'élan du véhicule, elle faillit donner de la tête dans le pare-brise. Pendant une demi-seconde, elle se dit que la Lada allait emboutir la voiture stoppée au débouché de la rue, et elle faillit hurler. De peur, de désespoir aussi. La catastrophe ! Ses roues couinant sur l'asphalte, la Lada stoppa pourtant in extremis, au ras du pare-chocs arrière de l'autre voiture.

Un véhicule de couleur indéfinissable à l'éclairage public, mais marqué en blanc sur ses flancs et parfaitement lisible, le mot *Policia* !

Posé sur le pare-chocs, une grosse chaussure noire, appartenant à un flic à demi assis sur la malle arrière. Un flic qui, après un bref mouvement de recul instinctif, se pencha en avant pour mieux voir l'occupante de la Lada. Le cœur au bord des lèvres, Lucia ne pouvait détacher ses yeux de la scène, essayant de trouver l'attitude idéale en pareil cas. En vain.

— *Buenas noches, señorita.*

Lucia Ortiz n'avait même pas vu le flic venir se pencher à sa portière. Le regard soupçonneux, il l'observait. Et, bien sûr, Lucia

Ortiz n'eut aucun mal à deviner la question qu'il se posait.

— *Buenas*, répondit-elle sans baisser les yeux.

Puis dans le but de détourner l'attention du flic, elle questionna en désignant l'enfilade de la calle Bemaza :

— La rue est interdite ?

Eludant la question, le policier interrogea à son tour :

— Qu'est-ce que tu viens faire par ici à cette heure ?

Une question directement induite par celle qu'il n'avait pas encore posée et que Lucia devinait. Elle répondit très vite :

— Je... je cherche une pharmacie de garde. On était en train de répéter une pièce de théâtre au foyer de quartier, quand ma sœur a eu un malaise. Elle est diabétique et... enfin, vous voyez !

Génial, le coup de la pièce de théâtre ! Ça expliquait le maquillage de Lucia. L'homme en uniforme hocha lentement la tête, la considérant toujours de son regard soupçonneux. Un examen qui parut durer si longtemps à Lucia qu'elle se demanda si ce flic n'était pas tout bonnement en train de tirer des plans sur la comète pour la draguer. Car, au fond des yeux noirs, une petite lueur bizarre s'était mise à danser. Au moins trente-cinq ans, ce flic ! Gras et moche, avec sûrement une femme et une flopée de *chiquillos* ! A cet instant, Lucia regretta amèrement ce maquillage qu'elle s'était collé sur la figure. A cause de ça, ce salaud se montait la tête comme un malade. D'ailleurs, avançant légèrement la tête à l'intérieur de la voiture, le flic s'était mis à reluquer ses cuisses nues. Des cuisses que Lucia savait longues et belles, actuellement trop découvertes par la mini en jean. Mais alors qu'elle s'attendait à des propos équivoques, voire à une proposition dégoûtante, le policier exigea brusquement :

— Papiers.

Lucia Ortiz, le sang battant à ses tempes et la gorge nouée, parvint néanmoins à articuler :

— Les papiers, je les ai ! *Verdad* ! Mais ma sœur est très malade ! Si vous pouviez d'abord me dire... je veux dire, pour la pharmacie...

Ce salaud lui demandait ses papiers, pourtant son regard restait accroché à ses cuisses. Hochant la tête, il grommela :

— Je ne sais pas où est la pharmacie de garde, mais ce que je sais, c'est que tu vas sortir tes papiers. Pendant ce temps, je vais demander à mon collègue.

Il mit un temps fou à détacher ses yeux des cuisses de Lucia, presque autant à se décoller de la portière de la Lada. La regardant en coin, l'air de réfléchir à la question qu'il aurait dû déjà poser.

— Tu as intérêt à sortir tes papiers, menaçait-il. Vite fait.

Comme à regret, il finit par retourner à la voiture de police. Mais alors qu'il se penchait cette fois vers la portière du chauffeur, il y eut soudain deux petites explosions dans la nuit. Lointaines, légèrement

assourdies. Comme... des coups de feu ! Incrédule, Lucia Ortiz vit le flic se redresser brusquement, cherchant à comprendre ce qui se passait, puis il y eut d'autres petites explosions identiques, et, cette fois, il cria à son collègue :

— Amène-toi !

Lucia vit l'autre jaillir de la voiture de police, et les deux flics sortirent leurs armes de leurs étuis, s'élançant en même temps vers l'immeuble où brillait l'enseigne de La Casa Francisco. Au passage, l'un d'eux lança à Lucia qui les regardait sans comprendre :

— Dégage !

En les voyant s'engouffrer dans l'entrée de l'hôtel, Lucia comprit qu'il s'agissait bien de coups de feu, que l'*extranjero* ne pouvait qu'y être mêlé, et que, cette fois, le désastre était consommé. Elle avait échoué si près du but !

Lucia avait toujours eu très peur de la mort, et, cette nuit, elle la sentait rôder partout.

CHAPITRE XIV

Mack Bolan se demandait comment il avait pu échapper aux premiers tirs. Un miracle. Maintenant, il était dans la partie du toit la plus visible, à la fois de la fenêtre de sa chambre et de la cour. Des éclats de pierre et des morceaux de tuiles éclatées volaient partout autour de lui dans un vacarme assourdissant. Les flics d'en bas venaient d'ouvrir le feu à l'arme automatique. Heureusement, il faisait nuit et l'éclairage de la rue ne montait pas jusqu'ici. Enfin, le bord du toit fut tout près et, alors que d'en bas une nouvelle série de tirs se déchaînait, l'Exécuteur put enfin basculer sur la terrasse voisine, légèrement en contrebas. Le Guerrier n'était plus visible, ni de la rue, ni de sa chambre. A condition de rester allongé. En bas, il y eut des appels, et, redressant la tête, Bolan vit avec angoisse une silhouette se profiler à l'angle de la corniche. Lancé à sa poursuite, le flic jouait les funambules à son tour. Un héros à calmer, en douceur si possible. Arrachant le MAC 10 de son sac, l'Exécuteur lui envoya une rafale, au ras des pieds. Surpris, le policier faillit basculer dans le vide, se rattrapa in extremis, mais son arme lui échappa et il se retrouva tout bête à l'angle du toit. D'une deuxième minirafale, l'Exécuteur le fit reculer puis disparaître, tandis que, d'en bas et amplifiée par un mégaphone, une voix rêche criait à la cantonade :

— Jetez vos armes et rendez-vous ! Tout le secteur est cerné !

Bolan roula jusqu'au bord extérieur de la terrasse, risqua un œil entre les balustres, n'aperçut qu'une voiture de la milice devant celle de la police, à l'angle de la calle Bemaza. Un policier s'égosillait après la conductrice d'une petite Lada rouge qui tardait à évacuer les lieux, mais rien de plus. Le flic au mégaphone bluffait, mais il ne faisait qu'anticiper. Dans une poignée de minutes, tout le quartier serait bouclé et il n'en faudrait guère plus pour contrôler toutes les sorties de la capitale. L'étau se resserrait. L'Exécuteur n'était à Cuba que depuis quelques heures, et chaque instant écoulé voyait le piège se refermer un peu plus sur lui.

Au Mexique quelques jours plus tôt, il avait eu raison de penser que la terre des précieux tabacs de havane pourrait être son linceul. A partir de maintenant, le blitz espéré contre la mafia locale n'était plus qu'une utopie. Une gigantesque chasse était désormais lancée, à la fois par les *amigos* locaux, et par les autorités du pays. Une chasse dont il était le gibier. Un gibier d'ores et déjà traqué, qui ne savait plus de quel côté aller. Le type de situation extrême et très particulière, que le Guerrier n'avait jamais aimé affronter. Pour en sortir maintenant, sans voiture et sans point de chute discret, un miracle devait

impérativement s'accomplir. Car d'en bas et tout autour de l'immeuble, la rumeur montait, accompagnée d'appels et de coups de feu.

Une solution existait, et l'Exécuteur devait la trouver. Tout de suite. Roulant jusqu'à l'autre extrémité de la terrasse, il lança un coup d'œil dans la rue. Quatre étages en chute libre, rien pour s'accrocher. Roulant de nouveau de côté, il allait tenter sa chance en force, quand son regard accrocha un détail : l'œil de bœuf. Presque invisible, parce que situé dans une zone d'ombre, identique à celui par lequel il avait pu observer la rue un moment plus tôt, sauf que, situé de l'autre côté de l'immeuble, celui-là débouchait à l'angle de la terrasse, légèrement à l'aplomb de la calle Muralla, surplombant une large corniche qui le cachait à la rue. A cause de la hauteur et malgré l'ombre épaisse du lieu, impossible de s'échapper par là non plus. En revanche, la croisée était entrebâillée. Accessible, avec un peu d'audace. Bolan ignorait où cela débouchait. Il aviserait à l'intérieur. La police ne devait plus guère l'attendre de ce côté. Coup de poker plutôt risqué, mais le Guerrier n'avait pas d'autre choix. Auparavant, il fallait bluffer. Attirer les flics le plus loin possible. Tout au bout du pâté d'immeubles, à l'angle de la calle Muralla et de l'avenida Belgica, sa perpendiculaire. Maintenant !

L'instant d'après, armé du MAC 10 et ayant laissé son sac contre le mur de l'hôtel, il sautait de toit en toit, bondissant de terrasse en terrasse, prenant soin d'être vu de la rue. Aussitôt, les policiers se mirent à courir dans le même sens, armes hautes, prêts à faire feu à la première occasion. Heureusement, l'autre côté de la rue étant bordé d'immeubles plus bas, il échapperait aux regards indiscrets au retour. Au prix de quelques précautions. Arrivé à l'angle de la rue, il tourna vers l'avenida Belgica, envoya une courte rafale en bas, fut accueilli par un feu nourri, recula aussitôt et, immédiatement, refit le chemin en sens inverse. Le plus vite possible, profitant de la configuration des lieux pour se dissimuler. Enfin, retrouvant la terrasse de la cour, il s'allongea contre les balustres, lança un regard en bas, fit la grimace. Le flic du porche était toujours là, nez en l'air et canon de P.M. pointé vers le ciel. A moins de le tuer...

Pas de flics au tableau de chasse de l'Exécuteur. Rien que des pourris. Un impératif auquel il n'avait jamais dérogé. Restait donc l'œil de bœuf, avec les inconnues que cela impliquait. D'un regard dans la rue, l'Exécuteur vérifia que la police avait disparu. La rumeur s'était déplacée vers l'avenida Belgica mais, déjà, des sirènes résonnaient dans le lointain. Dans une minute, le secteur serait complètement bouclé. Reprenant son sac de voyage, l'Exécuteur y enfourna le MAC 10, l'accrocha à ses épaules et s'apprêta à sauter. S'il ratait, si ses doigts n'accrochaient pas l'entablement de l'œil de bœuf,

ce serait la chute.

Pourtant, sans hésiter, il se lança dans le vide. Ça passait, ou ça cassait.

Le saut fut court. Les doigts de l'Exécuteur attrapèrent le rebord de pierre, sa main gauche glissa, mais sa main droite tint bon. Il eut le temps d'assurer sa saisie, avant que son autre main ne vienne à son secours. D'un puissant rétablissement, il se hissa ensuite au niveau de l'ouverture, son front poussa le battant vers un intérieur complètement noir. Il dut forcer pour passer une épaule, parvint à faire basculer le sac et s'en débarrassa avant de passer la deuxième épaule et le reste du corps. Se recevant ensuite sur une matière molle qui s'enfonça sous lui, il se redressa, referma aussitôt le battant, sortit le porte-clés mini-torche de feu José de sa poche, découvrit un local encombré de matériel d'entretien et de corbeilles de linge sale. Avec draps, serviettes et vêtements de travail en attente de pressing. Une odeur de moisi et de transpiration tenace flottait dans le réduit.

L'urgence commandait, avec la vie ou la mort au bout. Tout en essayant d'établir un semblant de plan pour la suite des événements, l'Exécuteur fouilla dans le fatras, trouva une large blouse de toile bleue à peu près à sa taille, une casquette assortie marquée aux initiales de l'hôtel. Retournant cette dernière comme une chaussette pour cacher le sigle, il s'en coiffa, abaissa la visière le plus bas possible sur ses yeux, avant d'enfiler la blouse. Jugeant l'effet acceptable, il envoya le MC10 rejoindre le Snake sous la blouse. Plaquant ensuite son oreille à la porte, il n'entendit rien de particulier. Seulement une faible rumeur venant d'assez loin. Il essaya la poignée, trouva la serrure fermée, dut sortir son sésame du sac de voyage. Une petite merveille technologique, résultat des talents conjugués des spécialistes du FBI et d'Herman Gadgets Schwarz. Dix secondes plus tard, le pêne libéré faisait entendre son déclic libérateur. Bolan enfourna son sac dans un drap, s'en confectionna un ballot qu'il se jeta sur l'épaule et, ouvrant doucement la porte, il se retrouva dans l'éclairage glauque des veilleuses d'un palier de l'hôtel. Le troisième étage, juste en dessous de celui de sa chambre. Dans l'escalier, personne. Son baluchon à l'épaule, le Guerrier descendit jusqu'au deuxième, entendit des exclamations derrière une porte. Des clients à leur fenêtre qui commentaient les événements de la rue. Se lançant de nouveau dans l'escalier, Bolan se retrouva au premier. Toujours personne. Mais alors qu'il allait amorcer la dernière partie de la descente, une porte s'ouvrit derrière lui. Il entendit des pas le rattraper, puis une silhouette le dépassa.

— *Disculpe !*

Seulement un client. Pressé d'aller voir ce qui se passait dehors. Il le laissa passer, lui emboîta le pas, se retrouva dans le hall, prêt à tout.

Mais le concierge n'était pas à son poste et, profitant de l'aubaine, l'Exécuteur contourna le desk, s'engouffra dans un couloir situé derrière. Les communs, déserts à cette heure. Or, des communs sans sortie de service, ça n'existait nulle part. Au bout du couloir, le Guerrier trouva une double porte. Il allait la pousser, quand un des panneaux s'ouvrit soudain sur le concierge. Un gros homme chauve, moustachu et plutôt sympa, qui s'apprêtait à mordre dans un énorme sandwich. Ne reconnaissant ni Bolan ni l'employé qu'il était censé être, il fronça les sourcils.

— Hé, commença-t-il. Qu'est-ce que...

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Le canon du Snake s'était inscrit entre ses yeux, à moins de dix centimètres.

— Chut ! souffla l'Exécuteur.

Puis poussant délicatement le sandwich vers la bouche du concierge, il encouragea :

— Prends des forces. On va se balader.

Pas question de le laisser derrière lui, même assommé. Sitôt réveillé, il sonnerait le tocsin, or l'Exécuteur avait besoin de temps. Pour mettre des kilomètres entre les flics et lui. Poussant le gros homme complètement dépassé dans la cuisine qu'il venait de quitter, il questionna :

— Tu as une voiture ?

— *No !* haleta le Cubain. *Verdad !*

Le Guerrier s'en était douté. A Cuba, le moindre vélo coûtait une fortune.

— *Vamos !* soupira-t-il. Allons-y !

Une minute plus tard, et sans que le Cubain n'ait pu prononcer la moindre parole, ils se retrouvaient sur le trottoir, à l'angle de la calle Brasil. A quelques mètres de la voiture de police. Portières ouvertes, le chauffeur debout près de la sienne, brandissant son arme de service, l'air de chercher une cible. Son collègue avait disparu. Sans doute lancé à la curée, du côté de l'avenida Belgica. Tournant la tête vers les deux hommes, il cria :

— Dégagez !

Contre Bolan et tenu en respect par le Snake, le pauvre concierge était blême, et ses gros yeux affolés roulaient dans leurs orbites. Heureusement, la situation pouvait expliquer son trouble, et le flic n'y fit même pas attention. Pas plus qu'à la Lada rouge, que la conductrice qu'il apercevait de dos ne parvenait visiblement pas à faire redémarrer. A cet instant, et comme si l'apparition des deux hommes y était pour quelque chose, le moteur de la Lada se mit enfin à gronder. Les yeux baissés, l'Exécuteur essayait de se faire tout petit. Surveillant le flic du coin de l'œil, il vit la Lada reculer enfin. Une seconde ou deux, il songea à emprunter le véhicule. Avec une fille, on passait

mieux les barrages. Mais il y avait le flic.

Puis, soudain, l'idée jaillit dans son cerveau. Une idée lumineuse dont il se demanda pourquoi il ne l'avait pas eue plus tôt.

— Avance ! souffla-t-il au concierge en tournant résolument le dos à la calle Bemaza.

Direction le Paseo, puis le Malecon. Une longue marche en perspective. En espérant éviter les mauvaises rencontres.

CHAPITRE XV

Don Antonio « El Toro » Braga écumait littéralement de rage. Contre Rita Merced. Arraché une heure plus tôt aux bras soyeux de la belle Juanita par le coup de fil de Fernando, son *primero teniente*, il avait dû sauter dans sa Toyota Land Cruiser flambant neuve. Un bijou acheté en Hollande malgré l'embargo, et arrivé quelques jours plus tôt par paquebot croisière.

Très contrarié d'avoir été réveillé en pleine nuit, il avait roulé à tombeau ouvert sur les routes heureusement désertes, ralliant La Granja, La Ferme, son immense propriété de Nueva Paz pour y apprendre enfin tous les détails de l'affaire. De la bouche même de La Guerrillera. Et là, en découvrant le tirage couleur du cliché numérique effectué par Rita Merced à l'aéroport José Marti, il avait pu réaliser l'ampleur du fiasco.

Le grand Fumier !

Après toutes ces années et malgré les risques, la grande Salope s'était repointée à Cuba ! Mack Bolan avait osé venir leur lancer ce nouveau défi !

Car c'était bien lui !

« El Toro » ne pouvait se tromper. Bien sûr, depuis le dernier bordel de l'Exécuteur à Cuba, de l'eau avait coulé sous les ponts et il avait quelque peu changé, mais le *jefe* Braga était sûr de lui. A l'époque, il n'était encore qu'un obscur *teniente* et n'avait fait qu'apercevoir le grand Fumier au cours de son blitz final dans le secteur. Juste avant de prendre la tangente in extremis, avec le formidable magot de la famille régnante d'alors, et la complicité de Jaime Chavez, simple *teniente* lui aussi dans la même famille. Grâce à ce trésor et leur absence totale de scrupules, ils avaient pu commanditer les assassinats de tous les membres survivants de l'ex-dynastie, et prendre les rênes de l'organisation. Ils l'avaient modernisée, y avaient attaché diverses sociétés, dont la Interlatina et quelques autres du même type. Grâce à celles-ci et profitant de l'engouement touristique européen pour Cuba, ils avaient pu enfin mettre sur pied un stup-business digne de ce nom. L'ancienne famille ayant longtemps eu le monopole de l'achat d'armes avec les ex-pays frères du Bloc de l'Est, ils avaient poursuivi sur la lancée, réinvestissant les dollars ainsi engrangés dans le commerce de la dope. Facile. Les armes vendues en Amérique latine servaient de monnaie d'échange contre la poudre. Héroïne et cocaïne. Après une période d'association plus ou moins fidèle, les deux anciens *tenientes* s'étaient séparés, chacun contrôlant à la fois une moitié de l'île et une moitié de

La Havane.

Puis il y avait eu ces accords secrets entre « El Toro » Braga, le Cubain, et Maty « Love » Scarfato, l'Italo-Américain, amant clandestin de la belle Antonia, alors maîtresse de Jaime Chavez et gérante de la Interlatina. Séduit par la structure commerciale européenne que l'Américain lui proposait de partager, Braga avait fermé les yeux sur l'assassinat de son associé Chavez. Hélas, quelques jours plus tôt, alors que les affaires roulaient à merveille, que la dope sud-américaine passant par leurs circuits commençait à inonder l'Europe et que les dollars se ramassaient à la pelle, Scarfato, son équipe et celle des Boliviens avec lesquels il traitait s'étaient fait massacrer au Mexique. Dans des circonstances très obscures. Or, cette nuit, en découvrant la photo du grand Fumier sur son bureau, Antonio Braga venait de faire le rapprochement qui s'imposait.

Le massacre mexicain était l'œuvre de l'Exécuteur, et, avant de mourir, ce pourri de Scarfato avait parlé ! Dès lors, détenteur des infos nécessaires à la poursuite de son blitz, le grand Fumier venait de débarquer à Cuba ! Des infos qui pouvaient se résumer à un seul nom, le sien !

Seulement, c'était connu, Cuba était une prison. Si on y entrait maintenant presque normalement grâce au tourisme, on n'en ressortait pas aussi facilement. Et surtout pas clandestinement. Et sans l'initiative imbécile de cette révolutionnaire à la noix pour traiter le coup en solo, Mack Bolan serait mort à l'heure actuelle. Le fiasco total.

Décidément, La Guerrillera au mythique passé ne touchait plus sa bille, et, dans ces circonstances, elle aurait au moins pu baisser les yeux de honte devant lui ! Au lieu de ça, son regard de tigresse était resté planté dans le sien tout au long de son engueulade. Comme un défi lancé devant ses hommes ! Elle qui venait de rater le grand Fumier en personne !

Comme il était vraiment furieux, don Antonio Braga voulut reprendre l'avantage en blessant l'orgueil de La Guerrillera.

— *Bueno !* soupira-t-il, l'air résigné. Maintenant, je comprends mieux.

Une lueur étonnée passa dans les yeux de la vieille révolutionnaire.

— Qu'est-ce que tu comprends mieux ? s'enquit-elle.

— Que le Che se soit fait déglinguer en 67, répondit Braga. Avec une gonzesse comme toi dans son équipe...

Il laissa le reste de la phrase en suspens, mais c'était suffisamment explicite. La Guerrillera blêmit sous l'injure, tandis qu'autour d'elle, les hommes du clan ricanaient servilement. Jaloux depuis toujours des prérogatives de cette femelle à la gueule impossible, cet affront du boss les vengeait en partie de leurs frustrations machistes... et de la mort de leurs *compañeros*. Le plus satisfait était le *primero teniente* de

Braga. Fernando Meta ne l'avait jamais admise dans la famille. S'il avait accepté cette nuit de lui envoyer les hommes au Festival, ça n'avait été que par intérêt personnel. Au téléphone, Rita Merced lui avait parlé d'un agent des stup's US, voyageant sous faux passeport. En donnant son feu vert, il s'était dit que ça conforterait son statut de décisionnaire en l'absence du *jefe*, mais qu'en se gardant d'y participer directement, il serait couvert en cas d'échec, tout en discréditant La Guerrillera. Ce qui était le cas. Pour la première fois, Rita Merced prenait un savon devant toute la famille. Avec cette énorme bavure, elle venait de choir d'un coup de son piédestal. La Compañera avait vécu, et Fernando Meta en frémissait de joie contenue. Et pour bien pousser son avantage et enfoncer le clou, le *primero teniente* interrogea, faussement peiné :

— Et pour Miguel, *patron*, qu'est-ce qu'on fait ?

Miguel Lasso, l'unique rescapé de l'équipe du Festival. Mauvais souvenir pour Rita Merced. Selon ses propres dires, blessé au plus fort de la bagarre et perdant connaissance, il avait été laissé pour mort par le Fumier. Le blitz terminé et Bolan parti, il s'était lui-même esquivé avant l'arrivée des flics. Récupérant une voiture du groupe, il avait ensuite réussi à rallier leur QG de la banlieue Est, où, sur ordre du boss, on était allé le récupérer.

Pour « El Toro » la question de son *teniente* tombait à pic. Se forçant au calme, il prit le temps d'allumer un cigare, avant d'arracher son immense carcasse du lourd fauteuil aux armoiries du premier gouverneur de l'île. Un meuble assez laid mais chargé d'histoire, racheté à prix d'or des années plus tôt au secrétaire de Raul Castro. Une œuvre d'art dont il était très fier. Question de prestige.

Lâchant un épais nuage de fumée vers le plafond, le maître de La Granja lissa ses imposantes moustaches d'un index négligent en ordonnant :

— Tout le monde au musée. Maintenant Le musée était l'ancienne usine de distillation. Un vaste entrepôt laissé en l'état, où l'arrière-grand-père de feu son ex-femme Anna avait débuté dans la fabrication du rhum. Unique héritière de sa propre famille et femme encombrante, Anna avait trouvé la mort quelques années plus tôt. Un accident organisé par « El Toro » en personne. Il détestait le principe du partage. Avant de quitter la pièce et s'adressant à son deuxième *teniente*, il ordonna encore :

— Va chercher Miguel.

— Euh, hésita le lieutenant, on lui a refilé des calmants, *patron* ! Il dort sûrement.

Les petits yeux du boss étincelèrent d'un éclat sauvage, tandis qu'il grondait :

— Est-ce que je dors, moi ?

Sur cette forte évidence, tout le monde quitta le bureau de don Antonio Braga, dont la double porte en acajou était en permanence gardée par deux *soldados* en armes. Caprice de *jefe* mégalo, dont les ennemis étaient maintenant tous sous terre. Dans le grand hall quand le boss était présent, la lumière brillait nuit et jour. Comme la petite flamme rouge des églises, pour signaler la présence de Dieu. Dans l'univers hispanique et plus encore à Cuba, le culte de la personnalité était une tradition. *El lider maximo*, Fidel Castro, en était l'exemple type, et Braga ne comptait pas être en reste. Une sorte de thérapie contre sa phobie du socialisme, ainsi qu'une stratégie. Ici, on aimait les vrais chefs. D'ailleurs cette nuit, don Antonio comptait bien profiter de la situation pour remettre les pendules à l'heure. Qu'au moins, on ne l'ait pas arraché pour rien des bras parfumés de la belle Juanita.

Juanita, petite-fille unique d'Alexandre Alvaro Galardo, autrefois ami d'Ernest Hemingway, et dernier vieil empereur de la canne à sucre et du rhum à Cuba. Un des rares gros capitalistes auxquels Fidel Castro avait laissé la plupart de leurs privilèges. Question d'économie. Juanita Galardo était jeune, très belle, et, bientôt, elle serait extrêmement riche. Or, Braga aimait les gens riches. Surtout les très belles femmes, susceptibles d'être épousées. Et celle-là l'était. Avidé de sexe, et amoureuse folle de lui !

Dehors, le groupe fut accueilli par le concert lancinant des insectes et des oiseaux nocturnes. Une cacophonie qu'avait toujours détestée le capo, et qui l'obligeait à dormir fenêtres hermétiquement closes, dans une chambre à l'air conditionné. Sautant dans sa Land Cruiser, et tandis que son état-major embarquait dans de vieilles jeep autrefois abandonnées par l'armée de Batista en déroute, Braga démarra. Direction le Musée, à deux kilomètres de là, au beau milieu de ses plantations de canne à sucre. L'endroit où il se ressourçait, quand les choses n'allaient pas dans le sens voulu.

Or, cette nuit, rien n'allait plus. Le grand Fumier était là, quelque part tapi dans l'ombre, peut-être déjà sur sa piste, attendant le moment de lui tomber dessus. Alors, Braga voulait savoir. Et tandis que le 4x4 cahotait sur la piste entre deux rideaux végétaux de canne, il cherchait déjà la solution. Cette nuit et à cause de l'incompétence d'une ex-révolutionnaire idiote, l'Exécuteur avait anéanti à lui seul presque toute son armée de *soldados*. Or, si les soupçons du *jefe* étaient fondés, il ne s'arrêterait pas là. Le Fumier voudrait sa peau à lui. Bien sûr, don Antonio n'aurait aucune peine à constituer une nouvelle armée de tueurs. Depuis quelque temps, la réapparition du dollar à Cuba aiguissait de nouveaux appétits, et tous les mauvais garçons ne s'étaient pas transformés en *valseros* pour fuir aux Etats-Unis. La pauvreté aidant, la main-d'œuvre ne manquait pas. Simplement, il

fallait du temps pour former un *soldado* ! Et du temps, « El Toro » n'en avait guère. Dès que le fumier l'aurait logé, il serait en danger immédiat. En danger de mort. Le *jefe* le savait, l'Exécuteur n'avait pas de pitié pour *los hombres d'honor*.

Sauf, parfois, très rarement, quand, trahissant ses frères d'armes et pour sauver sa peau, l'un d'eux collaborait avec lui. A ce propos, Braga avait déjà sa petite idée.

CHAPITRE XVI

C'était comme un bruit de soufflet fatigué. Comme une locomotive entendue de loin, s'époumonant à l'escalade d'une pente trop raide. A part cela, le silence. Apparemment sourd à tout et l'esprit ailleurs, don Antonio Braga admirait le décor. Un décor qui lui calmait les nerfs, qui lui permettait de réfléchir.

Avec son sol en terre battue, la chaux écaillée de ses murs, son toit de tôles à claires-voies et ses lampes à vasques métalliques datant des années 50 suspendues aux poutres comme d'étranges insectes, le Museo aurait pu ressembler à n'importe quel autre entrepôt. Mais il y avait les machines. Les cuves, les broyeuses de canne aux rouleaux d'acier cranté, les étuves et même un gros alambic en cuivre, astiqué comme un lingot. Le tout d'une propreté étonnante, malgré le désordre délibéré. Une mise en scène. Un musée qu'aucun touriste n'avait jamais visité, un simple caprice du maître de La Granja. Et c'est là que, cette nuit, le *capo* avait décidé d'élire son tribunal. Il ne l'avait pas fait de gaieté de cœur, mais par stricte obligation. Pour la mise en scène, l'appareillage nécessaire et l'image forte qui resterait gravée dans les esprits. Notamment dans celui de La Guerrillera. Maintenant, tous les acteurs étaient en place. Parfaitement conditionnés. Et ce souffle de machine poussive finissait par nouer les nerfs de Braga. Ce fut pourtant d'un ton posé, presque paternel qu'il interrogea :

— Alors, Miguel, tu as retrouvé la mémoire ?

Perdu dans les poutraisons du Museo, son regard n'avait pas encore bougé, mais il entendit le bruit de soufflet changer de rythme et il baissa les yeux. Des yeux froids, comme le fumé bleuté de ses verres de lunettes. Sans la moindre compassion pour le *soldado* qui avait parfois risqué sa peau pour protéger la sienne, il considéra le corps entièrement nu qu'on avait ligoté sur la plateforme de la broyeuse de canne, mains attachées ensemble, les doigts coincés entre les rouleaux crantés de la machine. Blessé à la tempe par une balle affleurante de l'Exécuteur, il s'était remis à saigner. Il avait l'air de souffrir le martyr, et dans son regard affolé se lisait la plus totale incompréhension.

— *Patrón !* articula-t-il péniblement. Je lui ai rien dit, au Fumier. *Verdad !*

Le boss secoua la tête, prit le temps d'allumer un autre cigare, avant de renvoyer d'un ton de reproche :

— Je ne te crois pas, Miguel. Bolan fait toujours parler les types comme toi. Tu lui as donné mon nom, et tu lui as dit où nous trouver.

Verdad ?

— No ! gémit encore Miguel Lasso.

— Puis le Fumier t'a relâché pour que tu l'aides à me piéger.

— No ! Je le jure sur la Sainte...

— Tss, tss ! le coupa Braga d'un ton sévère. Ne mêle pas la Vierge à tes salades.

Puis se désintéressant de Miguel pour têter son cigare avec componction, il ordonna à son *primero teniente* :

— Vas-y.

Etant le chef des hommes de mains et ne souhaitant pas se salir, l'intéressé adressa à son tour un geste à un des trois *soldados* présents. De ceux qui avaient eu la chance de ne pas être de service au QG durant la soirée, et qu'on n'avait pas envoyés au Festival. Comme tous maintenant, le *soldado* était convaincu de la trahison de Miguel Lasso. Sans état d'âme et d'une main sûre, il enfonça la touche de mise en marche de la broyeuse. Dans un grondement métallique saccadé, les rouleaux crantés de l'engin commencèrent alors à tourner, entraînant les doigts du supplicié dans l'inférieure mécanique.

— No ! Pitié !

Puis il y eut un cri affreux, suivi d'un craquement hideux, et encore un hurlement. Aigu, interminable.

Le *jefe* fit celui qui n'entendait rien. Il connaissait les hommes, et il savait que ce salaud finirait par tout avouer.

— *Piedad ! Piedad !*

Les hurlements du supplicié viraient à l'aigu.

On aurait dit une sirène. Debout près de là, Rita Merced observait la scène sans que ses traits disgracieux ne trahissent le moindre trouble. Durant sa campagne révolutionnaire en compagnie du Che, elle avait vu tant de souffrances et tant de tortures que ce supplice ne lui faisait pas grand-chose. Pourtant, contrairement à Antonio Braga, elle était sûre que Miguel ne mentait pas. Sûre qu'il avait réellement échappé à l'ennemi comme il l'avait dit, certaine aussi qu'elle aurait peut-être pu éviter à Lasso de se faire torturer. Simplement en parlant elle-même. En avouant à Braga ce qu'elle avait fait à La Havane avant de se rendre à l'aéroport, en racontant ce qu'elle avait encore fait à l'issue de la dernière bagarre avenida Desamprado, quand elle avait su avoir affaire au grand Fumier. Elle aurait pu tout arrêter en dévoilant enfin le plan qui l'avait guidée dans sa dernière intervention. Mais en se taisant, elle se vengeait en quelque sorte du mépris affiché par ces minables *soldados* à son égard. Miguel y compris. Elle ! La Guerrillera !

Elle parlerait un peu plus tard et Braga la respecterait de nouveau. Peut-être même qu'il s'excuserait. Et ses hommes aussi. Parce que, bien que simple, son plan était imparable. Digne de ce qu'elle était toujours au tréfonds d'elle-même : la *compañera* du Che !

Deux heures plus tôt, Mack Bolan avait ligoté le pauvre gardien de nuit de La Casa Francisco dans un chantier pour l'empêcher de donner l'alerte trop tôt. Il n'avait alors qu'un seul but en tête. Récupérer le seul moyen de locomotion qui lui soit accessible pour quitter La Havane, la Fiat de feu Ramon Palos. Celle dont le moustachu lui avait remis les clés, et qu'il avait laissée dans la ruelle en décrochant du chantier traquenard, à bord de la 203 de José. L'idée lui en était venue un moment plus tôt quand, quittant l'hôtel avec le gros Cubain, il avait été tenté d'arraisonner la Lada rouge de la fille. Une opération relativement facile, à ce détail près qu'il avait dû vadrouiller presque trois heures dans le quartier, pour attendre que la police, les ambulances et les autorités légales aient enfin évacué les lieux. Ensuite, après un large détour qui lui avait encore pris plus d'une heure en empruntant la route des plages moins surveillée que les autres, il avait enfin pu prendre la direction de l'est vers Santa Clara, en prenant soin toutefois d'éviter l'autoroute où la police patrouillait sûrement. Il avait dépassé Jovellanos depuis une demi-heure, sans même s'y arrêter pour manger quelque chose. A cause de la police. Il n'y avait pourtant croisé qu'une seule voiture de la milicia, et depuis, plus rien. Sauf deux ou trois bus, quelques innocents *coches viejos* et autres carrioles à cheval. A la radio gouvernementale, on avait parlé de règlements de comptes, auxquels pourraient être mêlés un ou plusieurs étrangers. Des trafiquants... de dollars !

Une manière comme une autre de dire que le mal ne pouvait venir que de l'extérieur, et que la toute nouvelle tolérance à propos de l'usage de la monnaie US n'apporterait rien de bon. Bolan ne s'étonnerait pas d'entendre dans les prochaines heures Fidel Castro intervenir en personne sur les ondes, dans un de ces discours fleuves dont il avait le secret, pour fustiger une nouvelle fois l'impérialisme yankee, responsable de ces massacres.

Maintenant, à presque 9 heures du matin et dans le soleil qui commençait à chauffer sérieusement la tôle de la Fiat, il roulait dans une plaine toute verte, entre deux murailles de canne à sucre. Il avait parcouru environ la moitié du chemin le séparant de Santa Clara, elle-même voisine de Potrerillo, où il avait rendez-vous, ce soir, avec Pedro Valdes, et avec John, l'honorable correspondant de la CIA. Plus que... trois heures de route ! Une fois dans le secteur, il chercherait à manger, et un endroit pour dormir. Rien d'autre à faire jusqu'au soir, hormis une reconnaissance préalable du lieu de contact, la station-service désaffectée. En espérant que là, enfin, le cours des événements tournerait en sa faveur.

Lucia Ortiz était épuisée. Cette nuit blanche saturée d'émotions lui

avait usé les nerfs et son échec à La Casa Francisco l'avait anéantie. Tout ça pour rien !

Trois heures plus tôt, alors qu'après un long moment d'errance en ville, à la recherche d'elle ne savait trop quoi, elle s'apprêtait enfin à rentrer chez sa demi-sœur, elle avait été prise d'un coup de pompe et avait dû stopper la Lada près du stade Juan Abrantes. Juste pour un instant de repos. Résultat, elle s'était endormie. Trois heures ! Affolée, elle s'était précipitée dans la première cabine téléphonique venue pour appeler Maria. En vain. Sa sœur était partie travailler. A la manufacture de cigares, on n'aimait guère les retards. Résignée, le corps en ruine et l'esprit en déroute, Lucia se frotta les yeux, remit le contact et la Lada redémarra. Direction Guanabacoa. Toute la ville à retraverser !

Le parcours fut en fait moins long que Lucia ne l'avait redouté et, vingt minutes plus tard, elle abordait Guanabacoa. Une banlieue triste que le soleil du matin ne parvenait pas à égayer. Des bandes de gosses jouaient déjà au foot dans les rues et les rideaux des échoppes étaient tous levés. Finalement, Lucia s'était peu à peu mise à aimer ce *barrio*. Même si, souvent, elle regrettait le temps où Maria partie vivre avec son *novio*, elle était restée avec son père veuf, dans les quartiers de l'Est.

C'était hier, c'était dans une autre vie. Plus heureuse.

Chassant ces tristes pensées, Lucia arrêta enfin la Lada devant la sortie de garage de la maison où elle vivait à présent. Celle du *novio* de Maria. Une construction de plain-pied, dont une partie était de bois. L'ancienne. Dans la nouvelle, Maria avait depuis peu installé une chambre pour Lucia. Elle allait pouvoir dormir dans un lit. Pendant au moins... toute la journée ! Lucia aurait peut-être dû se rendre à la manufacture pour avouer son échec à Maria, mais cela ne changerait probablement plus rien, et elle était vraiment trop épuisée. Elle avait certes déjà passé de nombreuses nuits blanches dans sa vie, mais danser et s'amuser avec les copains n'avait rien à voir avec ce qu'elle venait de vivre. Ce matin, elle avait l'impression d'être passée dans une de ces machines à casser les cailloux, que son père manœuvrait autrefois sur les chantiers. En pénétrant dans l'entrée de la maison, elle avait déjà les yeux presque fermés et, en entrant dans la salle de séjour aux rideaux fermés, son pied buta sur quelque chose. Manquant tomber, elle maugréa entre ses dents.

— *Sangre de Dios !*

Maria laissait toujours tramer des tas de trucs partout. Lucia rouvrit les yeux et son regard distingua une masse sur le carrelage. Pendant une seconde, elle ne comprit pas de quoi il s'agissait, puis sa vue s'éclaircit d'un coup et elle crut que son cœur allait exploser.

Sa sœur était recroquevillée par terre, en robe de chambre,

inanimée !

— Maria ! Qu'est-ce que...

Sans achever sa phrase, Lucia Ortiz s'était agenouillée. Secouant sa demi-sœur toujours immobile, elle cria de nouveau :

— Maria !

Puis sa main en appui par terre glissa bizarrement et, manquant s'écrouler sur Maria, Lucia Ortiz distingua alors la large tache sombre et visqueuse sur laquelle sa paume s'appuyait. Au même instant, son odorat enregistra l'odeur. Fade. Ecœurante.

Celle de la peur, du désespoir... de la folie qui envahissait Lucia comme un raz de marée.

L'insupportable bruit de soufflet fatigué avait cessé et les cris aussi. Miguel Lasso était mort sous la torture, les bras et la tête déchiquetés, sans avoir avoué quoi que ce soit. Rita Merced avait attendu que les *soldados* aient évacué le cadavre, pour révéler enfin à don Antonio ce à quoi elle avait occupé son début de soirée à La Havane, puis ce qu'elle avait fait avant de revenir à La Granja au petit matin. Sûre de son fait, elle lui avait ensuite dévoilé ce plan mis au point durant la nuit, devant des *tenientes* visiblement décontenancés. Muet et étonnamment attentif, don Antonio Braga l'avait écoutée jusqu'au bout. Maintenant, le regard perdu derrière ses lunettes bleutées, il paraissait penser à autre chose. Mais La Guerrillera savait que c'était faux. Cruel, violent et sans scrupules, Braga était aussi très intelligent. Il savait toujours tirer le meilleur d'une situation, et Rita venait d'en créer une nouvelle. Assortie d'une possibilité de solution. Il ne pouvait laisser passer l'occasion.

Enfin, après un moment qui parut une éternité à l'ex-révolutionnaire, le *jefe* émergea de sa torpeur apparente. Esquissant un petit sourire de loup satisfait sous sa belle moustache de macho, il dit seulement :

— Tu vois, quand je te fais les gros yeux !

Presque affectueusement. Le salaud ! Puis il ajouta, perfide :

— Puisque c'est ton plan, *querida*, à toi de jouer !

Evidemment pas question d'excuses, mais c'était déjà ça. Surtout devant ces deux pourris de *tenientes* à qui elle venait de voler la suite des opérations.

CHAPITRE XVII

« *No, señores imperialistas, tenemos absolutamente ningun miedo ! Venceremos !* » Non, messieurs les impérialistes, nous n'avons absolument pas peur ! Nous vaincrons !

Mack Bolan s'en était douté, et il n'y avait pas échappé. Fidel Castro, en personne, venait d'achever à la radio le discours fleuve redouté. Un discours qui avait pendant une bonne demi-heure fustigé les « odieux actes terroristes » survenus la nuit précédente à La Havane. Et en terminant sur ce fameux slogan qui ornait aujourd'hui l'immense panneau faisant face à l'immeuble suisse où certaines activités américaines se perpétuaient malgré l'embargo, le mythique *jefe de la revolución* avait évidemment désigné l'ennemi. Les Américains, et, par là même, la CIA, qui n'avait pas hésité à profiter de l'ouverture au tourisme pour profaner le sol cubain par le sang d'innocents.

Si Mack Bolan avait écouté jusqu'au bout, c'était dans l'espoir d'une quelconque indication sur les mesures que les autorités avaient sans doute déjà prises. Hélas, le *lider máximo* n'était pas un imbécile. Il en était resté au discours classique, sans le moindre commentaire utile au Guerrier. Maintenant, radio éteinte et roulant lentement, celui-ci cherchait son chemin dans la nuit. Parfaitement indiqués jusqu'à Santa Clara, les itinéraires étaient faciles à suivre, mais ici et sur ces petites routes de montagne, c'était une autre affaire.

Tout en conduisant, l'Exécuteur se posait des questions. Pas à propos de John qu'il avait contacté à la mi-journée sur son cellulaire, et qui lui avait confirmé leur contact de ce soir ainsi que sa livraison, mais à celui de Pedro Valdes dont il n'avait évidemment pas de nouvelles. Si le camionneur lui faisait faux bond, il pouvait tout de suite dire adieu à la suite de son blitz à Cuba. Et dans les conditions actuelles, même plus question de tourisme. Tous les flics cubains devaient maintenant être en possession de son signalement, et, plus tôt il quitterait l'île, mieux cela vaudrait pour lui. S'il le pouvait encore. Quant à l'espoir de voir débarquer le TACOM, son acheminement sur la base de Guantanamo n'était plus qu'un cas d'école. Une semaine de délai, selon Jack Grimaldi qui l'avait appelé moins d'une heure plus tôt. En revanche, l'as du Viêt-Nam lui avait affirmé pouvoir se faire transporter sur base en quelques heures seulement, s'il avait besoin d'un hélico. Le Guerrier avait refusé. Trop risqué sur le plan politique. Le fiasco de la Baie des Cochons suffisait largement.

— *Shit !*

Potrerillo ! Absorbé par ses pensées, l'Exécuteur n'avait pas vu le panneau à temps et il avait loupé l'embranchement. Il freina, recula sur la route déserte, corrigea son erreur. A cet instant, une sonnerie ouatée résonna dans l'habitacle de la Fiat. Le cellulaire satellitaire. Un contretemps pour John ?

Inquiet, le Guerrier établit le contact :

— *Diga* ?

En espagnol. Pur réflexe.

— Striker ! fit aussitôt une voix amie dans l'appareil.

— Hal ! s'enquit l'Exécuteur. Qu'est-ce qui se passe ?

— On a un gros problème ! renvoya le fédéral. Tu es grillé !

Une ombre de sourire glacé erra une seconde sur les lèvres de l'Exécuteur qui ironisa froidement :

— Putain de scoop ! Je suis un peu au courant et j'ai même pensé un instant que Castro allait me citer dans son discours !...

— Attends, Mack ! coupa le numéro Un du *Justice Department*. C'est plus grave que tu crois ! Une de mes sources du NSA vient de m'envoyer l'enregistrement du C Group sur les dernières écoutes du secteur Caraïbes.

La NSA, les longues, très longues oreilles de l'Amérique. Le système d'écoutes le plus performant de la planète, capable de capter le moindre coup de téléphone, même en GSM, la moindre émission radio, le plus petit son véhiculé par les ondes. Véritable mammoth de l'exploration électronique, basé dans le Maryland. Effectifs approximatifs, 30 000 agents à travers le monde, budget annuel avoué, entre six et dix milliards de dollars ! Big Brother puissance exponentielle.

— C'est sérieux, Mack, reprit Hal Brognola, tendu. L'armée cubaine est en état d'alerte rouge. Sa mission, je cite : « capturer à tout prix l'agent impérialiste US débarqué à Cuba sous fausse identité, et chargé par la CIA de déclencher des troubles par une série d'odieux attentats, dont les premiers se sont produits la nuit dernière à La Havane. »

Le Guerrier fit la grimace. Depuis la nuit dernière, il savait que son séjour à Cuba ne pourrait qu'être bref, et que son blitz risquait d'être compromis. Mais à ce point...

— O.K., dit-il. J'ai encore quelques trucs sur le feu et...

— Striker ! coupa encore le fédéral d'une voix tendue. Tu n'as pas compris ! Tu dois décrocher ! Immédiatement !

Il avait fortement appuyé sur le dernier mot et Bolan tiqua.

— Tu as quelque chose à me dire, Hal ?

Dans le combiné, la voix du fédéral devint plus grave :

— Qu'est-ce que tu crois ! Tu as foutu un bordel monstre, cette nuit !

— Pas plus qu'ailleurs en d'autres temps, fit ironiquement valoir le

Guerrier.

— Merde ! T'es à Cuba, mon pote ! renvoya Brognola. Le putain de pays le plus hostile du monde à notre égard ! Si tu te fais prendre, on va avoir de grosses emmerdes !

— Surtout moi ! ironisa encore l'Exécuteur.

— Mack ! lança le fédéral, je veux dire que l'Oncle Sam va avoir des problèmes ! On n'est pas bien vu par tout le monde.

Une litote. Mais le fédéral avait raison. On imaginait mal le nombre de nations qui nourrissaient des sympathies, plus ou moins avouées, avec Cuba. Bolan s'en voulut de son ironie. Hal n'y avait pas fait allusion, mais certaines personnes au sein de l'administration et des services US subodoraient depuis longtemps une certaine collusion entre le fédéral et l'Exécuteur. En cas de gros problème politique lié aux activités de Mack Bolan, Brognola serait immédiatement pris dans le maelström. L'ex-sergent Miséricorde, souvent appelé par ses amis le guerrier solitaire, ne voulait surtout pas ça. Embarrassé, il questionna :

— Ton avis ?

— Rentre, Striker. Tout de suite !

Mack Bolan fit entendre un petit rire sec.

— Et comment tu vois ça ?

Même avec un des autres faux passeports qui le suivaient partout, il n'avait pas une chance sur mille de traverser les mailles du filet, maintenant que l'alerte était donnée. Cuba était une île, et pas n'importe laquelle. La seule alternative possible pour Bolan, se planquer en attendant l'accalmie. La clandestinité totale. Et là-dessus, il avait sa petite idée. Comme s'il avait lu dans ses pensées, le fédéral renvoya :

— Je vois ça du côté de John. Je l'ai fait alerter. Pour une procédure d'exfiltration d'urgence. Je sais que tu as rendez-vous tout à l'heure, il t'expliquera.

— O.K., soupira Bolan, déjà presque résigné. Thanks, vieux. On ne peut pas gagner à tous les coups !

Il allait raccrocher, quand son ami l'arrêta :

— Mack ?

— Oui ?

— Fais gaffe. Je veux dire, à toi.

Cher vieil Hal ! Malgré les risques professionnels, voire juridiques qu'il encourait en cas de pépin, son ami s'inquiétait pour lui ! Bolan le savait sincère et, touché, il promit :

— Juré. De toute façon, je ne te mouillerais pas.

Puis il coupa la communication, une grosse ride lui creusant le front. Décidément, la situation ne s'arrangeait pas. Mais, au point où il en était ce soir, autant aller jusqu'au bout. Avec un peu de chance et si Pedro Valdes était fiable, il pourrait au moins quitter Cuba avec de

vraies infos sur la mafia locale. Pour rebondir ensuite.

Un quart d'heure plus tard et l'esprit encore préoccupé, il pénétrait dans Potrerillo par l'entrée Nord. Près de lui, son arsenal restreint était prêt, chargeurs engagés. Il en avait assez des mauvaises surprises. Il était 22 h 50 et dans les rues en pente et désertes de la bourgade, le vent des alturas faisait voler quelques débris. A cette heure, seules quelques fenêtres étaient encore éclairées. Dans les « hauteurs », comme on disait ici, on se couchait tôt. Sauf à l'entrée d'une place bordée de colonnades où des locaux de la Policia Municipal étaient allumés. Peu après, la Fiat sortait de la ville par un virage serré, découvrant presque tout de suite la station-service désaffectée Cupet-Cimex.

A vélo, à moto et même en voiture, les amoureux étaient bien là. Des jeunes qui flirtaient dans les coins les plus sombres, d'autres, par deux ou plus, qui semblaient se draguer. Non seulement autour de l'ancien débit d'essence, mais également dans la zone d'entrepôts qui bordait l'autre côté de la route. Des transistors jouaient un peu partout rumbas et autres salsas, et un peu plus loin, autour d'un joueur de guitare, un groupe entonnait des airs rythmés. Bolan ignorait pourquoi, mais il semblait bien que l'endroit soit effectivement le rendez-vous des jeunes du secteur. Amoureux ou non. Puis il aperçut le camion et ses pensées prirent un autre cours. En fait, seulement la partie tracteur sans remorque d'un poids lourd, engagé entre deux entrepôts. Amenant la Fiat à une dizaine de mètres, le Guerrier découvrit un vieux Mercedes bleu et vert, apparemment fatigué. Le véhicule annoncé par Pedro Valdes. Dans la lumière de ses phares, Bolan aperçut une silhouette au volant. Il fit l'appel de phares prévu en la circonstance, et, aussitôt, le Mercedes alluma les siens, avant de s'ébranler lourdement. Suivant toujours le plan établi la veille, l'Exécuteur se mit à le suivre et les deux véhicules s'attaquèrent aux virages d'une petite route montant vers le massif de Guamuhaya. Une ascension brève, qui s'acheva à l'entrée, au portail ouvert, d'une cour de ferme en ruine, avec un hangar à toit de tôles, qui avait l'air de servir de dépôt pour vieilles ferrailles. Fûts de chantier, bennes éventrées et pièces mécaniques rouillées s'entassaient en tas épais un peu partout. A l'entrée du hangar, une remorque de camion à la bâche rapiécée stationnait. Probablement celle du Mercedes. Sitôt la cabine arrêtée, le chauffeur de celui-ci sauta à terre et, dans la lumière de ses phares, l'Exécuteur l'identifia immédiatement, grâce au portrait envoyé en e-mail par Hal Brognola sur le computer du char de guerre. Grand, costaud, dans les trente-cinq ans, belle gueule. Pas vraiment l'idée qu'on se faisait d'un indic. Venant se pencher à la portière de la Fiat, le camionneur interrogea :

— Vous avez les dollars ?

Il ne perdait pas le nord, le « cousin ». Bolan acquiesça, montra la liasse qu'il avait apportée. Rasséréné et désignant les amoncellements de ferrailles, l'autre lança dans un espagnol précipité :

— *Vale !* J'ai pas beaucoup le temps. Une livraison à embarquer et la remorque à raccrocher. Venez m'aider. Juste pour les tonneaux. Pendant ce temps, je vous dirai ce que je sais.

Avisant alors les armes sur le siège du passager et le monstrueux .50 Desert Eagle confisqué lors du blitz au Festival, que le Guerrier avait en main, il marqua un recul en s'écriant :

— Hé ! Faites gaffe, avec ce truc !

— Je fais gaffe, renvoya l'Exécuteur de sa voix d'outre-tombe.

D'emblée, le type lui déplaisait. Veule, regard fuyant. Comme la plupart des indics. Avec, en plus, une sorte de raideur de tout le corps. Comme s'il attendait quelque chose. Peut-être s'inquiétait-il pour les fameux dollars. Pressé d'en finir, le Guerrier quitta la Fiat, le .50 et un MAC 10 dans la ceinture. Déjà, Valdes avait rejoint la remorque à l'entrée du hangar et dénouait les attaches à l'arrière de la bâche. A cet instant, il y eut une espèce de crissement dans la nuit, et, le temps d'un éclair, l'Exécuteur sentit son sang se figer dans ses veines. Au tréfonds de son cerveau, le signal d'alarme déjà sensibilisé par l'attitude de Valdes s'était soudain déclenché. Son instinct enregistra les présences, son ouïe exercée capta les cliquetis ténus et, avant même que son esprit ne le lui ait commandé, il avait plongé entre les amoncellements de ferrailles en criant :

— *Cuida...*

Le reste se perdit dans le vacarme dantesque de feu et de plomb. Un enfer qui s'était déclenché si vite que Bolan avait à peine eu le temps de se mettre à couvert. Les premières balles frappèrent un fût près de sa tête et l'une d'elles vint même vrombir lugubrement à son oreille, tandis que, tout près, Valdes lâchait un cri sourd. Mais, déjà, la crosse épaisse du .50 Magnum était venue se loger dans la paume de l'Exécuteur et avait lâché deux énormes ogives. Dans la nuit, il vit l'ombre qui venait de bondir vers lui partir en arrière. Percuté en plein élan par la terrible puissance d'arrêt de la .50, le type rejeta violemment la tête de côté, tandis que son mouvement en avant s'inversait brutalement. Reculant de plusieurs pas, il lâcha le P.M. qu'il brandissait, bouche ouverte sur un cri muet. Au milieu de son front, un flot de sang jaillissait, tandis que, dans la lumière des phares, un large morceau arrière de sa boîte crânienne volait dans l'espace, accompagné de son cerveau explosé. Mort avant d'avoir touché le sol, il recula encore d'un pas, s'effondra dans un vacarme de ferrailles... manquant faire tomber le deuxième type, un costaud, barbu et en chemisette claire, que l'Exécuteur avait eu le temps de voir arriver sur les talons du premier. Un costaud auquel était destinée la deuxième

.50 Magnum du Desert Eagle. Cette dernière l'avait touché au plexus, l'arrêtant net dans sa charge et lui faisant pousser une espèce d'aboiement qui résonna sous le toit de tôles à la façon d'un glas. Mais c'était un vrai dur et, tout en partant en arrière, il lâcha une longue rafale de P.M. qui alla se perdre dans la toiture. Cela fit comme un roulement de batterie, dont le pourri n'eut pas le loisir d'apprécier le tempo. D'une troisième .50, l'Exécuteur lui avait fait sauter toute la mâchoire inférieure. Dans sa course dévastatrice, la balle fit aussi éclater les cervicales, avant d'aller se perdre dans les profondeurs du hangar. Le barbu n'avait pas encore touché terre, que le Guerrier avait arraché le MAC 10 de sa ceinture et roulé sous la remorque du Mercedes. A cet instant, il y eut un choc sourd tout près de lui et quelque chose roula vers ses pieds. Coincé sous le véhicule et l'index sur la détente, l'Exécuteur baissa les yeux, sentit son sang se glacer dans ses veines. Une grenade ! Et celle-ci ne devait pas être un jouet pour touriste...

CHAPITRE XVIII

La grenade avait atterri aux pieds de l'Exécuteur, et, à l'instant où il réalisait la situation, un autre choc avait résonné sur sa droite. Il avait tourné la tête et avait vu rouler une deuxième grenade !

Il ne se souviendrait pas comment il avait fait. Pur instinct de survie, manœuvre désespérée ou au contraire réflexe aiguisé du professionnel de la guerre, il ne le saurait peut-être jamais. Mais, en un millième de seconde, s'arrachant un morceau de cuir chevelu sous le châssis de la remorque, les entrailles nouées et les nerfs à vif, il s'était retrouvé avec la grenade la plus proche dans la main. Juste le temps de la balancer au loin. Très loin, hors du hangar. Puis, l'esprit en effervescence et tandis que des rafales nourries fusaient sous la remorque pour faire bonne mesure, il avait roulé dans l'autre sens, renversant un tas de ferrailles, cognant un tonneau métallique qui avait résonné comme un gong. Dans la foulée, il avait aperçu une ombre sur sa droite et lâché une rafale de MAC 10. L'ombre s'était écroulée dans la ferraille, exactement à la seconde où la première explosion résonna dans la cour : la grenade qu'il avait réussi à balancer dehors. Dans la seconde suivante la deuxième déflagration secouait la remorque. Il sembla que le hangar se désintégrait, des débris volèrent partout et un nuage de poussière acide s'éleva dans la lumière des phares. Puis ce fut le silence. Lourd comme la mort. Un silence qui parut s'éterniser, avant qu'une toux ne résonne quelque part, suivie d'une voix cassée, mais nerveuse :

— *Bueno ! Muy bueno !*

Une autre toux lui répondit, suivie d'un ricanement, tandis qu'une troisième voix appelait :

— Ola, Jav' ! Tu l'as explosée, la grande Salope ?

Au moins, c'était clair, même en espagnol. Les autres savaient qu'il était.

Non loin de là, dissimulé dans l'ombre et réfugié à l'abri d'un tas de ferraille, celui qu'on appelait Jav' cracha une insulte et levant le canon du P.M. Steyr Mpi 81 qu'il n'avait pas lâché envoya les 32 ogives de 9 mm Parabellum de son chargeur droit devant lui. Un feu d'enfer qui résonna sous les tôles du toit comme un orage et qui fit gicler des morceaux de métal un peu partout. Des balles ricochèrent, faisant s'élever des cris alentour. La rafale terminée, une voix lança ironiquement :

— Hé, Jav' ! On est avec toi !

Des rires s'élevèrent derrière les tas de ferrailles. La décompression. Dissimulé dans l'ombre et retrouvant son calme, le

nommé Jav' réengagea un chargeur dans son Steyr en grognant pour lui-même :

— *Perfecto !*

— Ola ! appela une autre voix sur sa droite. T'es sûr que tu l'as eu, le Fumier ?

— T'as qu'à venir fouiller les gravats, grinça Jav'.

Ce soir, il se sentait nerveux. Forcément. On lui avait dit que cette affaire pouvait décider de son avenir, que, s'ils réussissaient, ils seraient intégrés dans une famille puissante et qu'ils n'auraient plus jamais à se soucier de rien. Pour des types comme eux, c'était le paradis. Restait à assurer, et Javier était sûr qu'ils venaient de gagner leurs galons. Seulement, il n'était pas un imbécile et il était prudent.

Réarmant le Steyr d'un coup sec, il se baissa, envoya une nouvelle rafale vers la remorque, à ras de terre, une autre à hauteur d'homme. Puis changeant de place et visant toujours l'environnement de la remorque, il alla vider ce qui restait du chargeur dans un mouvement tournant qui ne laissait aucune chance au moindre survivant. Les échos des coups de feu se répercutèrent sous les tôles du toit puis ce fut le silence. Si intense qu'on aurait dit un monde mort. Envoyant un crachat par terre, Jav' mit un troisième chargeur dans le Steyr, plongea sa main libre dans sa poche de veste, la ressortit armée d'une petite torche électrique qu'il coinça entre deux ferrailles, avant de l'allumer et de bondir aussitôt à l'écart. Petite astuce qui permettait parfois de survivre. Mais, comme il l'avait espéré, rien ne se produisit. D'ailleurs, il venait d'apercevoir la silhouette d'un corps entre deux voitures et du sang avait giclé partout, autour de la remorque bâchée.

— *Vale !* souffla Jav', rassuré. Niqué, le salaud !

Alors, il y eut comme un léger courant d'air dans sa nuque.

— Tss, tss ! souffla tout doucement une voix. Raté !

C'était une voix basse. Si grave et si glacée qu'elle avait l'air de sortir d'une tombe. Simultanément, quelque chose de froid et de dur s'était enfoncé sous l'oreille de Jav' et, d'un coup, une panique viscérale déferla dans ses boyaux. Une peur irraisonnée qui le fit hurler !

— *Cuidado !* Atten...

C'était stupide, et, lui coupant le souffle, la voix sépulcrale résonna :

— Pas la peine, Jav'. Ils sont morts. Tous morts.

Disant cela, l'inconnu avait exercé une pression avec un couteau ou un rasoir, et Jav' sentait ses tripes se vider. Simultanément, une poigne d'acier lui arracha brusquement le Steyr tandis qu'une jambe dure comme la pierre fauchait les siennes. Balayage imparable qui l'envoya s'écraser dans la ferraille. Nez fracassé et pissant le sang, il voulut se redresser, fut de nouveau catapulté dans les débris,

s'entaillant une main sur de la tôle coupante. Etouffé par son propre sang, il tenta :

— Attends ! Je...

Un coup lui arriva en pleine face, lui éclatant la bouche et achevant de lui détruire le nez.

— Cinq secondes, Jav', prévint la voix sinistre. Tu as cinq secondes pour tout me dire.

— Hein ! renifla le *sicario*. Te... te dire quoi ?

— Le nom de ton *jefe*, et l'endroit où je vais le trouver.

Le flingueur gémit, cracha du sang et des débris de dents, chercha encore à se lever. En vain. Un des pieds de l'Exécuteur clouait sa main au sol. Sans pitié, le Guerrier insista :

— Plus que trois secondes, Jav'.

Se tordant à terre, l'intéressé hoqueta :

— *No sé !*

— Tu ne sais pas ?

A travers les gongs qui sonnaient sous son crâne, le *sicario* perçut un déclic au-dessus de lui. Suppliant, il lança :

— *No !* Nous, on vient juste d'être embauchés. On... nous a dit que t'étais le type du massacre de la nuit dernière à La Havane. Ils ont dit que t'avais rendez-vous ici avec le camionneur, et qu'on aurait une grosse prime si on vous butait tous les deux.

Pour le rendez-vous, la balance était facile à identifier. Pedro Valdes. Un indic restait un indic. Pour l'embauche à la louche de ces flingueurs d'occasion, ça se tenait. Ses troupes décimées, et devant l'urgence, le commanditaire du coup d'hier avait dû se rabattre sur le tout-venant. Après un long regard scrutateur alentour, le Guerrier insista quand même :

— Et mon nom, comment vous le connaissiez ?

— *Tu nombre !* s'étonna Javier. *Que nombre ?*

— La grande Salope. Le Fumier.

— Ah ? fit bêtement l'*assassina*. C'est ton...

Soudain conscient de sa stupidité, il s'arrêta aussitôt pour enchaîner :

— Des noms qu'on nous a dits comme ça, pour parler de toi.

Sautant sur l'occasion, l'Exécuteur interrogea :

— Qui ça, on ?

— Euh... un type et... et *una mujer* ! avoua piteusement le flingueur.

— Une femme ?

Un frisson d'excitation avait parcouru le dos de Bolan. Une femme. Comme la conductrice du sidecar de cette nuit ! A cet instant, son instinct lui dit que quelque chose clochait. Après ce qui s'était passé la nuit dernière et l'ennemi sachant qu'il était, l'envoi ici de ce minable

commando de coupe-jarrets ne collait pas. Il y avait autre chose, il questionna :

— Où je les trouve, le type et cette femme en question ?

— *No sé !* gémit le tueur. Même Mario le savait pas ! On lui a juste dit de venir ici avec nous et de te flinguer à vue. C'est tout !

— Qui est Mario ?

D'un regard hébété, le nommé Jav' désigna une des silhouettes allongées dans leur sang près de là.

— Lui, dit-il. Je crois. Mais... il en savait pas plus.

Là encore, tout ça se tenait. Hélas. Pour les infos escomptées, l'Exécuteur n'avait plus qu'à tenter la boule de cristal ou la *brujería*. La sorcellerie locale. Mais le malaise persistait en lui et, pesant de tout son poids sur la main du blessé, il gronda :

— Il y en a d'autres dans le secteur. *Verdad ?*

Jav' fit mine de ne pas comprendre et l'Exécuteur insista :

— Ils attendent que je ressorte du hangar pour me tirer comme un lapin, non ?

— *No, no !* s'affola le flingueur. *No ! Y a personne !*

Que Jav' soit sincère ou non, qu'il soit au courant ou non, le guerrier était persuadé du contraire. Ils étaient là. Tout ça n'avait été qu'une mascarade destinée, au cas où il en réchapperait, à lui faire croire qu'il avait en fin de compte triomphé. Un piège à double détente. Sa vigilance devrait alors se relâcher et, cette fois, ils l'auraient facilement. En tout cas, pour Jav', c'était le bout de la route.

L'index de Bolan enfonça la détente du Desert Eagle. La terrible explosion du calibre .50 fit trembler l'air, la poussière vola, masquant l'horrible magma qui remplaçait la nuque de Javier Plata, minable tueur de son état.

Rico Ruello était un des trois rescapés de l'ancienne équipe d'El Toro. Ceux qui n'avaient pas participé au guet-apens du Festival. Un *pistolero* solide, pas facile à déstabiliser. Pourtant, depuis qu'il avait dû la nuit dernière pousser Miguel Lasso sur la plate-forme de la broyeuse de canne à sucre, depuis qu'il avait vu ses mains et ses bras se faire écraser, depuis qu'il avait assisté au spectacle hideux de sa tête peu à peu scalpée, puis éclatée par les terribles rouleaux d'acier cranté, il se sentait extrêmement mal à l'aise. Mais ça, il ne l'aurait jamais montré à ces minables *sicarios* que La Guerrillera avait fait recruter en catastrophe ces dernières heures. Pas précisément des épées. Des flingueurs de bas étage, tout juste capables de tabassages dans les recouvrements de « taxes ». Des péteux qui restaient prudemment planqués, attendant que Ruello se découvre pour aller vérifier lui-même le travail. Comme Sergio et Raul. Les deux autres rescapés de l'ancienne équipe. Courageux, mais pas téméraires. Puisque la mort de

leurs collègues et la torture de Miguel avaient promu Rico *primero sicario*, eux aussi attendaient.

Rico Ruello ne les voyait pas, mais il sentait presque leurs regards accrochés à son dos.

En attendant, c'était maintenant à lui de prendre les choses en main. Il avait entendu ces cons se congratuler de la mort du Fumier, mais depuis, c'était un silence de mort. Conscient de son devoir, le nouveau *primero sicario* se décida enfin. Redressant la tête et relâchant la pression de son index sur le fusil à lunette passive qui ne l'avait pas quitté, il brisa enfin le silence en lançant à la cantonade :

— *Ola !* vous autres !

Seul le silence lui répondit. Agacé, Rico Ruello cria :

— *Ola !*

— *Ola.*

D'abord, le *primero sicario* crut à une mauvaise plaisanterie de Sergio ou de Raul. Puis il réalisa que la voix venait de tout près, dans son dos, et il voulut tourner la tête. Il n'en eut pas le temps. Une poigne d'acier venait de s'abattre dans ses cheveux, lui tirant violemment la tête en arrière. Dans le même temps, il sentit un contact froid sous son menton, puis comme une petite brûlure.

— Pas bouger, souffla une voix tout près de son oreille. Juste me dire où sont tes copains.

C'était une voix sinistre, chargée d'accent yankee. Dans l'esprit de Ruello, ce fut comme une vraie tempête. La grande Salope ! L'Exécuteur ! Et dans son esprit chamboulé, tout bascula d'un coup. Tel un dément, le nouveau *primero sicario* de la famille Braga tourna le fusil à lunette, essayant d'en pointer le canon vers l'arrière. Il sentit nettement la chose glacée lui faire mal au cou, mais, déjà, son index avait enfoncé la détente de son arme. Le coup de feu l'assourdit, il sentit la pression sur ses cheveux se relâcher et il eut le temps d'entendre des cris sur sa droite. Raul et Sergio. Ils allaient débarquer, il avait gagné. Puis il entendit sa gorge émettre un étrange bruit d'évier qui se vide, il eut un éblouissement intense, et il ne se dit plus rien.

Déjà mort, Rico Ruello ne vit pas l'Exécuteur sauter en arrière pour éviter le monstrueux jet de sang, pas plus qu'il n'entendit les cris de ses copains ni les chapelets des rafales qui suivirent. Roulant dans la poussière, le Guerrier avait eu juste le temps d'échapper aux premiers tirs. Mais, jaillissant de la nuit comme celles de fauves affamés, les deux ombres fondaient sur lui, tirant sans relâche en longues rafales. Cerné par un feu d'enfer, les balles sifflant à ses oreilles et pris par l'urgence, Mack Bolan, pressant en même temps la détente du MAC10 et celle du Desert Eagle, riposta par le même feu d'enfer, tout en roulant dans la poussière. Face à lui et maintenant bien visibles sur le

fond de nuit éclairée par les phares de la Fiat et du camion, Raul et Sergio ne comprirent pas ce qui leur arrivait. Cueilli en haut du buste par la rafale du P.M., le premier repartit brutalement en arrière, épaule exposée par la quasi-totalité du chargeur. Bolan levait le MAC 10 pour achever Raul, quand le deuxième tueur jaillit devant lui comme un damné, bavant littéralement de rage, hurlant des obscénités, son P.M. pointé vers l'Exécuteur. Dans une rotation fulgurante et dans un cri aigu, Raul disparut subitement, avalé par la nuit. Commandé par l'urgence, le monstrueux Desert Eagle avait tonné dans le poing gauche de l'Exécuteur. Une seule fois, catapultant la terrible .50 dans les tripes de Sergio. Littéralement soulevé de terre par la terrifiante puissance d'arrêt de la balle, il ouvrit grand la bouche pour crier, mais seul un flot de sang en sortit. Il fit encore deux pas et, quand il s'affala dans la poussière, l'Exécuteur n'était plus là. Parti à la poursuite de Raul.

Au même instant, un grondement s'éleva, montant dans la nuit comme une déferlante. Puissant, furieux et crescendo, tel celui d'un fauve enragé, c'était le bruit d'un moteur de moto...

CHAPITRE XIX

Même au plus fort des combats qu'elle avait menés auprès du Che, Rita Merced n'avait jamais souffert autant. Elle ne savait pas très bien comment c'était arrivé, mais alors qu'elle survenait sur le théâtre des opérations pour interdire toute retraite au grand Fumier coincé dans le hangar et se le payer elle-même le cas échéant, il y avait eu cette chose voltigeant dans la cour, puis l'explosion. Même encore maintenant, elle n'arrivait pas à se souvenir complètement de la suite immédiate des événements. Elle s'était sentie catapultée par le souffle de la déflagration, elle avait encaissé un terrible choc sur le côté de la poitrine, s'était retrouvée derrière un angle de bâtiment de ferme, avait compris qu'elle perdait son sang et il lui avait semblé tomber dans l'inconscience. A peine quelques instants. Pourtant, en reprenant ses esprits, elle avait réalisé son erreur. Trop de temps était passé. Dans le hangar régnait à présent un silence de mort. Encore une fois, elle s'était sentie plonger dans un gouffre sans fond, en était remontée subitement, réveillée par des rafales venues de la colline surplombant la grange. Un feu nourri, suivi de cris hystériques, semblables à ceux d'un fou furieux. Puis il y avait eu un dernier coup de feu. Si fort, si puissant qu'on aurait pu croire à un tir de mortier. Puis un bruit de galop. Un homme lancé en pleine course, qui partait en direction de la route. Alors, dans l'esprit encore embrumé de Rita, et tandis que sa chair blessée commençait à s'incendier, tout avait basculé.

Le Fumier était en train de s'échapper ! Lui qui avait tué tant et tant de leurs semblables à travers la planète s'enfuyait comme un rat devant la montée des eaux ! Le chien ! Le lâche !

Il lui semblait entendre encore les derniers propos de don Antonio :

— Si tu ne ramènes pas la tête du grand Fumier, Rita, ne reviens pas ici, et disparais à jamais !

Mais même sans cette menace, Rita Merced serait allée jusqu'au bout du combat. Ou elle ramènerait la tête de Bolan à Braga, ou elle mourrait au combat. Alors, titubante et le cerveau en déroute, La Guerrillera s'était redressée contre le mur et, insultant ses propres souffrances pour mieux les juguler, elle avait réussi à rejoindre le side-car stationné à l'abri des bâtiments.

C'était une poignée de secondes plus tôt. Maintenant, chevauchant la moto, Uzi coincé contre le réservoir, ignorant la douleur et le sang qui commençait à poisser la selle, Rita démarrait pleins gaz.

Débouchant dans la cour de la ferme comme un boulet de canon, elle vira au ras du nez de la Fiat, lançant le side-car vers la petite route, plein phare et cherchant déjà dans la nuit la silhouette du grand

Fumier. Franchissant le portail ouvert de la cour, sautant dans les ornières comme un cheval emballé, l'engin se rua en avant, le pinceau du phare fouillant l'obscurité. Mais Maria n'y voyait rien. Sans casque et avec le vent de la course, ses yeux brûlaient et les larmes brouillaient toute vision. Aucune importance, elle ne lâcherait pas sa proie. Dût-elle y laisser sa peau.

Brusquement, elle aperçut une silhouette, hors de la route, dans le champ aride qui la bordait sur sa droite, entre des bosquets d'épineux. Déjà, le micro-Uzi était dans son poing gauche, index sur la détente. La silhouette courait en sautant les obstacles, à la manière d'un athlète confirmé. Mack Bolan ! Rita Merced leva l'Uzi, envoya une courte rafale. Raté ! La Guerrillera gronda de fureur. D'excitation aussi. Elle pilotait des motos depuis toujours, Bolan n'avait aucune chance de lui échapper. Lançant la machine sur le côté, elle lui fit sauter le talus, se retrouva dans le champ, fonçant aussi vite que le side pouvait aller. Soudain, elle réalisa que le Fumier avait changé de direction. Il revenait sur ses pas au grand galop. Il avait compris qu'elle ne lui laisserait aucune chance en terrain nu, et il allait chercher un abri à la ferme. Ou bien il sauterait dans la Fiat pour s'enfuir ! Folle de rage, la vue de plus en plus brouillée et sa poitrine blessée transformée en véritable enfer, La Guerrillera tourna la poignée des gaz d'un coup sec, cherchant à réduire la distance entre elle et le fuyard. Mais le Fumier changea encore de direction, fonçant cette fois vers la route. Rita Merced fit virer le side-car qui se jeta dans la pente, leva de nouveau l'Uzi, enfonça la détente, envoyant une deuxième rafale. A cet instant, un brusque repli de terrain lui fit de nouveau perdre la silhouette de vue. D'un revers de main, elle s'essuya les yeux, et, l'instant d'après, la moto abordait le talus de la route pour le sauter de nouveau. Tout près du portail de la ferme. Etonnée d'être revenue au point de départ, Rita Merced tourna la tête, et, soudain, la silhouette fut là. Juste devant elle, fonçant délibérément sur la moto ! En plein dans le rayon du phare ! Une silhouette épaisse, tournant sur elle-même à la manière d'un derviche fou... avec un seul bras !

Raul ! Ce n'était pas Bolan, mais Raul Corojell, transformé en épouvantail et qui, tel un diable jaillissant de l'enfer, fonçait sur elle en hurlant !

Pendant une seconde, le phare de la machine éclaira la face livide et grimaçante de Raul. Puis Rita vit le flot de sang qui giclait de l'épaule déchiquetée. La collision semblait inévitable. Comme une folle, La Guerrillera donna un coup de guidon. Le side-car se cabra, dérapa, sembla rétablir sa course dans la direction souhaitée, mais, à cet instant, le micro-Uzi lui échappa et dans un réflexe stupide, elle voulut le rattraper. Déséquilibrée, la machine se pencha, la roue du baquet percuta une pierre du talus, et l'ensemble bascula dans un

sursaut violent. Ejectée de la selle, Rita se sentit littéralement voler. Le temps d'un éclair, son regard brouillé aperçut la silhouette folle de Raul qui continuait de tourner sur elle-même, puis elle s'écrasa au sol, encaissa un terrible choc dans le dos, perçut vaguement le grondement d'un moteur. Surprise, elle entendit deux détonations, voulut essayer de se rétablir, de récupérer son Uzi. En vain. Elle bascula, se cogna la tête, fut éblouie par un grand feu d'artifice et, tandis que les sons s'estompaient étrangement autour d'elle, Rita se sentit plonger dans un gouffre sans fond.

L'Exécuteur avait dû tirer deux fois. Deux monstrueuses ogives de .50, pour arrêter enfin l'épouvantail dans son ballet dément. Moteur calé, le side-car s'était tu, et, dans le silence presque douloureux de la nuit, il sembla que l'écho des deux coups de feu se répercutait encore, tandis que dans un geyser de sang, le tueur s'écroulait enfin, noyant la caillasse du talus de flots sombres. Mort, saigné à blanc.

Le Guerrier alla se pencher sur le corps de la femme. Le buste et le pantalon pleins de sang, un bras apparemment brisé et le cou bizarrement tordu, elle avait les yeux fermés et ne semblait respirer que par bribes. Sur sa face disgracieuse barbouillée de traces sanglantes, une expression de rage intense persistait. Bolan fit la grimace. Coûte que coûte, il devait la réveiller. Il fallait qu'elle parle. C'est à cet instant que le grondement qu'il avait d'abord pris pour l'écho des énormes détonations résonna de nouveau dans la nuit, et la silhouette trapue d'un véhicule déboucha soudain dans le dernier virage de la route.

Se plaquant au sol, l'Exécuteur leva le canon du MAC, prêt à faire feu. Mais la route ne s'arrêtait pas à la ferme et rien ne prouvait... Au lieu de poursuivre son chemin dans le virage, le véhicule continua tout droit, passa l'entrée de la cour comme un bolide, ne freinant qu'arrivé près de la Fiat, dans un concert de pneus hurlants, envoyant des cailloux tous azimuts et soulevant un énorme nuage de poussière. Dans la foulée, la portière du conducteur s'ouvrit à la volée, vomissant littéralement une immense silhouette verdâtre qui plongea au sol dans une chute de cascadeur qui s'acheva à l'abri de la Fiat. Brandissant un pistolet-mitrailleur au canon déjà pointé vers le hangar, le géant s'immobilisa alors, faisant corps à la fois avec la voiture et le terrain. Un vrai pro. Dans le poing de l'Exécuteur, le MAC 10 s'était lui aussi redressé. Index sur la détente, Bolan rampa sur quelques mètres. Découvrant alors la cour sous un angle plus favorable, son regard accrocha le flanc le mieux éclairé du véhicule. Un vieux pick-up beige avec une bande verte. Une ombre de sourire éclairant sa face granitique, il se redressa à demi, lançant à la cantonade :

— *It's O.K., John !*

D'abord, il sembla que le colosse n'avait pas entendu, puis, tournant lentement la tête... et le canon de son P.M. toujours levé, il interrogea :

— Qui dit ça ?

Avec cet accent du Sud que Bolan avait déjà entendu au téléphone.

— Moi, renvoya Bolan en se redressant tout fait. Rocco.

A l'énoncé de son pseudo, le géant se redressa à son tour, cherchant à l'apercevoir dans l'ombre. Avec sa barbe, ses longs cheveux frisés réunis en arrière sous une vieille casquette de toile vert pisseux, son treillis militaire de même teinte et son embonpoint de bon vivant, l'honorable correspondant de la CIA ne passait pas inaperçu. Encore méfiant, il conservait le canon de son P.M. levé, et, apparaissant enfin dans la lumière des phares, l'Exécuteur temporisa :

— Cool ! Ils sont tous morts.

— Sûr ?

Bolan acquiesça en avançant vers l'homme en vert, et, désignant les ruines, il renvoya comme une évidence :

— Sinon, c'est nous qui le serions.

Argument qui détendit le colosse. Un grand sourire fendait alors sa large face barbue, il dit seulement :

— O.K.

La voix douce et le regard un peu trop velouté. Pas les yeux d'un casse-cou brandissant un pistolet-mitrailleur. Dans son énorme poing, le vieux Skorpion M61 paraissait microscopique, et il avait l'air de savoir s'en servir. Chez les homos, il y avait aussi des guerriers. Tendant l'épais battoir qui lui servait de dextre, John déclara, visiblement soulagé :

— J'arrive après la bagarre.

Contrairement à son regard, sa poignée de main était à peu près aussi douce qu'une étreinte de pelleteuse. Intrigué par son arrivée, Bolan fit valoir :

— On n'avait pas rendez-vous à Potrerillo ?

— Si. J'y étais, et j'étais même à l'heure. Heureusement que j'ai eu envie de pisser et que je me suis éloigné des jeunes et de leur musique. Sans ça, je n'aurais jamais entendu votre concert de batterie. On se serait cru au Viêt-Nam dans les meilleurs moments ! Je connais bien le coin et j'ai compris que ça se passait dans le secteur alors, sachant que tu avais besoin d'armes...

Il n'acheva pas, mais Bolan avait compris. Désignant le Skorpion et profitant de l'allusion à sa commande, il interrogea :

— Une partie de mon matériel, je suppose.

John secoua la tête.

— Négatif. Ce truc est à moi. Je me balade rarement sans lui.

Désignant cette fois le pick-up beige à bande verte et poursuivant

son idée, l'Exécuteur insista :

— Tu as pu tout te procurer ?

Détournant les yeux, le géant répondit d'un air gêné :

— *Nada*.

Incrédule, Bolan s'exclama :

— *What ?*

Se dandinant d'un pied sur l'autre, John répéta, en anglais cette fois :

— *Nothing, man*. Je n'ai rien apporté.

Bolan fronça les sourcils.

— C'est une blague ?

Le géant fit non de la tête. La tension était brusquement montée entre les deux hommes. Presque palpable. D'une voix glaciale, l'Exécuteur rappela :

— Tu m'as été recommandé par des amis, et ces amis m'ont assuré que je pouvais compter sur...

— Justement, coupa John en baissant les yeux. C'est justement tes amis qui m'ont contacté. Pour annuler ta commande.

Le colosse avait insisté sur l'adjectif possessif. Pour bien indiquer qu'il n'était pas aux ordres de Bolan, mais précisément à ceux de ses amis. Il ajouta :

— Et... ils m'ont chargé de ton exfiltration. J'ai tout organisé. Un bateau, pas loin d'ici, puis un autre. Un escorteur US de Guantanamo qui te prendra au passage.

Il marqua un temps et, devant l'expression peu amène de l'Exécuteur, il précisa, comme à regret :

— C'est pour ça que je suis là.

L'expression de plus en plus dure, le Guerrier interrogea :

— Quand ça, l'exfiltration ?

Regard baissé, John répondit :

— Cette nuit. L'escorteur nous attend à l'aube.

L'Exécuteur éclata d'un petit rire glacé.

— Pour cette nuit, dit-il, ça m'étonnerait.

Il y eut un nouveau silence tendu. A cet instant, du côté de la route et montant dans la nuit noire, une plainte s'éleva, lugubre, comme une incantation maléfique. La gargouille ! Bolan l'avait presque oubliée. Son unique source d'infos possible ! Mais alors qu'il allait se précipiter, insolite et lointaine, une petite sonnerie ouatée se manifesta.

Le téléphone satellitaire ! Dans la Fiat.

Le Guerrier hésita, opta finalement pour cette dernière. Portière ouverte et considérant d'un air songeur le mec de la CIA toujours à la même place, il établit la communication :

— Striker !

Hal Brognola. Avec sa voix des mauvais jours. Logique. A Washington comme à Cuba, c'était l'heure de dormir. Mais le fédéral tombait bien et Bolan attaqua :

— Hal ! Qu'est-ce que c'est que ce merdier avec...

— Je vois que tu as déjà vu notre ami, coupa le numéro Un du *Justice Department*. Tant mieux. Ecoute, Mack ! On a des problèmes. Il y a eu des fuites au bureau fédéral. Ils ont découvert ta présence là-bas et ils se doutent que c'est toi qui as foutu le bordel à La Havane. Ils ont entendu l'enregistrement du discours de Castro ce soir, et le *State Department* commence à faire vraiment la gueule !

— Non, Hal, coupa Bolan à son tour. Toi, écoute. Un : je ne dépends de personne. Deux : j'ai peut-être réussi à...

— Non ! Toi tu m'écoutes ! Quand je dis que le *State* fait la gueule, je veux dire qu'il me fait la gueule. Parce que les indiscretions en question ont aimablement fait état de notre amitié ! Ce n'est pas très nouveau, mais, cette fois-ci, ça pourrait bien nous péter à la figure. Alors, je vais te le dire une fois et pas deux, Mack ! Fais ce que John va te dire de faire, et rentre à la maison ! Fissah !

Bolan en resta muet. Il n'avait jamais entendu son ami se mettre dans un tel état. Pour ça, il fallait que la situation soit grave. Essayant de prendre un ton persuasif, il s'entendit pourtant résumer les événements de la soirée, avant d'argumenter :

— Hal ! A quelques mètres de moi, il y a cette femme, grièvement blessée, qui peut me dire où trouver l'enfant de salaud qui tient les rênes de la mafia locale ! Il faut que...

— Non.

Cette fois, plus d'éclats de voix. Un simple mot, presque banal, dit d'une voix calme. Hal Brognola était redevenu le personnage froid et implacable qu'il devait être en toutes circonstances.

— Non, répéta-t-il. On n'a pas le choix. A plus.

Puis il raccrocha. Il n'avait pas usé du chantage à l'amitié, et Bolan lui en sut gré. Coupant la communication à son tour, il leva les yeux sur John qui venait d'arriver à la voiture, l'air plus ennuyé que jamais. Plongé dans son dilemme, Bolan souffla d'une voix sourde :

— Cette dingue sait ce que je veux savoir. Elle sait le nom de son *jefe* et elle connaît sa planque ! Elle sait tout ça, et elle va me le cracher !

A cet instant, il ressentit comme un léger courant d'air dans sa nuque et une voix souffla derrière lui :

— Moi aussi, je le sais.

CHAPITRE XX

Dans un mouvement foudroyant, l'Exécuteur avait balancé le MAC 10 par-dessus son épaule, canon pointé vers l'arrière. Mais dans le même temps, son regard avait accroché l'autre regard qui venait d'apparaître dans le rétro, et son index resta inerte sur la détente du P.M. Presque aussi rapide que lui, John avait levé le Skorpion, canon braqué sur l'arrière de la Fiat.

— *No !* lança le Guerrier.

L'homme de la CIA avait également des réflexes. Son index à lui aussi demeura immobile. Tournant alors la tête vers la banquette arrière de la Fiat, l'Exécuteur rencontra le regard de la fille en direct, avec toute la peur qui se lisait dedans. La peur, et aussi quelque chose qui ressemblait à du chagrin. Enorme, et contenu.

— Salut, dit la fille sans le quitter des yeux.

La fille de l'aéroport ! La *jinitera* qui avait abordé Bolan aux toilettes et qu'il avait tirée des pattes des *barbudos* !

Un instant décontenancé et devant un immense John qui n'y comprenait rien, il fronça les sourcils en questionnant :

— D'où tu débarques, toi ?

Visiblement terrorisée mais luttant bravement contre sa peur, la *jinitera* fixait Bolan de ses grands yeux de biche, l'air de chercher par où commencer. Et sans doute parce qu'elle n'avait pas trouvé mieux, elle déclara d'une traite :

— Je ne suis pas une putain et je m'appelle Lucia. Lucia Ortiz.

Incrédule, le Guerrier la considérait avec attention. Ainsi, tout maquillage disparu et sagement vêtue d'un ensemble jean avec pantalon, elle ressemblait plus à une collégienne qu'à une péripatéticienne. Mais sa présence ici et dans ce contexte sanglant demeurerait extrêmement obscure. Une question trotta maintenant de façon insistante dans la tête de l'Exécuteur. Une question qu'il s'était déjà posée à José Marti Airport. Il questionna :

— Tu peux me dire ton âge ?

Lucia Ortiz répondit sobrement :

— *Quince.*

Quinze ans ! De plus en plus incrédule, le Guerrier soupira, avant d'insister :

— Tu peux m'expliquer ?

— *Vale*, acquiesça l'adolescente.

Puis, après un coup d'œil méfiant à John qui l'observait à travers la glace de la portière, elle se lança :

— Je suis la demi-sœur de... enfin, ils n'étaient pas mariés, mais je

suis la belle-sœur de... de Pedro Valdes.

L'indic d'Hal Brognola ! Disant cela, elle avait lancé un petit coup d'œil craintif du côté du hangar. Gros à parier qu'elle avait tout vu, et déjà découvert le cadavre de son beau-frère. La voix cassée et son regard triste perdu dans le vague, Lucia Ortiz révéla :

— Maria, je veux dire ma demi-sœur... a été assassinée. Je l'ai trouvée ce matin chez elle. La... enfin, égorgée !

Contenant un sanglot, elle ajouta :

— On n'était pas comme deux vraies sœurs et on s'engueulait pas mal, mais quand même...

— Assassinée ? coupa Bolan plein d'une excitation nouvelle. Tu sais par qui ?

Lucia Ortiz hocha la tête, se moucha, répondit :

— Sans doute par les amis de cette horrible femme et ce moustachu qui sont venus à la maison pour les menacer !

De nouveau elle faillit fondre en sanglots, se reprit et, comprenant qu'il tenait sans doute là quelque chose d'important, le Guerrier quitta l'avant de la Fiat pour passer sur la banquette arrière. Prenant doucement dans les siennes les mains glacées et crispées de la jeune fille, il dit d'un ton rassurant :

— Lucia ! C'est fini, maintenant. Tout va bien.

Façon de parler !

— Hé ! intervint John en se penchant vers Bolan. Tu as entendu ton copain au téléphone ? T'as aucune chance ! Il veut qu'on se tire le plus vite poss...

— Ferme-la !

Décontenancé, l'autre hésita, finit par se laisser tomber à la place du chauffeur laissée vacante. Après avoir attendu un instant que l'adolescente se sente mieux, le Guerrier l'encouragea :

— Vas-y, Lucia. Raconte-moi tout.

La jeune Cubaine sembla prendre son souffle et se lança enfin :

— Depuis quelque temps, j'avais compris que mon beau... je veux dire Pedro Valdes, faisait la pute à flics, comme on dit dans mon *barrio*. L'indic, quoi. Autrefois, il a eu quelques ennuis avec la police et depuis, enfin, vous voyez...

— Je vois. Continue.

Lucia hocha la tête et reprit :

— Mais ses anciens copains le savaient et, un jour, la femme à sale tête que j'ai vue tout à l'heure à moto, et un moustachu sont venus chez lui avec des types. Ils ont menacé de faire du mal à Maria s'il refusait de faire le double jeu pour eux. En leur racontant tout ce qu'il faisait en dehors d'eux, et en leur livrant des trucs au port marchand. J'ai compris que ces gens étaient de la mafia. Pedro n'avait pas le choix et, hier soir, j'étais dans le sellier, tout près des *servicios*, quand

les types que j'avais vus avec la femme et le moustachu sont revenus sans eux à la maison, pour obliger Pedro à vous fixer ce rendez-vous ici quand vous appelleriez.

Lucia Ortiz fouilla ses poches, en sortit une tablette de chewing-gum, prit le temps de la mettre dans sa bouche avant de continuer :

— Moi, pendant ce temps, j'écoutais tout du sellier où je m'étais cachée. Les sons arrivent par le faux plafond. J'étais morte de peur. A un moment, Pedro est allé aux *servicios*, mais c'était du pipeau. C'était pour me dire de prendre sa Lada et de filer à José Marti vous prévenir de ce qui se passait.

Bolan tiqua.

— Comment pouvais-tu m'identifier ?

— Facile, répondit Lucia en jetant le papier de son bubble par la portière. Pedro m'a parlé d'un grand mec, genre militaire comme à Hollywood, avec un accent épouvantable, qui débarquerait du vol Aeromexico de 21 heures et quelque chose, et qui s'appelait Rocco.

L'Exécuteur faillit sourire en entendant sa description, mais elle correspondait sûrement à celle fournie à Valdes sur les instructions de Brognola. Et puis, il y avait le pseudo. Lucia l'avait identifié à son débarquement du vol mexicain, elle l'avait suivi aux *servicios* de l'aéroport, où l'épisode des *barbudos* avait coupé court à ses confidences.

— O.K., acquiesça Bolan. J'ai compris. Qu'est-ce que Valdes voulait me faire transmettre ?

— Il voulait vous prévenir que le rendez-vous serait un guet-apens. Il m'a dit qu'il était grillé de partout, qu'on était en danger de mort, qu'il espérait que vous le tireriez de là et que vous nous feriez tous les trois passer aux Etats-Unis.

Rien que ça ! Hélas pour Valdes et pour Maria, le problème était désormais révolu. Déjà réconfortant que le transporteur ne l'ait pas trahi de son plein gré...

— Après que j'ai réussi à semer les *barbudos*, expliqua Lucia Ortiz, j'ai essayé de vous retrouver.

Bolan lui lança un regard de côté et elle résuma sa nuit de filatures et de faux espoirs, jusqu'à son arrivée devant La Casa Francisco. C'était elle, la fille de la Lada, quand il était sorti de l'hôtel avec le concierge en otage !

— J'avais si peur de ne pas vous retrouver ! dit-elle en secouant la tête. Je voulais vous emmener chez Pedro, qu'on prenne Maria au passage et qu'on vienne tous ici... je ne sais pas, moi ! Qu'on fasse n'importe quoi ! Quand j'ai vu la police à votre hôtel et quand j'ai entendu les coups de feu, j'ai compris que c'était fichu... Et puis, au matin, quand j'ai trouvé Maria...

Elle n'acheva pas, mais, convaincu qu'elle ne bluffait pas, le

Guerrier la regarda cette fois-ci d'un autre œil.

— Lucia, dit-il admiratif, tu es une sacrée fille !

Pour la première fois, elle eut une ébauche de petit sourire puis, d'un coup, elle se mit à pleurer. La décompression. A quinze ans, ça n'était pas tous les jours qu'on vivait de telles aventures, et qu'on trouvait sa demi-sœur égorgée en rentrant se coucher.

De son côté, en voyant arriver Bolan à la station-service désaffectée, Pedro Valdes devait encore croire que Lucia avait réussi et qu'il lui apportait une solution. Se croyant peut-être surveillé, il n'avait pas osé l'aborder avant le départ pour la ferme. Et comme Bolan ignorait tout...

Malgré les regards pressants de John rongé par son frein à l'avant de la Fiat, l'Exécuteur attendit que Lucia soit calmée, avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Tout à l'heure, quand j'ai parlé de la femme à propos de choses qu'elle pouvait savoir, qu'est-ce que tu as voulu dire, par : « Moi aussi, je le sais. »

Lucia leva sur lui un regard noyé où flottait une parcelle d'étonnement, répondit d'un air d'évidence :

— Ben... que moi aussi, je sais où le trouver, le *jefe* que tu cherches.

— Hein ?

— Une fois qu'elle était venue à la maison pour parler avec Pedro, je l'ai suivie avec la mobylette de Maria. La curiosité. Je savais qu'elle et ses copains étaient de la mafia, j'avais peur, mais je voulais savoir. Pour la police... enfin, je ne savais pas exactement pourquoi. J'ai suivi la femme jusqu'à une villa, près de Cojimar. Un truc de riches. Une heure plus tard, je l'ai vue ressortir avec un homme très bien habillé, avec de grandes moustaches et des lunettes de soleil bleues. Une jeune femme très belle et très bien habillée les accompagnait. Sur le pas de la porte, elle a dit au revoir à une domestique en tablier, puis elle a embrassé... je veux dire, embrassé vraiment l'homme aux lunettes, avant de partir dans une voiture. Aussitôt, une autre voiture, je crois que c'était une Mercedes, s'est arrêtée devant l'autre femme, la moche, et l'homme aux lunettes, avec dedans, un chauffeur et un autre type. Puis la Mercedes est partie, et je l'ai suivie à son tour. Mais elle, je l'ai vite perdue. Elle roulait trop vite. Dans les jours et les semaines suivantes, j'ai continué à aller à Cojimar, et j'ai vu le type aux lunettes revenir plusieurs fois. Toujours le soir, toujours le lundi et le vendredi. C'est comme ça que j'ai appris son nom. C'est comme ça aussi que je sais où il habite et que la belle jeune femme est sa copine attitrée.

Lucia marqua une courte pause, dit encore :

— Voilà.

Voilà ! Incrédule et estomaqué, Bolan marqua un temps lui aussi,

avant de demander :

— Tu veux dire que... tu connais leurs noms à tous ?

Lucia Ortiz corrigea.

— Seulement l'homme aux lunettes bleues, le *jefe*, et celui de sa copine. Je me suis renseignée chez les commerçants du coin.

Le silence qui suivit fut si intense que Bolan sentit ses oreilles siffler. Mastiquant son bubble, Lucia le regardait, l'air de ne pas comprendre l'importance de ce qu'elle venait de raconter. L'Exécuteur connaissait Cojimar. Un truc de riches, comme avait dit Lucia. Même sous Castro il y avait des vrais riches à Cuba. Parmi eux, certains planteurs, des gens proches du pouvoir ou même certains mafieux du cru, qui possédaient sûrement des propriétés dans les stations balnéaires de Cuba. Près de La Havane, Cojimar faisait partie des endroits in de l'île. Là encore, Lucia Ortiz disait sûrement la vérité, et, quand un instant plus tard, le Guerrier parla de nouveau, il lui sembla que sa voix avait changé. Plus rauque. Comme cassée.

— Et..., commença-t-il, tu pourrais me les dire, ces noms et ces adresses ?

Après une hésitation, Lucia planta son regard encore humide de larmes dans celui de Bolan pour demander :

— Le *jefe*, vous allez le tuer comme ceux du hangar ?

Pris de court, le Guerrier ergota :

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Ce soir, j'étais là avant tout le monde. Depuis des heures. J'étais cachée et j'ai tout vu et tout entendu ou presque. Ces types avaient l'air de vous connaître. Je ne sais pas pourquoi ils vous ont appelé... la grande Salope... et le Fumier, mais ils ont semblé vous prendre pour une espèce de justicier. Alors, je me suis dit que si c'était le cas, vous étiez peut-être venu à Cuba pour tuer tous ces sales types de la mafia.

Bolan haussa les sourcils.

— Et alors ?

— Alors, est-ce que vous allez le tuer, le *jefe* ? Est-ce que vous allez tuer celui qui a donné l'ordre d'assassiner ma demi-sœur ?

Les lèvres de Lucia s'étaient mises à trembler, et de nouvelles larmes montaient à ses yeux. Bolan soupira :

— Possible.

— *Shit !* cracha John sur le siège avant. Tu vas pas...

— La ferme ! coupa le Guerrier.

Lucia secoua la tête, insista.

— Vous allez le tuer, oui, ou non ?

— Si, répondit-il.

— Putain ! gronda John derrière le volant. T'es dingue ! Tous les flics du pays...

Bolan n'eut même pas l'air de l'avoir entendu.

— Alors, tu me les dis, ces noms ?

— *De acuerdo*, dit-elle enfin. A une condition. Je veux le voir crever !

Il s'était méfié, mais pas à ce point. Furieux de se sentir piégé, il renvoya d'un ton rogue :

— Pas question.

Lucia Ortiz haussa ses frêles épaules, renvoya à son tour comme une évidence :

— C'est idiot. Comme votre ami essaye de vous le dire, tous les flics du pays sont à vos trousses. J'ai écouté la radio. Ils ont votre signalement et je connais la police et la milice d'ici. Vous ne passerez nulle part si je ne vous accompagne pas.

Narquois, Bolan interrogea :

— Tu vas me rendre invisible ?

Le regard que Lucia leva sur lui à cet instant lui fit craindre le pire. Un regard très, très malin.

— *Si*, répondit-elle.

Elle en semblait si sûre que Bolan se sentit une seconde titillé par l'aiguillon de la curiosité. Mais il n'était pas question pour lui de faire courir le moindre risque à cette gamine. Comme si elle suivait ses pensées, Lucia fit encore valoir :

— Si je refuse de vous donner son nom, vous ne le trouverez jamais, le *jefe*. Et n'oubliez pas : ce soir, on est justement lundi. Soir de visite de l'homme aux lunettes bleues à sa copine.

On était effectivement lundi. Si Lucia avait dit vrai et si le *capo* passait vraiment la nuit avec sa maîtresse, Bolan pouvait... Soudain, il eut envie de frapper. Sur n'importe quoi. La rage au ventre, il gronda :

— Pas question.

— Si, répéta Lucia Ortiz, butée.

Puis se penchant subitement vers lui, elle approcha sa bouche de l'oreille de Bolan, lui souffla une courte phrase, reprit sa place initiale. Le regard fixe, l'Exécuteur semblait réfléchir intensément. Longtemps. Enfin, d'un ton sans réplique, il conclut :

— Non.

Lucia Ortiz ne broncha pas. Dans un souffle et d'un ton presque serein, elle dit seulement :

— Dans ce cas, monsieur le Fumier, j'irai le tuer moi-même.

CHAPITRE XXI

— *Amor querido* ! Tu pars déjà ?

Entièrement nue sur le drap chiffonné, Juanita, petite-fille unique d'Alexandre Alvaro Galardo, offrait l'image de l'impudeur absolue. Dans les pâles lueurs des prémices de l'aube filtrant à travers les rideaux de la chambre, son corps ambré se tordait voluptueusement dans les premiers étirements du réveil. Encore gonflés par cette nuit d'amour sans retenue, ses seins en poire aux mamelons bistres se tendaient en une sorte d'offrande païenne, tandis que plus bas, à la jonction de ses longues cuisses fuselées, le renflement soyeux de son bas-ventre formait une tache sombre d'un érotisme infini.

Flottant langoureusement à la lisière des limbes de l'inconscient, Juanita n'avait pas encore ouvert les yeux, faisant onduler son corps à la manière d'une vague diabolique, comme appelant une dernière caresse avant l'éveil de l'esprit. Don Antonio adorait ça. Il tendit la main, égara lentement ses doigts sur la peau tiède, sur les rondeurs palpitantes et dans les failles encore brûlantes. Un rituel incontournable, une sorte de petit viol consenti. C'était ainsi après chaque nuit d'amour, et chaque fois, montait en lui l'envie de tuer Alexandro Alvaro Galardo qui s'opposait à leur mariage. A cause du passé... et du présent de Braga. Un vieux salopard de nanti, qui avait hérité de son père, fait fructifier sa fortune au soleil des casinos sous Batista, et qui avait su investir dès le début dans le phénomène Castro, en finançant ouvertement sa *revolución* à la con ! Résultat, Galardo était un héros national, et Braga, le vilain canard des rares nantis de l'île. A cause de son passé pas clair, à cause aussi de la mort jamais franchement élucidée de son ex-épouse, elle-même fille d'un planteur, ami de Galardo. Junita qui adorait ce grand-père quasi mythique n'aurait jamais osé le contrarier. Résultat, les demandes en mariage sans cesse réitérées de Braga restaient lettres mortes. Peut-être, quand le grand-père aurait cassé sa pipe...

Bien sûr, Braga aurait pu faire assassiner le vieux, mais il était trop important. Trop aimé par le *líder máximo*. Trop risqué, pour le *jefe* dont le pouvoir connaissait parfaitement les activités, et qui n'aurait pas admis un tel camouflet. Dans la Cuba socialiste officielle, le crime ordinaire n'était qu'exception et la mafia n'existait pas.

— *Amor querido* ! Reste avec moi !

Malgré son envie forcenée de rejoindre Juanita, il n'aurait jamais dû céder. Pour une fois, il aurait dû briser le rite. Ne pas venir ici, ne pas quitter La Granja hier soir. Mais, devant les restes de son équipe, et surtout devant La Guerrillera, il avait voulu faire étalage de son

sang-froid. Un vrai *jefe* ne changeait pas ses habitudes pour si peu de chose. Bolan le Fumier était peut-être un mythe partout ailleurs, mais à Cuba, c'était lui le vrai maître. Don Antonio « El Toro » Braga. Suzerain occulte, certes, mais il était celui qui tire les vraies ficelles du vrai pouvoir. Celui de l'argent. Alors, pour bien montrer à tous qu'il n'avait peur de rien et que rien ni personne ne pouvait le troubler, il était venu. Comme d'habitude.

Seulement ce matin, il fallait qu'il sache, et il n'osait pas appeler La Granja. Pas de chez Juanita. A la solde du vieux Galardo, les domestiques surveillaient tout, écoutaient tout. Pendant ce temps, cette vieille garce était sûrement déjà rentrée à la ferme, la tête du grand Fumier sous le bras. Sachant qu'il ne téléphonait jamais de chez sa maîtresse, elle ne l'appellerait pas.

Lui qui passait habituellement des heures à se préparer le matin ne prit même pas le temps de se brosser les dents. Boudeuse et frustrée, Juanita se rejeta sur le lit dans un mouvement d'humeur, la lourde masse de ses cheveux lui cachant le visage. S'enroulant pudiquement dans le drap et tandis que son amant achevait de se préparer, elle murmura à travers l'écran de ses cheveux :

— Tu le regretteras, Antonio Braga !

Cinq minutes plus tard, Braga se penchait sur le lit, déposait un petit baiser sur l'écran des cheveux, n'éveillant aucune réaction chez sa maîtresse.

— *Hasía pronto, querida*. A bientôt.

— Hon ! grogna Juanita à travers ses cheveux. Tu le regretteras !

La face de macho de Braga se fendit d'un sourire suffisant. Il la connaissait, elle allait boudier jusqu'à la prochaine fois. Mais dès qu'il reviendrait, elle se jetterait dans ses bras.

Au rez-de-chaussée, il perçut des bruits venant de la cuisine. A l'affût de tout et le sachant ici, la vieille Consuelo était déjà levée, espérant les voir tous deux au lit quand elle leur apporterait le *desayuno* dans la chambre. Nouvelles fraîches à raconter dans le quartier. Cette fois, elle en serait pour ses frais. Traversant le hall de la villa, don Antonio Braga ouvrit la porte sans bruit, se retrouva sur le perron, vit du coin de l'œil sa Mercedes allumer ses codes et décoller du trottoir d'en face pour venir s'arrêter devant la grille. Il prit le temps d'allumer un cigare, souffla un épais nuage de fumée vers le ciel mauve du petit matin et, l'esprit déjà ailleurs, il traversa le jardinet. L'instant d'après, il débouchait dans la rue au moment où, selon ses ordres appliqués à la lettre, les portières avant et arrière droites de la Mercedes s'ouvraient. Sautant sur le trottoir, Fernando Meta allait lui tenir la portière arrière en attendant qu'il s'installe, quand un grondement soudain fit redresser Braga.

La Guerrillera et son side-car venaient de déboucher au croisement

de la rue ! Chevauchant sa machine plein phare dans l'aube naissante, queue-de-cheval au vent sous l'arrière de son casque et dans ses vêtements de cuir à franges. Intrigué et soulagé à la fois, le *jefe* regarda approcher l'insolite équipage, son cigare vissé au coin de la bouche. Mission accomplie, La Guerrillera n'avait pu s'empêcher de venir le narguer jusqu'ici. Comme un défi pour se venger d'avoir été méprisée par lui devant ses gars. Il ne manquerait plus qu'elle balance la tête du Fumier à ses pieds, en pleine rue !

Laissant échapper un petit rire sec, Braga souffla comme pour lui-même :

— *Muy bien, Guerrillera ! Muy bien !*

Puis faisant signe à son *primero teniente* de patienter, il avança d'un pas vers l'avant de la Mercedes, les deux pouces négligemment accrochés aux poches de son gilet de costume. Le side-car ralentit et, à travers l'écran du casque, le *jefe* devina le regard planté droit dans le sien. Le side allait s'arrêter le long de la Mercedes et à quelques pas de Braga, quand une forme émergea soudain du baquet passager. Une silhouette toute mince, avec de longs cheveux noirs qui flottaient au vent et un regard de biche qui le fixait aussi. Si intensément que Braga en ressentit une espèce de malaise.

Qu'est-ce que Rita faisait avec cette fi...

Le malaise de don Antonio augmenta subitement. Il eut alors l'impression fugace que Rita ne ressemblait pas à... mais il n'eut pas le temps d'aller au bout de son interrogation. Jaillissant soudain du baquet, la main gauche de la fille brandit un gros objet noir, le tendit au pilote de la moto qui, le happant littéralement au vol, le pointa vers la Mercedes à la vitesse de l'éclair.

— *Cuida...*

Fernando Meta n'eut pas non plus le temps d'achever son avertissement. A peine eut-il celui d'esquisser un geste vers l'intérieur de sa veste que, déjà, la rafale éclatait à trois mètres de là.

Comme dans un cauchemar, « El Toro » vit nettement le crâne de son *teniente* éclater sous les terribles impacts. Des choses lui éclaboussèrent la figure, et, tandis que sa propre main filait elle aussi vers l'intérieur de sa veste, il vit son *segundo teniente* ouvrir à la volée la portière du conducteur et plonger à l'extérieur dans un mouvement foudroyant. Mais déjà, la glace de sa portière s'était désintégrée, et le chapelet mortel l'avait rattrapé. Haché sur place, il n'avait pas encore touché le sol, qu'Antonio Braga avait enfin réussi à s'emparer de son automatique. Les anciens réflexes du *sicario*. Mais alors qu'il en levait le canon vers le side-car, son regard halluciné intercepta la tache noire. L'orifice du canon du P.M. brandi par le pilote du side. Immobile, menaçant.

— Oh, non ! fit l'inconnu sous l'écran du casque. *Momentito,*

Antonio !

Déstabilisé, le *jefe* eut une brève hésitation, et tout se passa si vite qu'il ne put rien faire. Comme par magie, un monstrueux pistolet était apparu dans l'autre poing du pilote. Braga vit l'index ganté bouger sur la détente, et sous le casque l'inconnu déclara :

— Mon nom est Mack Bolan, minable !

Quelque part en lui, Braga sentit comme une déferlante monter. Refusant d'admettre que c'était de la peur, il se dit qu'il devait réagir. Bouger, parler, tirer. Puis il entrevit le début d'un énorme éclair au bout du gros canon et crut entendre une épouvantable explosion.

Normal. Tout le haut de son crâne venait d'exploser sous la terrifiante poussée de l'ogive de .50.

Derrière l'écran du casque, l'Exécuteur regarda un instant le corps presque décapité de celui qui s'était cru si puissant. Dans ses prunelles d'acier flottait une expression de mépris. Don Antonio avait brillé d'un faux prestige, et il venait de mourir sans gloire. Sans combattre. Même pas comme le minable tueur qu'il n'avait jamais cessé d'être. Un pâle *sicario*, dont l'Exécuteur avait retrouvé trace dans le listing computer du char de guerre consulté par téléphone cellulaire, après les révélations de Lucia Ortiz. Histoire de vérifier, pour ne pas se tromper de cible. Un petit *assassino*, devenu boss, faute de concurrents sérieux.

Déjà, des fenêtres s'ouvraient alentour, et, sur le perron de la villa, une petite grosse en tablier apparut, glapissant des choses que le Guerrier ne comprit pas.

— *Policia !* se mit-on à crier quelque part. *Policia !*

Et, comme pour y répondre, des plaintes de sirènes s'élevèrent du côté de l'ouest. Venant de La Havane. Sous l'écran de son casque, le Guerrier fit la grimace. Décidément, les chasseurs étaient partout. Cette nuit sur la route, ils avaient croisé plusieurs voitures de la police et de la milice. Ils avaient même passé un barrage sans encombre. La police recherchait un dangereux tueur impérialiste. Pas deux femmes à side-car. Mais maintenant, il fallait faire vite. Il y avait des témoins. La grosse vieille qui continuait à glapir sur le perron de la villa, des gens aux fenêtres, des automobilistes. La chasse à l'homme allait commencer.

— *Pronto !* souffla Lucia Ortiz dans le baquet du side-car.

Elle était un peu pâle, mais dans le regard qu'elle fixait sur Bolan, une lueur s'était installée, dure comme le diamant. Maria était vengée. Laissant retomber ses armes près de Lucia et de son sac de voyage, l'Exécuteur répondit calmement :

— Ça va, fillette ! Ça va !

Tandis que son pied gauche enclenchait la première, il attrapa d'une main la queue-de-cheval dépassant de son casque, l'arracha, la jeta sur le cadavre d'Antonio Braga. Les cheveux de la vieille

révolutionnaire et *el jefe*, réunis pour l'éternité. Puis dans un grondement d'enfer, la moto bondit en avant, laissant de la gomme sur l'asphalte. L'instant d'après, elle tournait au carrefour, s'élançant vers la côte, quand, soudain, des phares trouèrent l'aube juste devant elle. Des phares surmontés d'un gyrophare.

— Milicia ! cria Lucia. *Cuidado !*

Deux véhicules, l'un derrière l'autre. C'était trop bête ! Si près du but ! Mais le Guerrier ne s'était pas fait d'illusions et, d'un coup de guidon, il changea de trajectoire, faisant passer le side le long des voitures comme une fusée en accélérant comme un fou. Derrière, il y eut des crissemments de pneus, des sirènes se déclenchèrent et il sembla à l'Exécuteur que des choses vrombissaient près de son casque.

— Mack !

Dans le baquet, Lucia hurlait en lui tendant le MAC 10. C'était la première fois qu'elle l'appelait par son vrai prénom, et, dans ses yeux, la peur avait effacé la petite lueur du diamant. Attrapant le P.M. de la main gauche, l'Exécuteur envoya une rafale derrière eux. Au ras du sol. Là-bas, la deuxième voiture qui achevait de virer sur place parut sursauter. Deux pneus éclatés par les 9 mm, elle se mit en travers de la rue. Mais le premier véhicule de la milice avait déjà tourné, et, réussissant à l'éviter, il monta sur le trottoir, en redescendit entre un taxi qui pila et une carriole d'épicier qui faillit verser. Bolan doubla son tir, n'eut que le temps de voir la voiture dérapier et filer à l'assaut d'une camionnette à l'arrêt. Refaisant face à la route, il redressa le side et remit les gaz.

Maintenant, il jouait la montre. Dans une minute ils auraient une meute aux trousses.

Bondissant de nouveau en avant, la machine dévala une suite de rues, se retrouva au port marchand, filant vers les quais de chargement situés tout au bout d'une zone apparemment à l'abandon et jonchée de débris. Résultat de l'embargo. A l'extrémité d'un entrepôt fermé, un vieux camion bleu, remorque tournée vers le quai, bâche arrière relevée. Le Mercedes de Pedro Valdes. Au volant et sa large face barbue à la portière, John les attendait. Droit devant le side et à trente mètres, des madriers posés en pente contre l'amorce du quai. Rampe de fortune pour l'accès du side au quai. Exercice relativement facile pour une moto. Mais pour un side-car... D'un coup de guidon, l'Exécuteur corrigea sa trajectoire, donna les gaz, fonça. Dans le baquet, Lucia s'accrochait des deux mains. Quand l'engin grimpa les madriers, l'un d'eux partit de côté, laissant la roue du side dans le vide. Bolan lâcha un juron, récupéra l'assiette in extremis jetant la machine sur le quai. Derrière, les autres madriers s'effondrèrent, mais ils étaient passés. Et deux secondes plus tard, le side arrivait au bout du quai, plongeait dans l'arrière béant de la

remorque du Mercedes, entre deux haies de bottes de canne à sucre.

Terminus.

Stop pant contre le fond de la remorque et tandis que le camion démarrait dans un rugissement de tous ses chevaux, le Guerrier sauta de sa selle, alla rabattre la bâche à l'arrière et, sortant le Lok-Back de sa poche, il trancha les cordes qui retenaient debout les deux haies de canne à sucre.

Tout s'effondra derrière le side, tout devint sombre... et le camion filait bon train.

Quand d'autres sirènes se mirent à mugir alentour, Bolan sentit une main s'emparer de la sienne et, quelque peu frémissante, la voix de Lucia souffla dans le noir :

— Je n'ai pas peur.

ÉPILOGUE

Le camion était arrêté, et, par deux fois déjà, l'énorme battoir de John avait frappé contre la bâche. Tout près de Bolan, la jeune Lucia avait cessé de pleurer. Lentement, elle s'approchait de la bâche du fond entre les cannes à sucre entassées.

— Tu es bien sûre ? demanda Bolan.

Dans la pénombre, Lucia leva les yeux sur lui, hocha doucement la tête :

— Si, dit-elle. Absolument sûre.

Elle marqua un bref silence, ajouta :

— Je sais que tu comprends.

— Si, répondit Bolan.

Lucia Ortiz lui avait tout expliqué. Elle ne voulait pas émigrer aux States. Elle allait retourner à Guanabacoa. Parler à la police de ces gens que Pedro Valdes fréquentait. Elle n'aurait pas d'ennuis. Et puis son pays était ici. Elle l'aimait et y resterait. Peut-être qu'un jour, quand les choses auraient changé...

— D'accord, dit l'Exécuteur.

Mais la petite question qu'il n'avait pas encore posée le taraudait. Il avait besoin de savoir. Pour se rassurer. Pour être sûr que la petite Lucia n'avait pas dû payer trop cher d'elle-même à l'issue de son odyssée nocturne, pour décider son *taxista* de l'aéroport à lui dévoiler le nom de son hôtel. Des *jiniteras*, il y en avait assez comme ça. Alors il posa la question, et Lucia lui sourit.

— Je n'ai rien payé, avoua-t-elle. Ni en argent, ni en quoi que ce soit. C'était un brave homme et je lui ai seulement dit que tu étais... mon père.

Son père !

— Je lui ai raconté une belle histoire, dit-elle encore avec un sourire attendri. Une très belle histoire. Et il m'a crue.

C'était tout simple.

Sur cet aveu, Lucia fila jusqu'à la bâche, la souleva, faisant entrer un flot de soleil dans la remorque, découvrant également une portion de route. Déserte. Avec un arrêt d'autobus. Simple panneau sur un poteau métallique, planté de guingois. Personne autour. Dans un élan, Lucia passa ses bras autour du cou de Bolan et, se hissant sur la pointe des pieds, elle souffla contre son oreille :

— J'aurais bien aimé ça... que tu sois mon père.

Puis elle déposa un baiser sur sa joue mangée de barbe, et elle sauta à terre.

Aussitôt, le camion redémarra. John piaffait d'impatience, le

bateau n'attendrait pas très longtemps. Mais, en cet instant d'étrange félicité, Mack Bolan n'y pensait pas. Là-bas, le panneau de guingois s'éloignait, avec la frêle silhouette en ensemble de jean, et ses bras balançant au-dessus de sa tête, dans un adieu presque furtif. Faussement joyeux.

Puis la bâche retomba, la frêle silhouette disparut... et le Guerrier se retrouva seul. Non, Lucia n'était pas sa fille, et c'était bien dommage...

[i] *Séisme à Salem*, L'Exécuteur N° 173.

[ii] *Guerre à la mafia*, L'Exécuteur N° 1.